

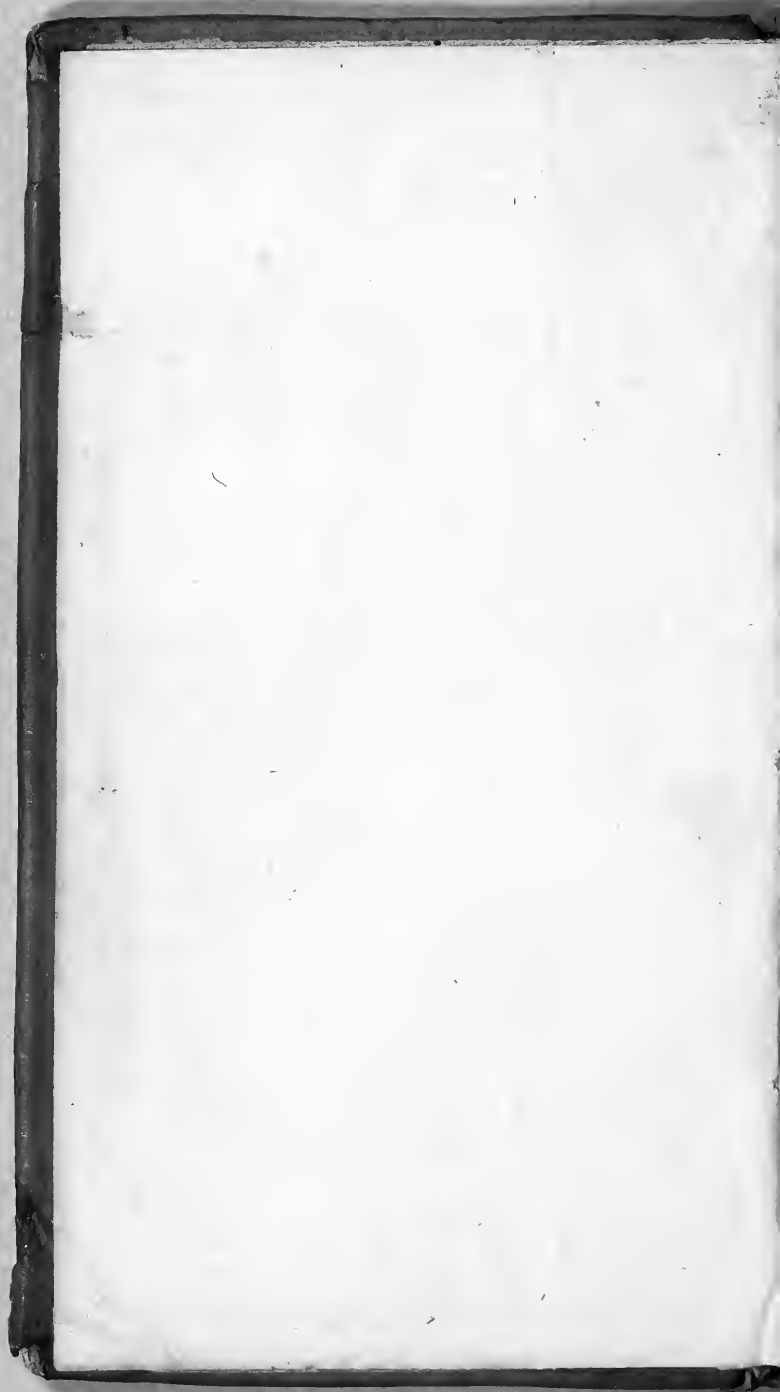


*Acquired with the assistance of the*

*John Augustus Brown*  
*Fund*

JOHN CARTER BROWN LIBRARY







# LES ENFANS

ÉLEVÉS DANS L'ORDRE

## DE LA NATURE,

OU

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE NATURELLE  
DES ENFANS DU PREMIER AGE.

A l'usage des Peres & Meres de Famille.

Par M. DE FOURCROY, Conseiller du Roi  
au Bailliage de Clermont en Beauvoisis.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE.

---

*Experientia, Magister Artium.*

---



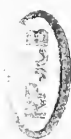
A PARIS,

Chez N Y O N l'aîné, Libraire, rue du Jardinier,  
quartier Saint André-des-Arcs.



M. DCC. LXXXIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.





# É P I T R E

D É D I C A T O I R E.

AUX MERES DE FAMILLE,

*C'EST à vous, Sexe charmant,  
que le Tout-Puissant a créé pour  
le bonheur de l'humanité; c'est à  
vous, respectables Mères de famille,  
qui vous sacrifiez à l'éducation de  
vos Enfans, que je dédie mon  
Livre. Quel Savant, aussi éclairé  
que vous sur la matiere que j'y  
traite, peut juger plus sainement*  
A ij

*de la valeur de mon travail ! Quel  
Protecteur plus zélé peut mieux le  
faire valoir ! N'êtes-vous pas les  
arbitres souverains de tout ce qui  
tient au sentiment , & celui qu'ins-  
pire la paternité n'est-il pas le plus  
vif de tous ? Lui seul a guidé ma  
plume dans ce petit Ouvrage : dai-  
gnez donc en agréer l'hommage , &  
me faire grace des défauts que vous  
y rencontrerez , en faveur du motif  
qui me l'a fait entreprendre.*

*Je suis avec le respect le plus  
profond ,*

MERES TENDRES ET COURAGEUSES ,

Votre très-humble & très  
obéissant serviteur ,

DE FOURCROY.



## PRÉFACE.

CE petit Livre renferme des principes qui sont peu conformes à d'anciens préjugés auxquels un grand nombre de personnes tiennent encore. Mais quelles que soient les opinions de ceux qui le liront, la seule grace que je leur demande, est de ne pas condamner les miennes sans avoir constaté la vérité des faits que j'avance, qui sont tous appuyés d'expériences nombreuses & souvent réitérées.

J'ai divisé mon Ouvrage en deux Parties, dont j'ai numéroté tous les paragraphes, pour la commodité de ceux à qui il est destiné.

6      *P R É F A C E.*

La premiere Partie , qui n'est presque qu'un Discours préliminaire, contient tout ce qui peut être regardé comme historique dans l'Éducation physique des Enfans. Telles sont, la discussion des principes que j'ai adoptés, & de ceux qui l'ont été par quelques modernes Orthopédistes; les objections, les réponses, les exemples & les observations qui en sont une suite; les anecdotes curieuses qui y sont relatives; enfin les preuves les plus démonstratives de la supériorité de ma méthode sur toute autre, pour la conservation & la régénération de notre espece.

Dans la seconde Partie, je rapporte de suite, & sans interruption ni digression, ce qu'il y a de plus essentiel à savoir dans

*P R É F A C E.* 7

l'Histoire Naturelle des Enfans du premier âge, pour la Mere qui les allaite, & pour le Pere qui ne dédaigne pas de s'occuper de leur Education physique.

Je n'ai pas cru pouvoir me dispenser d'y avertir les Dames de la conduite qu'il leur est avantageux de tenir depuis l'infant de la couche & pendant le nourrisage, vu les relations intimes & directes du régime de la Mere sur sa santé & sur celle de son Nourrison. En un mot, j'ai tâché de faire de cette Partie un Manuel commode pour les Meres, dans lequel, en leur mettant sous les yeux un tableau fidele de tous les états successifs de l'enfance, je cherche à les prémunir contre ces inquiétudes dangereuses auxquelles elles se

livrent souvent sans raison, dès que leur enfant crie un peu fort, ou paroît éprouver quelque vive douleur. Je leur indique d'ailleurs des procédés simples, mais inmanquables, pour réussir dans leur entreprise presque au-delà de leurs espérances. Je puis avancer, en effet, qu'il y aura bien peu de Meres qui ne soient étonnées de leurs succès, parmi celles qui voudront bien suivre avec exactitude une Méthode que j'ai éprouvée sur mes propres enfans.

Comme je ne donne dans cette seconde Partie que des préceptes dénués de preuves, & sur lesquels chacun pourroit se faire différentes objections, je renvoie, pour les articles que j'en juge le plus susceptibles, aux



*P R Ê F A C E.* 9

Numéros de la premiere Partie, où se trouve la réponse à chacune de ces objections; & j'ose me flatter qu'il y en a fort peu parmi les plus spécieuses, que je n'aie pas combattu avec avantage. Je me suis principalement appliqué à être par-tout clair & concis, & à rendre mon Livre de l'usage le plus commode, en suivant pas à pas la marche de la Nature, que j'ai observée avec une singuliere attention depuis fort long-tems, & que j'ai seule prise pour guide. On trouvera néanmoins des répétitions que je n'ai pû éviter, & que j'ai même employées quelquefois de dessein prémédité, parce qu'elles portent sur des objets qui m'ont paru de la plus grande importance, & sur lesquels j'ai jugé

qu'il étoit essentiel de revenir.

Si je prends la liberté de rapporter des passages tirés de Livres dont les Auteurs sont encore vivans, c'est que dans la matiere que je traite, j'ai trouvé peu de ressources chez les Anciens. J'avois besoin de m'appuyer d'autorités respectables, & j'ai pensé que celle des Van-Swieten, des Buffon, des Tissot, & des autres savans Médecins & Naturalistes de notre siecle que j'ai cités, inspireroit, pour le moins autant de confiance aux Lecteurs, que le nom des Auteurs de l'Antiquité la plus reculée. Je me suis d'ailleurs figuré que je rendrois en cela un vrai service à la société, puisque c'étoit un moyen de faire connoître à plusieurs personnes de très-bons

*P R É F A C E.*      11

Ouvrages, dont elles auroient peut-être, sans moi, ignoré l'existence.

Je ne nierai pas qu'il ne se trouve dans mon Livre plusieurs choses déjà dites dans ceux qui ont le même objet; mais il y a plus de dix ans que je travaille sans relâche à l'Ouvrage que je publie aujourd'hui. N'y voulant rien avancer que d'après mes propres expériences, il ne m'a pas fallu moins de tems pour le conduire à l'espece de perfection à laquelle mes talens pouvoient atteindre. Si donc je paroissais suivre la marche des Ecrivains qui m'ont précédé, & si dans le récit des mêmes faits rapportés par eux, je me ferois par hasard des expressions qu'ils ont employées, je ne pense pas néanmoins qu'on

puisse me taxer de plagiat. Je conviens avoir lu & étudié tous les Traités d'Education, tant anciens que modernes, que j'ai pu me procurer; mais j'ai amassé, par mon seul travail, un grand nombre d'expériences & d'observations qui sont neuves, & qu'on ne peut me disputer d'avoir publié le premier, dès l'année 1770, dans mes *Lettres sur l'Education physique des Enfans*. Je rends d'ailleurs à chacun ce qui lui est dû, en mettant les curieux à portée d'avoir eux-mêmes recours aux sources dans lesquelles j'ai puisé, par le soin que j'ai de les leur indiquer.

J'ai placé après la seconde Partie, quelques notes propres à rendre mon Ouvrage plus complet. Plusieurs d'entr'elles ont

*P R É F A C E.* 13

d'ailleurs rapport à des points essentiels de l'éducation physique des Enfans, sur lesquels je ne suis pas d'accord avec les Auteurs qui les ont donnés comme des regles à suivre, en partant de principes qu'il m'a paru intéressant de combattre.

Mon Ouvrage est du reste sans prétentions. Je n'y ai eu d'autre but que de me rendre utile à l'humanité, & j'ai d'autant plus lieu de me flatter que j'ai été assez heureux pour y parvenir, qu'une immensité de lettres de Paris, de différentes Provinces & même des pays étrangers, ne m'ont annoncé que des succès de la part des Peres & Meres qui m'ont honoré de leur confiance. C'est ce qui me donne celle que le Public verra avec

14      *P R É F A C E.*

plaisir cette seconde édition, qui n'est essentiellement point différente de la premiere, mais à laquelle j'ai seulement ajouté de nouvelles observations à l'appui des principes que j'avois établis, avec des notes curieuses & intéressantes qui m'ont paru devoir rendre mon Ouvrage plus complet.





# LES ENFANS

ÉLEVÉS DANS L'ORDRE  
DE LA NATURE.

---

PREMIERE PARTIE.

---

ON ne peut qu'applaudir à l'espece de mode qui commence à s'introduire chez les Dames, d'allaiter elles-mêmes leurs enfans. L'immense quantité de ceux qui périssent entre les mains des Nourrices à gages, soit par leur négligence ou par leur impéritie, a commencé par deffiller les yeux de quelques meres sensibles. Elles ont été effrayées des risques sans nombre

que couroit, à la merci d'une vile mercenaire, un fils unique, objet de leurs desirs & de toute leur tendresse. Elles ont senti combien étoit barbare la coutume d'abandonner ainsi ses enfans au moment de leur naissance. Elles ont considéré que la Nature leur ayant donné des mamelles & du lait, comme aux Paysannes, elles pouvoient, comme elles, remplir en entier les fonctions de meres. Elles ont vu, d'ailleurs, les ravages d'un lait mal détourné, causer des maux de toute espece, & la mort même, à quelques-unes de leurs amies ou de leurs connoissances. Elles en ont vu d'autres conserver toute leur fraîcheur, après avoir fait un an, & plus, les fonctions de Nourrices qu'on leur avoit fait croire si dangereuses & si pénibles. De-là elles ont reconnu que, pour la conservation de leur santé & celle de leurs charmes, dont elles ont tant de raisons d'être jalouses, elles étoient intéressées à ne point abandonner leur propre sang à des étrangères. Elles ont



enfin été convaincues, que si le nourrissage leur occasionnoit des peines, même de l'assujettissement, il les en dédommageoit au centuple, par le plaisir inexprimable que leur fait goûter ce sentiment exquis, dont le Créateur les a douées pour le fruit de leurs entrailles; par un attachement & des complaisances de la part de leur époux, qui augmentent sans cesse par la vue habituelle de ce vrai lien de l'union conjugale. Elles en retirent d'ailleurs des avantages présens & futurs, tant au physique qu'au moral & pour elles & pour leurs chers nourrissons.

2. L'exemple de quelques femmes foibles & délicates, qui, d'après les conseils de Médecins ou d'Accoucheurs éclairés, ont entrepris de nourrir leurs enfans, & y ont eu un succès complet, sans que leur santé ni leurs attrait en eussent reçu le plus petit échec, a fait ouvrir les yeux à toutes celles dont le cœur n'étoit pas sourd à la voix de la Nature, & qui se sont en même-tems trouvé maîtresses de

l'écouter & d'y obéir. Mais il en est , par malheur , un trop petit nombre de celles-là. Il est étonnant combien a encore de force le préjugé contraire , & combien il soustrait de meres à l'empire d'une loi si douce & si salutaire. Sont-elles assez courageuses pour s'y déterminer ? Il leur faut vaincre la résistance d'un mari , esclave de ses plaisirs ou de sa molle tranquillité , qui craindrait que son repos ne fût troublé par les cris d'un enfant dont le sort le touche peu. La répugnance du mari vaincue , ( car en est-il d'assez dénaturé pour résister à l'éloquente séduction qui coule des lèvres d'une mere plaidant devant lui une cause si favorable , ) vient l'opposition plus dangereuse des grand'mamans : elles argumentent de la foible complexion de leur fille & de leur tendresse pour elle , avec un certain acharnement , qui montre assez combien leur amour-propre seroit blessé , si la fille leur donnoit , en nourrissant , une leçon de tendresse maternelle , qu'elle auroit dû recevoir d'elles.

*dans l'ordre de la Nature. 19*

Ces obstacles puissans font-ils surmontés, ainsi que tous ceux qui viennent de la part des grands parens, des amis, &c? paroissent les manoeuvres des Sages - femmes & des Gardes. Comme les vues intéressées de leur cupidité ne semblent pas d'accord avec le nourrisage des meres, il n'est point de stratagêmes qu'elles n'inventent, point de ressorts qu'elles ne fassent jouer, pour faire accroire à celles chez qui elles ont entrée, qu'elles n'ont pas de lait; ou pour les faire échouer dans leur louable entreprise, en faisant semblant de les y seconder de tout leur pouvoir. A mesure que ces abominables créatures y réussissent, ce sont autant d'exemples dont elles s'étayent, pour les citer aux jeunes femmes qui voudroient nourrir, afin de les en détourner. On leur fait des monstres de cette opération simple & naturelle : on la leur présente comme environnée de dangers de toute espece : on tend à leur crédulité toutes sortes de pièges. Eh ! comment leur jeunesse sans expé-

rience pourroit-elle se défendre d'en être dupe, s'il est vrai que *l'ignorance des faits est la source de toutes nos erreurs*? \*

3. Telle est, en raccourci, l'histoire de ce qui se passe, à cet égard, journellement à Paris & dans toutes les grandes villes : elle est malheureusement si conforme à la vérité, qu'il n'est presque personne qui ne pût en citer des exemples parmi les femmes de sa connoissance. Mais si, d'un côté, tant de moyens semblent concourir à empêcher les meres un peu aisées de nourrir leurs enfans; celles qui en ont la bonne volonté, reçoivent d'ailleurs, & en abondance, des encouragemens & des secours infinis. Des Médecins sages & expérimentés leur prescrivent le nourrisage, comme un des plus puissans moyens de conserver leur santé, & comme un remède pour la réta-

---

\* C'est ce qu'a très-bien prouvé M. Emmery, dans son Discours prononcé à l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Metz, le 25 Août 1771, jour de Saint Louis.

blir. C'est en effet un préservatif assuré contre les accidens sans nombre que leur cause à tout âge, & sur-tout dans celui qui est pour elles le plus critique, cette humeur laiteuse qui a reflué dans la masse du sang. Il seroit, sans doute à souhaiter pour elles, & pour l'humanité entière, qu'elles en fussent toutes instruites & bien persuadées\*.

---

\* « Une des femmes-de-chambre de Madame de  
» Sartine, relevant de couches le 21 du mois der-  
» nier, tomba morte au moment même de sa pre-  
» miere sortie. L'ouverture de son cadavre ayant  
» été faite le lendemain par M. Didier, Maître en  
» Chirurgie, en présence de MM. Raulin & de  
» Laffaigne, Médecins du Roi; ces Messieurs trou-  
» verent les veines de la tête & du bas-ventre en  
» bon état; mais à l'ouverture de la poitrine, les  
» poulmons paroissoient livides à leur superficie,  
» & parsemés de taches violettes. Leur substance  
» étoit remplie de véritable lait, que la moindre  
» compression faisoit découler des vésicules. C'est  
» donc au lait seul qu'il faut attribuer une mort qu'on  
» eût pu prévenir, en laissant évacuer cette humeur  
» par le sein, au lieu de la forcer, comme on a cou-  
» tume de le faire, à refluer vers les couloirs destinés  
» à des fonctions différentes. Que de maux naissent  
» de ce renversement de l'ordre naturel! Les dépôts  
» laiteux, les fièvres miliaires & putrides, les fleurs  
» blanches abondantes, les douleurs des membres,  
» les engorgemens glanduleux, les skirres, les  
» ulcérés, les cancers à la matrice, &c. sont autant  
» de suites de cette dangereuse pratique. Puissent les

## 22 *Les Enfans élevés*

Le desir de prolonger leurs jours feroit peut-être sur elles plus d'effet que tous les argumens des Docteurs. C'est aussi ce qu'ont eu pour but plusieurs Auteurs modernes, qui n'ont rien laissé à desirer sur cet article, sur lequel je ne m'étendrai pas plus au long par cette raison.

Il est de même des Accoucheurs pleins de probité & de désintéressement, qui, non contents d'engager de tout leur pouvoir les meres à allaiter leurs enfans, leur en démontrent encore la nécessité & la facilité, en leur indiquant les meilleurs procédés à suivre pour y réussir. Ce sont de zélés patriotes, qui emploient utilement,

---

» femmes, connoissant mieux leurs intérêts, nourrir  
» enfin leurs enfans ! A la douce satisfaction d'être  
» véritablement meres, elles réuniront l'avantage,  
» non moins précieux, d'écarter les dangers qui les  
» environnent, & qui semblent être une juste puni-  
» tion de la violence qu'elles font à la Nature ».

Ce passage, que j'ai tiré de la *Gazette de Santé*, N°. 2, datée de Paris le 4 Juillet 1773, renferme un fait qu'il n'est pas possible de révoquer en doute, & des observations d'une si grande importance pour les femmes, que j'ai cru devoir les rapporter ici tout simplement, & sans y joindre aucune réflexion.

pour leur pays & pour les races futures, leurs talens & la confiance que le sexe accorde naturellement à leur profession. Ils mériteroient des marques distinguées de la reconnoissance de leurs concitoyens, pour tout le bien qu'ils leur font.

On trouve aussi de ces meres heureusement nées, de ces véritables héroïnes du sexe, qui, d'elles-mêmes, sans secours, & malgré les plus grandes oppositions de la part de ce qui les environne, n'ont besoin que de ce sentiment naturel qu'elles éprouvent à la vue de leur cher nouveau né, & que l'on appelle instinct chez les animaux, pour être capables de lui tout sacrifier. Ces exemples puissans, qui sont la meilleure de toutes les leçons, en entraînent de tems en tems quelques autres à les imiter; & c'est ainsi que gagne peu à peu cette espece de mode, qui devoit être universelle. On voit aussi des maris sensés y engager leur épouse par tous les moyens qui sont en leur pouvoir; on en voit même,

qui, pleins de tendresse pour leur commune progéniture, ne dédaignent pas de partager avec leur moitié les soins multipliés dont elle seroit surchargée, afin de la guider plus sûrement dans sa marche, & de la conduire au vrai but, qui est celui de former des hommes à la Patrie & des sujets à l'Etat.

4. Cependant ce n'est pas assez, pour y parvenir, que les enfans aient sucé le lait maternel; l'homme au moment de sa naissance, peut être considéré, quant à sa partie matérielle, comme une plante foible & délicate, qui a besoin d'une culture méthodique & bien appropriée à son espèce, si on veut l'élever, & lui faire prendre tout l'accroissement dont elle est susceptible. Il est vrai que l'attention des anciens Naturalistes ne semble pas s'être tournée de ce côté, parce que la pureté des mœurs, compagne de la vie simple & frugale de nos ancêtres, formoit, pour ainsi dire, le sol fertile où cette plante croissoit & se multiplioit d'elle-même, sans presque aucune culture



*dans l'ordre de la Nature.* 25

culture (I)\*. Mais depuis que le luxe, la mollesse, avec tous les vices qu'ils traînent à leur suite, ont altéré ce fonds si riche de population, il s'est détérioré par degrés; ses productions devenues plus foibles, n'ont pu fournir qu'une semence de mauvaise qualité, & souvent inféconde. Enfin la dépopulation s'est fait sentir dans quelques Etats de l'Europe, au point de ne pouvoir plus se la dissimuler.

5. Parmi le grand nombre de causes qui peuvent contribuer à ce mal dans notre Royaume, la plupart dépendent des mœurs actuelles & du génie même de la Nation, que le tems seul peut réformer. J'ai donc cru devoir m'attacher à combattre quelques abus particuliers, qui, quoique dérivés de la même source, m'ont paru plus faciles à déraciner. Frappé de l'espece d'épidémie qui regne constamment sur les Enfans du premier âge (II), dont il est certain que la moitié au plus, prise

---

\* Voyez les Notes à la fin du volume.

en général, parvient à celui de sept ans, j'ai pensé qu'une si prodigieuse mortalité dépendoit nécessairement d'un vice radical dans l'éducation physique qu'ils recevoient. Beaucoup d'observations, jointes à des expériences multipliées, m'ayant fait reconnoître toute l'étendue du mal avec quelques moyens d'en arrêter les progrès, j'ai consulté les Auteurs qui ont traité cette matiere *ex professo*.

6. Hyppocrate, Galien, ainsi que tous les grands Médecins & Naturalistes de l'Antiquité, ne disent que quelques mots, en passant, sur ce qui concerne les Enfans. Locke, quoiqu'un des meilleurs disciples du fameux Sydenham, au jugement même de ce savant Médecin, & l'un de ceux pour qui il avoit conservé le plus d'attachement; Locke, dis-je, dans son *Traité de l'Education des Enfans*, a eu principalement en vue de former l'homme moral. Il ne daigne pas s'arrêter à ceux du premier âge, si ce n'est qu'il ait voulu parler d'eux, lorsqu'il

recommande que les Enfans ne soient point vêtus ou couverts trop chaudement en hiver ou en été ; comme on doit le présumer de ce qu'il ajoute un peu plus bas, que nos corps peuvent endurer ce à quoi ils sont accoutumés de bonne-heure. Ce sont d'excellens préceptes, que la pratique fera reconnoître pour tels à tous ceux qui essayeront d'en faire l'application à leurs enfans.

\* 7. L'illustre Buffon, dont le génie

---

\* Scevole de Sainte-Marthe, ce Savant illustre sous les regnes de Henri III & de Henri IV, Rois de France, & connu par tant d'Ouvrages recommandables, est, je crois, le premier François qui se soit occupé véritablement de l'Education physique des enfans naissans. Il fit, à ce sujet, de grandes recherches ; & pour les présenter d'une maniere plus agréable, il les renferma dans un Poëme latin, intitulé *la Pædotrophie*, qu'il fit imprimer en 1584. Il le dédia à Henri III, qui lui commanda de le traduire en françois. Mais la mort précipitée de ce Prince, & les affaires importantes dont Henri IV chargea Scevole, ne lui en ayant pas donné le tems, Messire Abel de Sainte-Marthe, son petit-fils, Conseiller du Roi en ses Conseils, Doyen de la Cour des Aides, & Garde de la Bibliotheque de S. M. à Fontainebleau, s'est cru obligé de donner la Traduction de *la Pædotrophie*, pour honorer la mémoire de son illustre bisayeul, & mettre cet ouvrage à la portée d'un plus grand nombre de personnes. Il est cependant peu connu de celles auxquelles il semble destiné, & ne peut même

& les connoissances dans l'Histoire Naturelle font tant d'honneur à notre Nation, Buffon prouve, en grand Physicien & en savant Anatomiste, combien le nourrisage maternel est précieux pour la conservation des enfans; mais l'étendue de son entreprise ne lui permet pas, comme il le dit lui-même, de s'appesantir sur les détails minutieux des états successifs par lesquels les enfans passent depuis la naissance jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans, & sur lesquels il est forcé de couler rapidement, vue l'abondance de la matière.

8. Le Citoyen de Genève, dans son *Émile*, ne traite que par spéculation, du premier période de la vie, & des soins qu'il demande. Il est facile à un pere éclairé, qui n'a pas quitté ses enfans depuis l'instant de leur

---

leur être d'un usage commode. Malgré tout ce qui s'y trouve de bon; l'objet principal, qui est l'Éducation des Enfans du premier âge, y est fréquemment éclipsé par des traits de la Fable, de l'Histoire & de la Philosophie, qui en font seulement un Poème très-varié & très-agréable pour les Littérateurs.

naissance, de s'appercevoir qu'il en parle en philosophe *garçon*, & qu'à ce titre il n'avoit aucune connoissance des détails du ménage. On voit seulement que cet homme de génie, la tête remplie des différens systêmes qu'il s'étoit formé, croit par-tout en trouver des preuves dans ses observations passageres & momentanées sur les Enfans du premier âge. Malgré tout cela, son Livre, qui est fort connu parce qu'il est très-intéressant par son sujet & très-bien écrit, a détruit une partie des anciens préjugés des Nourrices. Il y a même beaucoup à profiter pour ceux qui le liront avec discernement & dans cette vûe, personne n'ayant mieux démontré que lui les avantages réciproques de la lactation maternelle pour la Mere & pour l'Enfant. Il a sûrement contribué à en amener la mode, & c'est un grand bien qu'il a fait.

9. Balexferd a publié, sur *l'Éducation physique des Enfans*, une très-bonne Dissertation, couronnée par la

30 *Les Enfans élevés*

Société d'Harlem en 1762; il y traite la matiere plus à fond. On peut y puiser des connoissances utiles, quoique je ne sois pas en tout de son avis.

La premiere édition de l'*Avis aux Meres qui veulent nourrir leurs Enfans*, donnée en 1767, est une brochure remplie de bonnes instructions; & le suffrage que l'illustre Tissot y a donné, en fait suffisamment l'éloge. C'est l'ouvrage d'une Mere tendre, qui, après avoir eu le chagrin cuisant de perdre successivement plusieurs enfans chez les Nourrices, a enfin pris son parti d'en remplir elle-même les fonctions: s'en étant bien trouvée, elle invite son Sexe à suivre son exemple & ses avis.

Il en a paru en 1770 une seconde édition tellement corrigée & augmentée, qu'il est impossible d'y retrouver la premiere. On lit en tête de cette seconde édition, une Lettre de M. Tissot, Médecin de Lausanne, dans laquelle il est question de moi; mais la date de

la lettre qui est du 22 Novembre 1767, montre assez qu'elle n'a rapport qu'à la première édition, laquelle ayant été écrite sous la dictée du cœur, & sans prétentions, est de beaucoup préférable à la seconde, où l'on embrasse un nouveau système absolument contraire au premier, & très-dangereux dans ses conséquences.

10. M. Raulin, Médecin ordinaire du Roi, a publié en 1769 un *Traité de la Conservation des Enfans*. On trouve dans cet Ouvrage beaucoup de recherches curieuses. Cependant l'Auteur, qui rapporte les usages de différentes Nations & de plusieurs Provinces de France dans la façon de gouverner les Enfans, n'indique pas celle qu'il juge la plus convenable à notre climat. Par cette raison son ouvrage, d'ailleurs assez volumineux, paroîtroit, quoique rempli de très-bons préceptes, convenir difficilement aux femmes, que le Créateur semble avoir spécialement chargées du soin & de la conservation des Enfans du premier âge.

II. *La Mere selon l'ordre de la Nature* ; dont M. de Leurye fils, Maître en Chirurgie, est Auteur, présente dans la première Partie de cette Brochure une démonstration physique & anatomique, non-seulement des avantages, mais encore de la nécessité qu'il y a pour les Meres de nourrir leurs Enfans. Ce petit Ouvrage est très-méthodique, & d'un usage fort commode pour les Dames ; on y remarque seulement que l'Auteur, qui vit à Paris, n'a presque écrit que pour les habitans de cette ville, & qu'il n'a osé dire tout ce qu'il pense sur la meilleure éducation physique qu'on puisse donner aux Enfans. Du reste, en se montrant maître de son sujet, il donne d'assez bonnes leçons à ceux de ses Confreres qui n'ont pas, dans la Nature, la même confiance que lui. Il y a néanmoins plusieurs points essentiels de l'éducation, sur lesquels mes observations & mon expérience ne me permettent pas d'être du sentiment de M. de Leurye, ce dont je me réserve de faire note dans la suite, suivant les occasions.



*dans l'ordre de la Nature.* 33

12. *L'Avis au Peuple sur sa santé* fournit lui seul, dans le xxviii<sup>e</sup> Chapitre, un Traité plus complet sur l'Education physique des Enfans, &, selon moi, bien supérieur à ce qui a paru jusqu'ici sur cette matiere. Le Médecin célèbre qui en est l'auteur, Maître dans son Art & guidé par quinze années d'études suivies sur cet objet, nous a tracé de nouvelles routes bien plus sûres que les anciennes. Il décrit avec ordre, netteté & précision, tout ce qui arrive successivement aux Enfans depuis la naissance jusqu'à l'âge de quatre à cinq ans. Il combat puissamment les anciens, mais trop dangereux préjugés, dont ils sont si fréquemment les victimes. En un mot, il eût été à désirer pour le public, que les grandes occupations de M. Tissot lui eussent permis de faire de ce Chapitre, un Avis particulier aux Meres de famille. Cet Ouvrage, qui auroit alors embrassé les plus petits détails, seroit devenu pour elles un manuel d'un usage journalier, & qu'elles

eussent bientôt appris par cœur, au grand avantage de l'humanité. Au surplus, il ne s'agit que de prendre la peine d'étudier cet excellent Livre, pour reconnoître qu'il ne laisse rien à desirer sur l'utilité qu'on en peut tirer, puisqu'il indique les moyens les plus sûrs de conserver sa santé & celle de ses enfans, avec ceux de la rétablir en cas de maladie.

13. Je crois devoir maintenant rendre compte des principes sur lesquels est fondée la méthode d'éducation physique que je me suis faite, & des raisons qui m'ont déterminé à l'adopter pour mes enfans, par préférence à toute autre.

Ayant passé plusieurs années à l'Amérique, j'y avois remarqué que les Naturels du pays, Blancs, Noirs ou Sauvages, tant hommes que femmes étoient tous très-bien faits; qu'on n'en voyoit aucuns ni tortus, ni bossus, ni attaqués de descentes, accident si commun aux François. Curieux d'apprendre d'où pouvoit

*dans l'ordre de la Nature.* 33

provenir un si grand avantage des Américains sur nous, j'en cherchai la cause dans l'éducation physique qu'ils recevoient du moment de leur naissance.

A peine font-ils nés, qu'ils prennent, avec la vie, possession de la liberté. Au lieu de les ferrer dans des langes, on les lave régulièrement de la tête aux pieds, au premier ruisseau qui se trouve à portée; on les pose sur une natte, tout nuds, ou seulement couverts d'un drapeau de toile; ou bien on leur met, quand on en a, une chemise qui ne passe gueres le nombril; & voilà tout leur habillement jusqu'à quinze ou seize ans. Hors le tems où ils tetent, ils sont toujours sur la natte à dormir, ou à s'exercer suivant leurs forces, ou bien assis à terre pendant que la mere travaille. Quand ils ont acquis environ deux mois, elle commence à se mettre sur la natte, à quelques pieds d'eux; & lorsque la faim les fait crier, elle leur montre le teton en les appelant. A

36      *Les Enfans élevés*

un âge encore si foible, le besoin, ce premier mobile de l'industrie, détermine déjà ces petits êtres à se traîner de leur mieux, à quatre pattes, pour aller chercher leur nourriture. J'en ai vu se mettre ainsi en chemin, à quatre mois, pour aller au-devant de leur mere, dont ils distinguoient la voix de fort loin: ils parcouroient cinq ou six toises de terrain, puis s'asséyoient pour écouter, & crier si elle ne venoit pas. Dès qu'ils l'entendoient, ils recommençoient à se traîner, & parvenoient ainsi à aller plus de trente pas à sa rencontre. Vers huit mois, on les voit se lever debout à l'aide de ce qu'ils peuvent attraper, & huit jours après marcher seuls, sans avoir jamais eu, ni maillots, ni corps, ni lisières, ni bourrelets. L'habitude qu'ils ont contractée d'être assis toujours à platte-terre, fait que, s'ils se sentent chanceler, ils s'assèyent tout de suite; au moyen de quoi ils ne tombent jamais sur le visage, ni en avant. Le lait de la mere est leur seul aliment

jusques vers huit mois, qu'elles commencent à y joindre les vivres du pays, qui sont tous légumineux, & jamais ils ne mangent de bouillie, la plus mauvaise de toutes les nourritures pour les enfans. Comment, avec un pareil régime, & toujours livrés à eux-mêmes, sans avoir jamais été gênés, ni ferrés en aucune partie de leur corps, ne s'éleveroient-ils pas à souhait, & feroient-ils sujets à des défauts dans la taille, puisque la Nature en liberté ne produit rien que de parfait?

Je revins en France, bien résolu de mettre en usage pour mes enfans, si jamais j'en avois, une méthode d'éducation physique, dans laquelle j'avois reconnu de si grands avantages. Il ne me restoit que l'incertitude de savoir si elle n'auroit pas d'inconvénient dangereux dans un climat aussi différent qu'est le nôtre, de celui de nos Isles de l'Amérique. Je ne pouvois gueres m'instruire parfaitement à cet égard, par la difficulté d'engager les meres de ce pays-ci à en

38 *Les Enfans élevés*

faire des essais sur leurs enfans; & j'en cherchois inutilement les moyens depuis bien des années, lorsque les Ouvrages de M. Tissot m'étant tombés entre les mains, j'y lus, avec une satisfaction inexprimable, qu'il avoit adopté cette méthode en grande partie, & qu'elle avoit eu, sous ses yeux, la plus heureuse réussite. Cependant l'expérience m'ayant appris, comme le dit très-bien M. Clerc \*, *que les hommes qui se sont acquis la plus grande réputation d'esprit & de savoir, ne sont pas pour cela infaillibles, & qu'une foi trop implicite pour ce qu'ils avancent, tient de l'aveuglement*, je voulus, malgré mon entière confiance en M. Tissot, voir & juger par moi-même.

Le délabrement de ma santé m'ayant obligé de quitter Paris pour aller respirer le bon air de la campagne, & y vivre uniquement de lait, je m'y

---

\* Médecin, Auteur de l'*Histoire Naturelle de l'Homme en état de maladie*.

trouvai d'autant plus à portée de commencer un cours suivi d'observations sur les Enfans, que le travail du cabinet m'étant absolument défendu, l'exercice me devenoit nécessaire & qu'avec du pain dans ma poche, j'étois assuré de faire bonne chère dans tous les villages. Ce fut-là que je considérai de près ce tableau effroyable, mais attendrissant, des misères humaines dans le premier période de notre existence. L'état pitoyable de ces petits êtres, doués à peine de la vie animale, avoit sans doute quelque sympathie avec celui de foiblesse où j'étois, & peut-être avec mon régime presque semblable au leur, puisque malgré l'horreur qui me saisit en les voyant les premières fois, j'eus la force de soutenir ce spectacle, & le courage de me le remettre souvent sous les yeux pendant plusieurs années. J'en pris si bien l'habitude, que, ni leurs infirmités, ni leurs cris, ni l'odeur fétide qui les environne ordinairement, ne me rebuterent pas. En un mot, je puis

dire avoir eu une telle passion pour cette partie de notre Histoire Naturelle, que je n'ai pas négligé d'entrer dans les plus minutieux détails sur ce qui concerne les Enfans du premier âge, & d'y revenir sans cesse, persuadé qu'il n'y en a point d'indifférens pour un observateur attentif.

J'ai donc été à portée de vérifier la plus grande partie des faits qu'avance M. Tissot dans son *Avis au Peuple*; ce qu'ayant exécuté, je l'ai trouvé en tout si conforme à ce que j'ai vu & éprouvé, que je n'ai pû lui refuser une confiance absolue sur tout le reste, & que je me suis déclaré son disciple en devenant son admirateur.

C'est après des études de cette espece, qu'animé de l'esprit patriotique qui a conduit la plume des Auteurs que j'ai cités, j'ai envoyé aux Affiches de Picardie, en 1770, un petit extrait de ma Méthode d'Education physique, dont je venois de reconnoître les avantages sur mes propres enfans. La Réfutation qu'un anonyme entreprit



*dans l'ordre de la Nature.* 41

d'en faire, m'a donné lieu à plusieurs répliques, qui l'ont étendue de plus en plus; enforte que le tout réuni, a formé, sur cet objet, un Recueil passablement utile, & qui m'a paru assez agréable au Public, en ce qu'on y trouve les objections pour & contre. Mais il y manque, ainsi que dans les Ouvrages dont j'ai parlé, une grande quantité de détails très-intéressans pour ces meres tendres & timides qui nourrissent leur premier enfant, & qui s'allarment des plus petits événemens, parce qu'ils leur sont inconnus. C'est pour les rassurer, & leur mettre sous les yeux un tableau fidele de tous les états graduels & successifs de l'enfance, que j'ai refondu tout ce que j'avois écrit sur cette matiere, d'après des expériences qu'on pourroit regarder comme étant de M. Tissot, mais que je me suis appropriées en les faisant moi-même, sans cesser de lui en rendre hommage. J'y en ai joint, d'ailleurs, un grand nombre d'autres qui me sont particulieres, & que je ne

dois qu'à mes propres recherches.

14. Telle est, par exemple, l'observation que personne n'avoit faite avant moi, que les maillots sont la première, & peut-être la seule cause, des ruptures ou descentes, si communes parmi les enfans mâles (*III*) dans ce pays-ci.

Les Nourrices croient, pour la plupart, avoir fait un chef-d'œuvre quand elles ont emmailloté un enfant bien droit & bien ferme, de façon qu'il est presque roide comme un bâton. Cependant qu'en arrive-t-il ? Les deux rangs de bandes qu'elles appliquent depuis le dessous des bras jusqu'aux pieds, compriment fortement la poitrine & presque tous les viscères. Le mal-aïse qu'éprouvent indispensablement les foibles victimes de l'impéritie de ces paysannes, & les douleurs même qu'occasionne cette situation forcée, les obligeant de crier, la poitrine ni le bas-ventre ne peuvent plus se dilater, & tout l'effort des intestins, au lieu d'être porté en dehors, se concentre par force & se dirige

vers l'anneau. La portion de l'intestin qui y correspond, s'y fait jour, & tombe dans les bourses d'autant plus facilement, que c'est le seul endroit où cette compression n'ait pas lieu.

15. Veut-on en voir la preuve ? Qu'on démaillote l'enfant qui crie, qu'on le mette en liberté : ou il se taira ; ou, s'il continue de crier on lui verra sur le champ rapprocher ses genoux de son ventre, & ses talons de ses fesses ; c'est-à-dire, prendre à-peu-près la même position qu'il avoit dans la matrice. C'est, sans contredit, la Nature qui la lui indique ; & l'on doit en cela, comme en toutes choses, admirer la sagesse de ses vues, parce que l'anneau, par cette situation, se trouve fermé, de façon qu'il est physiquement impossible à l'intestin d'y descendre.

C'est donc aller directement contre le vœu de cette même Nature, & s'opposer à l'une de ses plus essentielles opérations, que de tenir les Enfans ainsi allongés & comprimés de toutes parts.

16. Les autres effets pernicieux des maillots, qui sont infinis, & qui coûtent la vie ou la santé à une immense quantité d'enfans, sont si connus, & ils ont été répétés tant de fois, qu'il n'est presque personne qui puisse les ignorer; ainsi je ne perdrai pas mon tems à les détailler: celui-ci, qui est de la plus grande conséquence, suffisant de reste pour les faire proscrire par les meres sages. Il en est d'ailleurs fort peu, si ce n'est parmi les femmes de la campagne, qui y assujettissent leurs enfans, lorsqu'elles veulent bien prendre la peine de les allaiter.

17. Mais si on ne leur met point de bandes, on donne dans un inconvénient qui fait presque le même effet. On a grand soin, sur-tout en hiver, de les garnir de langes piqués, de couvertures de laine dont on les enveloppe. On retrouffe tout ce paquet de dessous les pieds en remontant, pour l'assujettir & l'attacher bien ferme avec des épingles sur le corps de l'Enfant. Il en résulte d'abord, qu'il est étouffé sous le poids

de tant de vêtemens, qui, en l'accoutumant à trop de chaleur, lui nuisent beaucoup plus qu'on ne peut l'imaginer, comme je le montrerai dans la suite. En second lieu, ils l'empêchent de prendre les diverses situations qui lui sont commodes ou nécessaires, suivant ses besoins. Il faut au contraire, après qu'il est né, le vêtir légèrement, & le coucher dans son lit à plat, d'abord sur le côté droit, couvert seulement d'une couche & d'un linge de futaine, avec une liberté entière de se tourner comme il le jugera à propos. Tant qu'on voudra s'écarter de cette simplicité naturelle, en y mettant de l'art, des préjugés, ou de l'entêtement, on préparera à ses enfans des maux & des accidens sans nombre.

18. L'abus des corps à baleines, qui est moins grand parmi les femmes du peuple, parce qu'ils les gênent pour travailler, & que, par cette raison, celles qui ont le moyen d'en avoir, ne les portent presque que les Dimanches & Fêtes; cet abus, dis-je, est beaucoup

plus enraciné dans les villes, où le préjugé en faveur des corps subsiste encore dans tout son entier. Je me crois bien fondé à penser qu'ils gâtent la taille, encore plus que ne font les maillots, qui agissent davantage sur les cuisses & sur les jambes. J'en tire la preuve, de ce que l'on voit peu de bossus dans les campagnes, où les boiteux, les crochus, les cuisses arquées & les genoux cagneux se rencontrent assez communément: au lieu que les hanches creuses, les grosses épaules, les épines contournées, les poitrines maigres, étroites & ferrées, sont, par préférence, les attributs de l'habitant des villes, sur-tout des bourgeois & gens aisé; ensorte qu'il est difficile d'y rencontrer une femme vraiment bien faite, lorsqu'elle n'a plus son corps.

19. Si ensuite on considéroit que ces difformités de la taille sont indubitablement un obstacle à l'accroissement & aux libres fonctions des viscères les plus essentiels à la vie, ce qui influe

nécessairement sur la santé; si on vouloit examiner combien sont généralement délicates les personnes contre-faites & celles qui portent des corps habituellement, on ne balanceroit plus à se débarrasser, soi & ses enfans, de ces cuirasses nuisibles en tout point, qui tiennent, avec les maillots, un rang distingué parmi les causes si nombreuses de dépopulation\*.

20. Je conviens, néanmoins, que le Sexe étant fait pour plaire, il ne doit pas en négliger les moyens. Mais si on remarque que ce don si précieux est en lui le vœu même de la création, on sera persuadé qu'il n'a besoin, pour le remplir parfaitement, que de suivre la loi simple de la Nature, qui dans aucun cas n'a besoin d'être réformée. Car c'est en vain que nos

---

\* Voyez la *Dégradation de l'espece humaine par l'usage des corps à baleines*, de M. Bonneau, & les *Recherches sur les habillemens des Femmes & des Enfans*, par M. Alphonse le Roy, Docteur en Médecine, qui ont été imprimés à Paris, le premier en 1770, le second en 1777. A Paris, chez M. Onfroy, rue du Hurepoix.

48 *Les Enfans élevés*

Européennes se figurent, en grande partie, que la beauté de la taille consiste à être pour ainsi dire coupée en deux comme une guêpe par le milieu du corps, & qu'elles peuvent à cet égard subjuguier l'univers; la loi de la Nature, bien plus respectable, leur démontre chaque jour leur erreur, en les punissant de leur entêtement à s'y soustraire, par la perte de cette même beauté qu'elles recherchent avec un empressement indiscret, & qui pis est, par celle de leur santé, seul lustre de la beauté, sans lequel il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'inspirer de l'amour.

Les Dames donc, qui d'après ces observations ne banniront pas de leur maison les maillots & les corps, ne doivent plus prétendre au titre de Meres tendres & affectionnées pour leurs Enfans, puisqu'elles les rendront sciemment, & de propos délibéré, les victimes d'un faux préjugé ou d'un amour-propre mal-entendu, qu'elles n'auront pas voulu soumettre à la  
raison.



raison. C'est, en ce cas, l'affaire des Peres de la leur faire entendre de leur mieux en y employant successivement tous les ménagemens que leur prudence leur suggérera suivant les circonstances, mais sans jamais se rebuter. Car c'est, selon moi, dans cette vigilance active des chefs de famille de l'un & de l'autre sexe, que consiste principalement la perfection de l'Education physique & morale; & toutes les loix divines & humaines nous disent que c'est un devoir indispensable de la paternité (IV).

21. L'application singuliere avec laquelle j'ai étudié, suivi & observé mes Enfans, ainsi qu'un très-grand nombre d'autres, dans tous les momens de leur existence, depuis la naissance jusqu'à l'âge de trois ans, qui est le période le plus critique de la vie, m'a conduit à une autre découverte, que je crois aussi nouvelle que celle que j'ai faite sur les maillots, & qui n'est pas moins importante. Je prétends que tout ce que les Enfans nés de parens

sains, nourris par la Mere, & élevés selon ma méthode, éprouvent de douleurs qui les font crier, & qu'on prend pour des symptômes de maladies, ne sont que ceux de la violence momentanée d'une crise, dont la fin est toujours avantageuse pour ces petits individus. Tous les états de mal apparent par lesquels ils passent, sont donc, selon moi, d'une nécessité absolue dans le développement si rapide de toutes leurs parties, quoiqu'ils varient suivant la constitution du sujet. Ce sont des révolutions constantes auxquelles ils sont tous assujettis du plus au moins, peut-être dans des tems différens, mais qu'on doit regarder comme une suite de cette crise presque perpétuelle, dans laquelle j'ai remarqué qu'ils sont depuis la naissance jusqu'à ce qu'ils ayent poussé leur vingtième dent; tems où tout le monde convient que leur vie court les plus grands dangers.

22. Or, si nous consultons Hyppocrate & les plus sçavans Médecins qui

*dans l'ordre de la Nature.* 51

ayent existé depuis lui, nous les trouverons tous d'accord sur la conduite à tenir dans ces tems de crise. Tous recommandent de rester paisible observateur des opérations de la Nature, qu'il faut respecter, en la laissant agir en liberté, & sans la troubler par des secours, au moins superflus, s'ils ne sont pas pernicioeux. Je ne pense pas que personne puisse nier ce principe fondamental, appuyé sur la saine doctrine des plus habiles Observateurs du monde entier, & vérifié chaque jour par les Praticiens éclairés. Je vois les grands Maîtres se plaindre qu'on veut mettre de l'art par-tout dans le traitement des maladies. *Syndenham* faisoit vingt visites, dit M. Clerc, & une seule ordonnance : *Syndenham* guérissoit. Voici comme il s'explique lui-même, & son autorité doit être d'un grand poids, non à cause de la célébrité de sa réputation, mais parce que ce qu'il avance est absolument conforme à l'expérience. « Celui, dit-il, qui ob-

» serve les phénomènes naturels des  
» maladies avec le plus de soin &  
» d'attention, deviendra le plus habile  
» à découvrir les indications vraies &  
» propres à guérir. On doit plus de  
» confiance à la Nature qu'on n'en a  
» ordinairement, puisque c'est une  
» erreur de supposer qu'elle a toujours  
» besoin du secours de l'art ».

Je suis d'ailleurs persuadé que les maladies elles-mêmes sont, dans l'ordre de la Nature, des espèces de remèdes qui, en expulsant les humeurs vicieuses, rétablissent l'équilibre dans la machine, lui communiquent un mouvement plus régulier & plus uniforme, & donnent enfin une vigueur nouvelle à un tempérament robuste & sain.

Voyons maintenant comment Galien, ce savant du premier ordre, cet émule si fameux du père de la Médecine, qui eût été son égal, s'il eût eu en partage la sagesse & la modération d'Hippocrate; voyons, dis-je, com-

*dans l'ordre de la Nature.* 53

ment Galien nous définit la nature \*.

« C'est dans les animaux un principe  
» actif, qui prévoit & dirige leurs  
» opérations ; qui, dans les hommes  
» mêmes, exécute des mouvemens  
» que leur volonté ne pourroit pro-  
» duire, & qu'ils peuvent à peine ima-  
» giner ; qui fait mettre en action,  
» indépendamment de notre volonté,  
» des muscles à nous inconnus, & par  
» des moyens que nous ne connois-  
» sons pas davantage ; qui enfin, aussi  
» prompte que la parole, & sans avoir  
» besoin du secours du Médecin, fait  
» trouver ou se fabriquer des voies  
» nouvelles, & faire, en un mot,  
» tout ce qu'il faut pour se débarrasser  
» de l'humeur morbifique ».

23. Ce feroit, je crois, faire ici un

---

\* *Natura est vis in animalibus habitans, & earum operationum rector provida, quæ in hominibus ipsis, eos motus exequitur quos voluntas vix posset; quæque musculos nobis ignotos & modis ignotis, non secus ac voluntas, in suos fines adhibet; quæ vias sibi novas invenit & cudit ad materiæ morbificæ exterminationem: quæ verbo, sine doctore, omnia quæ opus sunt efficit.* Galien, Epidem. L. 5.

étalage inutile d'érudition, & fortir de mon sujet, que d'accumuler les citations pour prouver la vérité d'un axiome, reconnu pour tel par tous les gens de l'Art. Cela posé, il ne reste plus qu'à savoir si je suis bien fondé à en faire le principe & la base de mon Education physique des Enfans; & c'est ce que je me réserve de démontrer dans ma seconde Partie, en détaillant ce qui leur arrive. Je me contenterai de remarquer pour le présent, que si les plus habiles Médecins sont persuadés que, dans la pratique, la *Médecine observatrice* est souvent préférable à la *Médecine agissante* pour la guérison des adultes, dont les maladies ont des causes fréquemment compliquées; à plus forte raison cette dernière a-t-elle peu d'occasions de s'exercer vis-à-vis des enfans, qu'on prend mal-à-propos pour des malades si-tôt qu'ils crient un peu fort, tandis que les différens états qu'ils subissent, & leurs cris mêmes qui constituent leur seule façon de s'exprimer, font

tous dans l'ordre naturel de leur existence & de leur accroissement.

24. Je fais cependant que la tendresse maternelle, qui s'allarme très-facilement, trouvera cruel de laisser souffrir tranquillement ce qu'elle chérir; que le premier mouvement, en pareil cas, est d'appeler du secours & de recourir aux remèdes, vu l'habitude qu'on a contractée de se conduire ainsi. Je fais aussi que la foiblesse des meres & leur peu d'expérience vont souvent jusqu'à défendre aux femmes qui prennent soin de leurs enfans, de les laisser crier, comme si cela dépendoit d'elles, sans réfléchir que c'est un vrai soulagement quand on souffre, que c'est le seul langage des enfans tant qu'ils ne parlent pas, & qu'on ne peut le leur ôter. Mais c'est encore ici l'affaire du pere, de pourvoir à la conservation de sa progéniture, qui lui est confiée comme à son épouse par la loi sacrée de la Nature. Tous deux doivent y concourir conjointement, chacun suivant

les fonctions qu'elle leur a réciproquement assignées. Le devoir du mari est de s'instruire assez pour pouvoir être le premier médecin de ses enfans. Il doit être appelé si-tôt qu'il leur arrive quelque chose d'inquiétant. Il commencera par rassurer l'effroi de sa moitié; il fera en sorte que l'enfant ne soit ferré ni gêné par rien qui l'empêche de prendre la situation qui lui conviendra le mieux pour crier tout à son aise; il observera ce qui se passe pendant cette crise, & tiendra bon pour qu'il ne soit administré aucun médicament. Je leur prédis à tous deux que s'ils ont le courage de tenir cette conduite, le calme succédera bientôt à l'orage, & qu'ils me sauront gré toute leur vie des conseils que je leur donne ici.

Les enfans des pauvres, qui sont le plus grand nombre, éprouvent les mêmes révolutions que ceux des riches. Ils sont sujets, de plus, aux maladies qu'engendre le mauvais air qu'ils respirent dans des habitations



souvent basses & humides, & la malpropreté qui les environne. Ils s'élevaient cependant plus facilement que ceux des gens aisés, & acquierent une santé plus robuste, parce qu'ils ne connoissent d'autre pharmacie que le tetton de la mere, qui suffit également à tous. Cette seule réflexion, si la vie dissipée qu'on mene dans les villes laissoit le tems d'en faire, suffiroit pour déterminer les peres & meres à adopter cette méthode simple & facile de traiter les enfans. Je ne la leur indique qu'après l'avoir pratiquée avec un succès complet sur mes deux fils, qui ne me laissent rien à desirer pour la bonté de leur constitution, à laquelle ils joignent une vigueur peu commune à ceux de leur âge, malgré un extérieur assez délicat.

25. C'est ici le lieu de mettre à cette regle générale une exception, dont un grand nombre d'épreuves m'ont démontré la salubrité, longtemps avant que je connusse l'*Avis au*

58 *Les Enfans élevés*

*Peuple sur sa santé*, où elle se trouve recommandée. Il s'agit de savoir s'il est avantageux pour les enfans, de leur faire vuidier promptement le *meconium* par l'effet d'un purgatif doux, tel que la manne ou le syrop de chicorée mêlé avec une égale quantité d'eau, ou s'il faut uniquement s'en rapporter au premier lait de la mere pour les purger : question sur laquelle le sentiment des Auteurs modernes est fort partagé.

Si je conclus pour l'affirmative de cette proposition, ce n'est pas que j'ignore que le vœu de la nature s'oppose à ce que l'enfant naissant commence par être soumis à l'Art Pharmaceutique. Je fais très-bien que cette Mere prévoyante, active, industrieuse, ( j'entends la Nature ) a pourvu d'avance aux besoins de toutes les créatures ; qu'elle a préparé dans le sein de la femme un *colostrum*, ou petit lait, qui est un purgatif approprié au nouveau-né, destiné par elle à délayer le *meconium* & à en

débarrasser son estomac, en lui fournissant l'aliment qui lui convient le mieux. J'ai même reconnu qu'il produit bien cet effet sur la plupart des enfans des payannes, qui sont jeunes & de bonne santé; mais j'ai observé qu'il le manquoit aussi très-souvent. J'ai vu une grande quantité de ces petits misérables, être fréquemment tourmentés pendant deux mois & plus, de violentes tranchées, auxquelles plusieurs succomboient: d'autres, plus robustes, restoient dans une langueur dont ils avoient beaucoup de peine à se relever, puis retomboient dans de nouveaux accidens lors de la dentition.

Je n'entreprendrai pas de dissenter longuement sur les causes qui me paroissoient s'opposer à l'effet du *colostrum*: peut-être le vin sucré, ou autre liqueur échauffante, qu'on est en usage dans beaucoup d'endroits de donner à plusieurs reprises aux enfans si-tôt qu'ils sont nés, & qui leur occasionne communément la jaunisse au troisieme jour, en est-il une des prin-

cipales (V). Peut-être aussi notre façon de vivre est-elle trop éloignée de celle qui nous convient le mieux, pour que le premier lait de la mère puisse acquérir toute la vertu médicamenteuse dont il est susceptible. Sans entrer à cet égard dans une discussion qui n'est pas de mon ressort, je me contenterai de rapporter des faits dont j'ai été le témoin, & qui me paroissent décisifs en faveur de la purgation artificielle. Car, ou je me trompe, ou la science de la Nature n'est que la juste combinaison d'une suite d'expériences faites avec attention & discernement.

26. Quand je suis arrivé, en 1744, Officier d'Artillerie à St-Domingue, on ne pouvoit élever de Négrillons dans la plaine du Cap-François. Ils mouroient presque tous, c'est-à-dire environ quatre-vingt sur cent, d'une maladie appelée, dans le pays, mal de mâchoire ou *tetanos* (VI), qui les emportoit dans les neuf premiers jours de leur naissance, quoique toutes les

*dans l'ordre de la Nature.* 61

Négresses y nourrissent leurs enfans. Ayant fait à Rochefort plusieurs cours d'Anatomie & de Botanique, sous MM. Dupuy pere & fils, Médecins célèbres de la Marine de ce Port, je tenois aussi de leur amitié quelques connoissances de Médecine. Je proposai en conséquence à un de mes parens, qui me racontoit ses malheurs à ce sujet, de faire prendre, aussi-tôt la naissance, une once de manne fondue dans suffisante quantité d'eau, au premier Négrillon qui lui viendrait. L'essai que nous en fîmes sur l'enfant de la première Négresse qui accoucha dans son habitation, nous ayant réussi à souhait, il fut recommencé avec un égal succès sur tous ceux qui lui vinrent. Aucun ne fut attaqué du mal de mâchoire; & cet usage, par-là reconnu salutaire, a passé de chez lui chez ses voisins, s'est répandu dans la plaine du Cap-François, & en gagnant toute l'Isle, y a conservé des milliers d'hommes.

27. Lorsqu'encore plein de ce que

j'avois vu à l'Amérique, je commençai en France à étudier l'Histoire Naturelle des Enfans du premier âge, non dans les livres ni sur les animaux domestiques, comme nos modernes Naturalistes, mais dans la cabanne des pauvres payfans; le desir de préserver ces précieux enfans des tranchées cruelles auxquelles je les voyois si sujets, me fit employer le purgatif d'une once de syrop de chicorée composé, précédé de quelques cuillerées d'eau miellée, tel que le recommande M. Tissot, c'est-à-dire mêlé avec une égale quantité d'eau. J'ai eu la satisfaction de voir ce remede produire constamment les meilleurs effets, sans m'appercevoir qu'il eût jamais fait le moindre mal à aucun de ceux qui en avoient usé. Au contraire, douze heures étant suffisantes pour toute cette opération, ils prenoient ensuite le tetton avec facilité; & comme ils sentoient alors un besoin réel, il leur donnoit la force de former promptement le bout du sein, & d'en extraire

le lait par une succion vigoureuse, sans faire aucunement souffrir la mere. Outre que Madame de Fourcroy l'a éprouvé sur ses enfans & sur elle-même, nous avons fait ensemble plusieurs fois, & faisons encore journellement la comparaison de ceux qui ont été purgés en naissant, avec ceux qui ne le sont pas, & nous trouvons toujours que ces premiers prennent mieux le sein, & en forment le bout plus aisément; qu'ils sont en général exempts de tranchées & de coliques; qu'ils se fortifient bien plus promptement que les autres, & démontrent leur bonne santé par leur douceur & leur enjouement. Je dis *nous*, car cette affaire étant pleinement du ressort des Dames, elles y sont nécessairement des juges souverains, & l'on a peine à croire jusqu'où vont, à cet égard, la perspicacité, la finesse, la justesse & la sagacité du discernement d'une mere qui a nourri ses enfans. Il est certain, d'ailleurs, que cette purgation artificielle n'empêche pas l'effet

du *colostrum*, qui n'en agit que plus puissamment, comme le prouve l'expérience. Je ne conteste pas cependant que quelques enfans ne puissent très-bien s'élever, sur-tout à la campagne, sans avoir fait usage de ce minoratif; mais je maintiens, d'après M. Pujoz, célèbre Accoucheur, qui en avoit reconnu l'avantage par quarante années de pratique, qu'il ne peut nuire à aucuns; qu'il en conserve un très-grand nombre; qu'il est indispensable pour ceux qu'on met en nourrice, & que les meres qui allaitent se trouveront toujours bien de l'avoir employé, & pour elles & pour leurs nourrissons.

28. Je me crois, en conséquence, obligé d'avertir que c'est une pure chimere que ce qui a été avancé dans la seconde édition de l'*Avis aux Meres*,  
« Qu'il y a de l'inconvénient à ne pas  
» donner à tetter à l'enfant aussi-tôt qu'il  
» est né, & que le sein peut être assez  
» gonflé par le lait après douze heures  
» de couche, pour que le bout n'en soit  
» pas saisi facilement par un enfant



*dans l'ordre de la Nature.* 65

« qui a été purgé & qui a de l'appétit ». Je crois aussi qu'après avoir recommandé cette purgation dans la première édition de l'Écrit dont je parle, on n'auroit pas dû, dans la seconde, dire positivement le contraire, sous prétexte que M. Tissot, d'après qui on avoit parlé, n'entendoit l'appliquer qu'aux enfans qu'on met en nourrice. Il est incontestable que M. Tissot, en disant à ce sujet, *cette pratique a les plus grands avantages, & il est à souhaiter qu'elle devienne générale*, n'a pas eu intention d'en excepter ceux nourris par la mere, vu la salubrité du conseil qu'il donne, dont j'ai plus de dix années d'expérience. Quiconque marchera à la lumière de ce flambeau, ne peut s'égarer. Les raisonnemens captieux des sophistes pourront l'obscurcir aux yeux des foibles, des ignorans & des paresseux qui, ne voulant pas prendre la peine de rien voir ni examiner par eux-mêmes, sont toute leur vie esclaves de tous les préjugés du peuple; mais il éclairera toujours

66 *Les Enfans élevés*

les gens instruits , laborieux & non prévenus. C'est la pierre de touche qui leur fera sûrement distinguer le véritable or de celui qui est faux , malgré tout l'éclat dont il éblouit quelquefois. *En physique*, comme dit M. Clerc , *ce qui ne peut être démontré par l'expérience , ne doit point être recherché par une vaine théorie ; l'observation est le premier pas vers l'expérience , sans laquelle il n'y a point de connoissances certaines & fort peu de raisonnemens qui ne portent à faux.*

29. Je citerai encore M. Tissot comme un des meilleurs garans de l'excellence du précepte de *laver les enfans avec de l'eau froide dès le lendemain de leur naissance*. Quoique , longtemps avant d'avoir lu ses Ouvrages , je me fusse fait à cet égard une méthode à-peu-près conforme à ce qu'il prescrit , j'ai pensé devoir m'étayer de l'autorité d'un maître aussi respectable , dont le suffrage doit être d'un grand poids en cette matiere. Je commencerai donc par rapporter tout au

ong le passage de son *Avis au Peuple*  
ur *sa santé*, qui a rapport à ce pré-  
epte en faveur de ceux qui ne con-  
oissent pas ce livre admirable, fait  
our être le manuel de tous les chefs  
de famille. Voici comme il s'explique,  
en parlant du lavage d'eau froide,  
chapitre XXVI. « Cette méthode usitée  
il y a tant de siècles, & pratiquée  
de nos jours par plusieurs peuples  
qui s'en trouvent très-bien, paroî-  
tra révoltante à nombre de meres :  
elles croiront tuer leurs enfans, &  
n'auront pas le courage de résister  
aux cris qu'ils font les premières  
fois qu'on les lave. Mais si elles les  
aiment véritablement, elles ne peuvent  
leur donner une marque plus réelle de  
cette tendresse, qu'en surmontant en  
leur faveur cette répugnance. Les en-  
fans foibles sont ceux qui ont le  
plus besoin d'être lavés..... Ceux  
qui sont très-robustes peuvent s'en  
passer ; & l'on ne peut croire,  
qu'après l'avoir vu souvent, com-  
bien cette méthode contribue à

68 *Les Enfans élevés*

» leur donner promptement des for-  
 » ces. J'ai le plaisir de voir, depuis  
 » que j'ai cherché à l'introduire ici  
 » que plusieurs meres, les plus ten-  
 » dres & les plus raisonnables, l'ont  
 » employé avec les plus grands suc-  
 » cès. Les Sages-femmes qui en ont  
 » été les témoins, les Nourrices & les  
 » Gouvernantes qui en ont été les  
 » exécutrices, la répandent ; & si  
 » elle peut devenir générale, comme  
 » tout me l'annonce, je suis pleine-  
 » ment persuadé, qu'en conservant  
 » un très-grand nombre d'enfans, elle  
 » contribuera à arrêter les progrès  
 » de la dépopulation. Il faut les laver  
 » très-régulièrement tous les jours,  
 » *quelque tems & quelque saison qu'il*  
 » *fasse* ; & dans la belle saison ,  
 » les plonger dans des seaux, dans  
 » des bassins de fontaine, dans des  
 » rivières ».

30. Rien, certainement, n'est plus  
 positif, & ne mérite plus de con-  
 fiance, que ces leçons d'un Maître de  
 l'Art, qui s'est acquis la plus grande

considération dans toute l'Europe, par la supériorité de son mérite & par l'étendue de ses connoissances théoriques & pratiques \*. J'imagine cependant qu'il ne peut être inutile de rapporter un exemple frappant de l'application que j'en ai faite à mon fils aîné, dans les circonstances les plus critiques & les plus embarrassantes où personne puisse se trouver. Si en effet on considère que Madame de F. tant née très-petite & fort délicate, a commencé par faire une fausse-couche à trente-huit ans ; que la gros-

---

\* L'utilité du lavage d'eau froide pour conserver et fortifier les enfans nouveaux nés, est encore confirmée par le suffrage qu'a donné aux préceptes de M. Tissot, M. le Baron Van-Swieten, premier Médecin de S. M. l'Impératrice Reine de Hongrie ; dans ses savans Commentaires sur le Traité des maladies des Enfans, extrait des Aphorismes de Boerhaave, traduits du latin par M. Paul, Médecin de Montpellier, (on trouve cette traduction chez Nyon aîné, rue du Jardinnet). L'autorité de M. Van-Swieten est sans doute d'un grand poids, puisque les soins qu'il a pris de l'éducation physique de la nombreuse famille de l'Impératrice Reine ont été constamment couronnés par les succès les plus heureux, & lui ont mérité l'amitié particulière dont cette Princesse l'a toujours honoré.

seffe qui est survenue un mois après avant qu'elle fût entièrement rétablie, a été une des plus cruelles qu'on puisse éprouver par des douleurs d'oreilles & de dents si violentes & si opiniâtres, qu'elle a été forcée de se faire saigner cinq fois dans le cours de ses neuf mois; si on prend garde qu'elle s'est déterminée à nourrir ce premier né, contre l'avis de ses pere & mere & de toute sa famille; qu'elle a été la premiere femme du pays au-dessus du commun, qui se fût fait un devoir de remplir en entier les fonctions de mere, & que toutes les Dames de la ville la regardant comme une folle qui risquoit sa vie, ou tout au moins sa santé, pour satisfaire une fantaisie *qui n'avoit pas le sens commun*, elles cherchoient ainsi que ses parens à la détourner de son projet, par toutes les représentations possibles & imaginables sur les dangers auxquels elle s'exposoit, on sentira quelles devoient être ses inquiétudes, & l'on sera forcé de convenir qu'il n'y a

*dans l'ordre de la Nature. 71*

uères de situations moins favorables  
une pareille entreprise.

Mais si on fait encore attention  
que le lavage froid, auquel je voulois  
que mon fils fût soumis, heurtoit de  
front le préjugé de sa mere elle-même,  
qu'il m'étoit d'une si grande consé-  
quence de ménager & de gagner,  
comme celui de l'universalité des  
habitans de la ville & des environs;  
que les plus modérés dans le nombre  
étoient ceux qui me regardoient  
comme un téméraire, qui, entêté d'un  
système nouveau dont jamais personne  
n'avoit ouï parler, vouloit se jouer  
de la vie de son fils unique: qu'enfin  
le fanatisme du peuple sur cet article  
étoit porté au point de me traiter de  
bourreau de mon enfant, & de dire  
publiquement qu'il falloit me faire  
mon procès s'il venoit à mourir, on  
jugera ce qu'il m'a fallu de patience,  
de courage, de fermeté, & par fois  
d'inflexibilité, pour surmonter tant  
de contradictions & d'obstacles réunis  
autour de moi & dans ma propre maison.

Car comment blâmer la répugnance de Madame de F. à se laisser conduire par des routes nouvelles qui lui étoient absolument inconnues, au milieu des propos du public & des *Docteurs* du pays, qu'on se plaisoit à lui rapporter journellement, lorsque j'avois moi-même bien de la peine à surmonter les inquiétudes naturelles à un pere très-sensible, qui a eu son premier enfant à cinquante ans? Il faut encore savoir que les maux horribles que la mere avoit soufferts pendant toute sa grossesse, avoient considérablement influé sur le fruit qu'elle avoit porté. Cet enfant avoit à peine treize pouces de long en venant au monde, & montra, presque en naissant, une si grande délicatesse de nerfs, que le bruit d'une porte qui se fermoit le faisoit tressaillir sur le lit de sa mere où on l'avoit posé.

31. Dans un enchaînement aussi compliqué de circonstances critiques & embarrassantes, il falloit sans doute que la divine Providence, qui voyoit le fond de mon cœur & en qui j'avois  
mis



mis toute ma confiance, me conduisît pour ainsi dire par la main, & me donnât la force de résister, comme un rocher inébranlable, à la tempête furieuse dont j'étois battu de toutes parts, pour pouvoir gagner le port aussi heureusement que j'ai fait, malgré les écueils dont j'étois environné. Après donc m'être fait gloire de reconnoître que ces secours surnaturels m'étoient nécessaires, & de publier hautement que je les tiens de la bonté toute puissante de l'Être suprême, je ne puis me refuser de rendre à M. Tissot un hommage public de ma reconnoissance pour tous ceux que j'ai reçus de sa bienfaisance, tant en puisant dans ses Ouvrages de quoi combattre les faux raisonnemens de mes adversaires & rassurer ma moitié, que parce qu'il eut la complaisance de nous mander de consolant dans ses lettres, en prenant une part réelle à nos peines, sans cependant nous avoir jamais connus. Voici comme il s'explique sur le lavage froid dans celle qu'il me fit l'honneur

de m'écrire le 22 Novembre 1767 ;  
c'est-à-dire , environ trois mois après  
la naissance de mon fils. « Je n'ai qu'une  
» chose à vous ajouter , M. , c'est que  
» depuis treize ans , une multitude  
» d'exemples m'ont démontré la salu-  
» brite de cette méthode ; que je n'ai  
» pas vu un enfant qui s'en soit mal  
» trouvé ; que j'ai vu au contraire , en  
» la suivant , les enfans les plus foibles  
» devenir robustes ; que ceux pour qui on  
» l'a employée , sont tous supérieurs à  
» leurs contemporains ; qu'elle devient  
» générale dans ce pays-ci ; que nom-  
» bre de peres & meres dans l'étran-  
» ger , & même dans votre Royaume ,  
» m'en vantent le succès ; que tous les  
» étrangers qui venoient voir S. A. S.  
» le Prince de Wirtemberg , admi-  
» roient la santé , la force , l'agilité ,  
» la gaieté des trois Princesses ses  
» filles , toutes trois nées ici \* , &  
» élevées dans cette méthode. Ainsi  
» donnez courage à Madame , si par

---

\* A Laufanne.

» hasard cela étoit encore nécessaire ;  
» mais j'aime à croire que ses succès  
» l'aurent encouragée mieux que les  
» plus beaux propos, &c. »

C'est aussi ce qui est arrivé. Nous continuâmes l'hiver suivant, l'un des plus rigoureux qu'on ait ressenti depuis 1709, à laver mon fils de la tête aux pieds avec de l'eau qui nous geoit au bout des doigts, sans qu'il en souffrît. On le promenoit tous les jours, quoique la terre fût couverte de neige, & qu'il ne fût pas plus vêtu qu'il ne l'étoit l'été, ce qui faisoit frémir ceux qui le voyoient, & ceux même qui en entendoient parler. La prédiction de M. Tissot s'est accomplie sans son entier, ainsi que je l'avois prévu. Tout nous a réussi à souhait ; notre enfant n'a eu ni rhumes, ni toux, ni coqueluches ; au contraire, il a acquis une souplesse & une agilité surprenantes avec une santé inaltérable, & une telle vigueur, qu'il couroit seul à dix mois. En un mot, il est devenu l'objet de la curiosité & de l'ad-

miration de tout le pays, où, bien loin d'adopter mes principes d'éducation physique, après un exemple de cette espèce, on a dit que j'étois bien heureux que mon fils eût résisté à tout ce que j'avois fait pour le tuer.

32. Dans ce tems-là précisément M. Raullin, Médecin ordinaire du Roi, dont je savois la réputation très-bien établie à Paris, travailloit à son *Traité de la conservation des Enfans*. Ayant ouï parler de mon fils avec de grands éloges, par quelqu'un qui l'avoit vu, il me fit l'honneur de m'écrire, sans me connoître, pour me prier de lui mander par quels moyens j'étois parvenu à le rendre si supérieur à ceux de son âge, suivant ce qu'on lui en avoit raconté. Je m'empressai de le satisfaire, en entrant dans le détail de tout ce qui nous étoit arrivé. Voici quelle fut sa réponse en date du 9 Mai 1768. « Je suis pénétré de senti-  
» mens de reconnoissance, pour l'at-  
» tention que vous avez eue de me  
» faire le détail de la façon dont vous

*dans l'ordre de la Nature. 77*

» élève M. votre fils. Je vous avoue  
» qu'il semble que vous l'ayez puisée  
» dans la Nature. Elle m'a paru telle-  
» ment conforme à ses vues, que je la  
» donne dans mon Ouvrage comme un  
» modele à suivre, &c. » Sur le compte  
que je lui rendis, d'après ses demandes  
réitérées, de la conduite que je tenois  
suivant les circonstances, & des rai-  
sons qui me déterminoient, voici  
encore ce qu'il me manda les 5 Juin,  
8 & 15 Octobre 1768. « Je suis char-  
» mé que ma lettre ait servi à vous  
» faire rendre justice; vous la mé-  
» ritez à tous égards, & sur-tout  
» en ce qui concerne l'éducation de  
» M. votre fils..... J'admire la façon  
» dont vous l'élevez; vous en ferez  
» un homme fort & robuste; c'est  
» l'héritage le plus précieux que vous  
» puissiez lui laisser..... J'ai mis sous  
» presse le volume qui concerne l'Edu-  
» cation physique des Enfans du pre-  
» mier âge: je vous ai pris pour mo-  
» dele; je ne pouvois faire mieux. J'ai  
» cru que je devois vous nommer,

» pour donner de l'autorité par vos  
» observations aux conseils que je  
» donne..... Je suis très-flatté de ce  
» que vous trouvez bon que je vous  
» nomme dans mon Ouvrage à l'occa-  
» sion de l'éducation de M. votre fils.  
» Il seroit à souhaiter que tous les  
» peres fussent comme vous, toujours  
» à portée de la raison, & éloignés  
» de la foiblesse pour le bien de leurs  
» enfans, &c. »

On croira peut-être que c'est par amour propre que j'ai rapporté ces extraits de Lettres, quoique j'aie eu un autre but. Le seul argument que j'en veuille tirer, est que si M. Raullin, Médecin ordinaire du Roi, très-connu à la Cour & à Paris pour y pratiquer son Art avec applaudissement, Censeur Royal, de la Société Royale de Londres, Membre des Académies de Bordeaux, de Rouen, & de celles des Arcades de Rome, *a cru*, comme il le dit & l'a fait, *donner, en me nommant, de l'autorité à ses conseils par mes observations* : à bien plus forte

raison, moi qui ne suis qu'un particulier retiré dans un coin de province ; moi qui ne suis décoré d'aucun de ces titres imposans qui annoncent ordinairement le mérite de ceux qui en sont revêtus ; moi enfin de qui la profession n'a aucun trait à la matiere que je traite, ai-je besoin de chercher à m'étayer du suffrage d'une personne distinguée dans son Art, & qui a certainement fait de grandes recherches sur l'Education physique & la conservation des Enfans, pour tâcher de persuader à mes Lecteurs que mes observations & ma méthode méritent de leur part quelque confiance. C'est donc dans la seule vûe de leur être utile, que j'ai cité ces Lettres.

33. Madame de F. ayant eu un second fils trente-deux mois après la naissance du premier, dont la bonne santé & la vigueur étoient fort au-dessus de ce qu'elle avoit espéré, vu sa délicatesse naturelle, on croira aisément qu'elle ne balança pas à embrasser pour ce dernier, le même ré-

gime d'éducation dont elle voyoit des effets si satisfaisans sur son fils aîné. Ce ne fut plus à contre-cœur & comme forcée qu'elle s'y soumit. Son expérience l'en avoit rendu la sectatrice la plus ardente & la plus décidée. Une dame de la ville avoit suivi son exemple & ses conseils pour nourrir & élever sa fille, qui s'en trouvoit à merveille. La Sage-femme, la Garde, les Domestiques, tous étoient devenus dociles, parce qu'ils étoient convaincus & persuadés, en sorte qu'ils concouroient unanimement à exécuter ponctuellement ce qu'on leur prescrivoit. Aussi n'eus-je presque aucun soin à donner à mon second fils. Il fut conduit de tout point comme je le desirois, moyennant quoi il n'a eu ni tranchées, ni coliques, & n'a pour ainsi dire pas jetté un cri jusqu'à la poussée des dents. Il acquit par-là une telle force, qu'à quatre mois il se tenoit debout tout seul contre une chaise, & qu'il marchoit si ferme pour peu qu'on le soutînt, qu'il étoit aisé de



*dans l'ordre de la Nature.* 81

compter tous ses pas le dos tourné\*.  
J'ose assurer que ce n'est pas exagération de ma part, & que plus de cent personnes ont été ici les témoins de ce phénomène très-commun parmi ceux élevés suivant mes principes. Il est vrai que la grossesse de sa mère avoit été la plus favorable (VII) & sa couche la plus heureuse qu'on puisse désirer, ce qui ne pouvoit certainement être indifférent pour la bonne ou foible constitution de l'enfant qui en est provenu.

34. Après deux épreuves consécutives & aussi frappantes de la supériorité de ma méthode d'éducation, sur celles qui ont été proposées dans quelques Brochures modernes pour les Enfants du premier âge, je ne puis me dispenser de combattre plusieurs principes peu conformes à mes expériences, qui y ont été établis, vu les conséquences dangereuses qui en résultent nécessairement. Celui qu'on a

---

\* Il n'a cependant marché seul qu'à onze mois.

jugé le plus conforme à la Nature, a été tiré de l'analogie absolue qu'on s'est figuré reconnoître entre nous & les animaux, en plaçant l'homme dans leur classe, à cause de quelques rapports qu'on lui a trouvé avec eux. On a vu les chiennes & les chates se tenir sur leurs petits & les couvrir, pour ainsi dire pendant quelques jours, comme les oiseaux font les leurs; on en a conclu sur le champ, sans aucune autre considération, que la chaleur étoit salutaire aux nouveaux nés de toute espece, & qu'il n'y avoit rien de mieux à faire que de suivre l'exemple des brutes, qui se conduisoient ainsi. Ce préjugé qui a sa source dans notre goût pour la mollesse, suite nécessaire du luxe qui gagne tous les états, a été soutenu dans un écrit qui a pour titre : *Maniere de bien nourrir & élever les Enfans nouveaux nés*. Il est étonnant que l'Auteur, M. Michel Bermingham, qui paroît très-instruit & qui a fait valoir on ne peut pas mieux toutes les raisons qu'ont les

meres de donner le sein à leurs enfans, se soit ainsi laissé séduire par les apparences trompeuses d'une analogie absolue qui ne subsiste point. Voici comme il s'exprime. « Pourquoi par-  
» mi tous les animaux, la femme se-  
» roit-elle seule dispensée du devoir  
» de couvrir pour ainsi dire ses enfans ?  
» Les animaux ovipares & les vivi-  
» pares ne couvent-ils pas les leurs ?  
» C'est donc un précepte écrit dans la  
» loi de la Nature, qu'une mere doit  
» tenir son enfant auprès d'elle lorf-  
» qu'il est foible & languissant.....  
» Qu'elles fassent, dit-il encore, cou-  
» cher leur enfant auprès d'elles pen-  
» dant le premier mois, &c. »

Le sentiment vif & exquis dont le Sexe est doué, devient pour lui une pierre de touche avec laquelle il juge de tout. On sait qu'il est une suite de la délicatesse & de la vibratilité de ses nerfs, qui le portent aisément à se passionner si-tôt qu'ils sont ébranlés à un certain point ; & je conviens que l'image touchante que présente ici

M. B. est vraiment propre à séduire les meres tendres, qui pensent qu'on ne peut jamais trop faire pour ses enfans. L'idée de ne les pas quitter du moment qu'ils voient le jour, étoit faite pour plaire au Sexe. Cette erreur a d'ailleurs des relations intimes avec d'anciens préjugés auxquels on tient toujours, & s'accorde merveilleusement avec le penchant général des Dames à la mollesse. Il n'est donc pas étonnant que celle qui est Auteur de l'*Avis aux Meres*, ait saisi ce système avec une sorte d'enthousiasme dans la seconde édition qui a paru en 1770. Elle s'est cru, à la lecture du livre de M. B., éclairée d'un nouveau rayon de lumière, qui lui a fait oublier tout ce qu'elle avoit dit dans la première; tandis qu'uniquement éblouie, elle suivoit un feu follet qui ne pouvoit manquer de l'égarer. Elle a pris ce rêve de M. B. pour une vérité démontrée, parce qu'il est en effet assez spécieux; & comme on veut toujours renchérir sur son modele, cette Dame

*dans l'ordre de la Nature. 85*

a abandonné la doctrine salutaire qu'elle avoit puisée dans les Ouvrages de M. Tissot. Elle a voulu persuader à toutes les femmes qu'il leur étoit indispensable de coucher leur enfant toujours avec elles, & de ne pas le quitter une minute pendant le premier mois ; qu'il falloit le laisser dormir sur le sein, afin de lui communiquer sa chaleur, dont il ne pouvoit absolument se passer, & qui lui convenoit mieux que toute autre, parce qu'elle est naturelle : système dangereux à tous égards, & directement opposé aux expériences de M. Tissot, aux miennes, au sentiment de M. Raullin, & à tous les vrais principes de l'éducation physique des enfans.

35. Mais pour répondre par ordre & en détail aux questions de M. B. je lui ferai remarquer premierement, qu'il s'est trompé lorsqu'il a avancé que tous les animaux couvoient leurs petits, & les tenoient chaudement après leur naissance. Les frugivores n'en font rien; le chevreau bondit

presque en voyant le jour; le veau; le poulain,, le faon, l'agneau, &c. suivent la mere en naissant, & ne sont pas couvés par elles. Il reste donc inmanquablement l'embarras de savoir si nous suivrons les leçons de la chienne, de la chate, de la louve; ou celles de la vache, de la jument, de la chevre, de la biche, ou de toute autre. Il seroit en effet assez difficile de deviner par quel motif on a préféré une espece à l'autre, pour en faire notre modele, si ce n'est parce que les soins de celle qu'on a choisie sont plus connus des habitans des villes, sympathisent mieux avec leur penchant à la mollesse, & semblent moins contraires aux anciens préjugés des Nourrices, qui étoient encore, il n'y a pas vingt ans, les seuls oracles en fait d'éducation des enfans du premier âge. Car pourquoi ne penseroit-on pas que les femelles des especes carnassieres, qui sont celles qui quittent le moins leurs petits & qui les couvent, pour me servir de l'ex-

*dans l'ordre de la Nature.* 87

pression de M. B., le plus assidue-  
ment, ne le font pas pour communi-  
quer à ces petits une chaleur, dont  
certainement ils n'ont pas besoin dans  
les climats brûlans de l'Asie, de l'Afri-  
que, de l'Amérique, ni même dans  
quelques-uns de ceux de l'Europe,  
sur-tout l'été, mais seulement pour  
les défendre de la dent du mâle de la  
même espece, que leur instinct leur  
apprend être en général le premier  
& le plus dangereux ennemi de leur  
progéniture? Cette opinion absolu-  
ment conforme à nos connoissances  
les plus certaines sur l'Histoire natu-  
relle des Animaux, me paroît bien  
mieux fondée que celle de M. B., &  
je ne serois pas embarrassé de prouver  
qu'elle mérite la préférence, si cela  
étoit de mon sujet.

36. Je dis en second lieu, que l'ana-  
logie directe & absolue que M. B.  
établit entre l'homme & les animaux,  
comme s'il faisoit avec aucun d'eux,  
ou avec la totalité prise *in globo*, une  
seule & même classe, est purement

fiètive. Pour le détromper, je commence par m'étayer d'une autorité aussi respectable pour lui que pour moi : c'est celle de l'illustre Buffon. Que M. B. ouvre le tome IV de l'Histoire Naturelle in-12. page 162, il y lira ces mots : « il est vrai que l'homme me ressemble aux animaux par ce » qu'il a de matériel, & qu'en voulant le comprendre dans l'énumération de tous les êtres naturels, on » est forcé de le mettre dans la classe » des animaux; mais comme je l'ai » déjà fait sentir, la Nature n'a ni » classes, ni genres; elle ne comprend » que des individus. Ces genres & » ces classes sont l'ouvrage de notre » esprit, ce ne sont que des idées de » convention; & lorsque nous mettons l'homme dans l'une de ces » classes, nous ne changeons pas la » réalité de son être, nous ne dérogeons point à sa noblesse, nous n'altérons pas sa condition, enfin nous » n'ôtons rien à la supériorité de la » Nature humaine sur celle des brutes;



*dans l'ordre de la Nature.* 89

nous ne faisons que placer l'homme avec ce qui lui ressemble le plus, en donnant même à la partie matérielle de son être le premier rang ». Or ceci n'est point un système fait à plaisir, ce sont des vérités claires & précises, dont il ne tient qu'à chacun de se convaincre par lui-même. J'observe donc, & je vois que l'homme est en effet un individu isolé dans la nature entière, qui forme lui seul une classe séparée de toutes les autres. Si en l'examinant je lui trouve quelques ressemblances matérielles avec les animaux réunis en masse, je lui vois aussi les différences sans nombre, tant dans la configuration extérieure de ses parties, que dans celles de l'intérieur. De-là je me crois bien fondé à conclure que s'il subsiste quelque analogie entre l'homme & les animaux, elle ne peut avoir lieu que par rapport aux loix générales de la Nature, qui conviennent à tous les genres & à toutes les especes indistinctement, & auxquelles ils obéissent

tous également. Celle d'allaiter leurs petits & de pourvoir à leurs besoins me paroissant de ce nombre & la plus universelle , je pense qu'elle nous regarde comme eux, & que nous devons les imiter en cette partie (*VIII*). Si d'ailleurs ils different entr'eux dans les soins qu'ils leur donnent, pourquoy imiterons-nous plutôt une espèce que l'autre , & n'aurons-nous pas une méthode d'éducation qui ne convienne qu'à la nôtre ? Il n'est personne de sensé, pour peu qu'il y réfléchisse, qui ne soit bientôt convaincu que cela doit être, & que c'est inconfidérément que M. B. & ses sectateurs ont imaginé que c'étoit pour la femme *un précepte écrit dans la loi naturelle de couvrir ses enfans*, puisqu'ils n'ont pas comme les petits chats la dent des matous à craindre.

37. D'après tout ce que je viens de dire, je me flatte qu'on ne pourra gueres douter que l'enfant n'ait besoin d'une éducation propre & particuliere à l'homme. Il ne s'agit donc

plus que de démontrer que celle que  
je propose est justement appropriée à  
la nature, & qu'elle n'est pas de nou-  
velle invention.

Qu'on s'instruise de ce qui se passe  
à cet égard sur la superficie de la  
terre, on apprendra que l'usage de  
baigner les enfans à l'eau froide si-tôt  
qu'ils sont nés, est aussi ancien que le  
monde ; qu'il est pratiqué par plu-  
sieurs peuples qui habitent l'Asie,  
l'Afrique, l'Amérique & une bonne  
partie de ceux de l'Europe; en un  
mot du Midi au Septentrion & du  
Levant au Couchant. Les autorités  
à l'appui de cette vérité, fourmillent  
de toutes parts, & sont consacrées  
dans les plus anciennes loix. Le Lé-  
vitique ordonne le bain aux Juifs en  
différens endroits; l'Alcoran le pres-  
crit aux Musulmans plusieurs fois dans  
la journée; c'est une pratique de reli-  
gion établie par la plupart des Légis-  
lateurs des pays méridionaux. Tous les  
Médecins se réunissent pour regarder  
le bain froid comme un remède assuré

à certaines maladies, & il en est plusieurs qui l'étendent sur un grand nombre d'autres, en le regardant comme un préservatif certain contre toutes celles qui dépendent du dérangement de la transpiration, & comme un des meilleurs fortifiants \*. A ces autorités, je joindrai celle tirée de l'Histoire Naturelle de M. de Buffon, tome IV, page 186, qui prouve que l'usage du bain froid pour les enfans aussi-tôt la naissance, n'est pas restreint, comme beaucoup de personnes se le figurent, aux seuls habitans des pays chauds. Voici comme il s'explique.

« On a toujours dans ce pays-ci la  
» sage précaution (on voit bien que  
» ceci est une ironie) de ne laver  
» l'enfant qu'avec des liqueurs tiedes;  
» cependant des Nations entieres,  
» celles même qui habitent les cli-

---

\* Voyez le *Traité théorique & pratique des Bains*, de M. Marteau, Docteur en Médecine, Inspecteur des Eaux minérales, & ancien Médecin Pensionnaire de la ville d'Aumale. Il se vend à Amiens chez la veuve Godart, Imprimeur de l'Académie.

*dans l'ordre de la Nature.* 93

mats les plus froids , sont dans l'usage de plonger les enfans dans l'eau froide aussi-tôt qu'ils sont nés, sans qu'il leur en arrive aucun mal.... Ils n'en sont pas quittes pour être lavés avec si peu de ménagement au moment de leur naissance, on les lave encore de la même façon trois fois chaque jour pendant la première année de leur vie, & dans les suivantes on les baigne trois fois chaque semaine dans l'eau froide. Les peuples du Nord sont persuadés que les bains froids rendent les hommes plus forts & plus robustes, & c'est par cette raison qu'ils les forcent de bonne heure à en contracter l'habitude. Ce qu'il y a de vrai, c'est que nous ne connaissons pas assez jusqu'où peuvent s'étendre les limites de ce que notre corps est capable de souffrir, d'acquérir ou de perdre par l'habitude, &c. ».

38. Nous savons très-positivement par nos fréquentes relations avec l'An-

gleterre, que cet usage des peuples Septentrionaux y est très-anciennement établi, ainsi qu'en Ecoſſe & en Irlande. M. Tiffot nous certifie en avoir reconnu les bons effets en Suiffe depuis plus de dix-huit ans ſur des milliers d'enfans. J'ai éprouvé ici, à quatorze lieues de Paris, les bons effets du lavage froid ſur mes deux fils, & je pourrois fournir une liſte de plus de cent enfans qui, d'après l'exemple des miens, y ont été ſoumis avec un plein ſuccès, ſoit à Paris, ſoit dans différentes provinces du Royaume: par conſéquent cette méthode, qui n'a d'ailleurs aucuns inconvéniens, eſt réellement & de fait en tout climat celle qui convient mieux à la nature de l'homme, qui n'ayant qu'une peau rafe, incapable par elle-même de le défendre contre l'intempérie des ſaiſons, a beſoin d'uſer de cette induſtrie pour être en état de réſiſter également à la rigueur du froid & aux ardeurs du ſoleil (IX). En un mot, il n'eſt pas d'autre moyen

onnu de donner aussi promptement  
es forces à l'enfant nouveau né, &  
e développer toutes celles qu'il est  
susceptible d'acquérir (X).

Que M. Bermingham & tous ceux  
qui adoptent ses opinions me disent  
tant qu'il leur plaira, *que la chaleur*  
*de la mere est le premier secours dont*  
*les enfans ont besoin, & la meilleure*  
*qu'on puisse leur procurer, parce qu'elle*  
*est naturelle*, je serai bien fondé à  
leur répondre qu'il n'y a pour l'enfant  
l'autre chaleur naturelle que la sienne  
propre, & qu'elle lui suffit; que celle  
de sa mere est pour lui aussi artificielle  
& l'affoiblit autant que la chaleur  
produite par le feu, les maillots, les  
couvertures de laine, &c. qu'enfin  
elle lui nuit beaucoup plus qu'elle ne  
peut lui être utile, parce qu'elle lui  
procure comme toute autre des secré-  
tions trop abondantes, dont la suite  
est de dessécher l'humide radical qui  
est le principe de sa force & de son  
accroissement. L'eau fraîche avec la-  
quelle je lave les miens de la tête aux

pieds, dès le lendemain de la naissance, même en hiver & tous les jours régulièrement, fait directement l'effet contraire. Cette habitude prise de si bonne heure devient pour eux, comme on dit, une seconde nature; elle donne du corps à la peau par un effet tonique; elle concentre la chaleur naturelle qu'elle rend plus active, & cette activité produit & entretient une transpiration régulière, qui est la vraie base de la force & de la santé. Je les revêtis par cette opération journalière d'une cuirasse à l'épreuve de l'air le plus piquant, qui n'a plus de prise sur eux au bout de fort peu de tems, si d'ailleurs on a soin de les habiller & couvrir légèrement tant le jour que la nuit; de leur faire respirer le grand air le plus qu'il est possible; de les tenir loin du feu, & la nuit sur-tout, dans des appartemens qui ne soient point échauffés; en un mot, de les défendre de toute chaleur extérieure avec le même soin qu'on apporte ordinairement & très-mal



mal à propos, pour les préserver du froid.

39. Comme ce n'est pas assez de donner de bons préceptes pour être utile, & qu'il faut des exemples pour persuader, je ne puis me dispenser de rapporter ici à ce sujet un fait que je crois unique, & qui démontre singulièrement bien la vérité de ce que j'avance.

On se rappellera que l'hiver de 1767 à 1768 fut un des plus rudes qu'on ait vu depuis 1709, & qu'il gela plus de cinquante jours de suite. J'avois, suivant mon usage ordinaire, fait promener dans le commencement de Janvier mon fils aîné qui n'avoit pas encore cinq mois, sur le chariot où s'ajustoit la corbeille qui lui servoit de lit. Comme il s'y étoit endormi & qu'il faisoit un beau soleil, j'ordonnai qu'on le laissât dans le jardin, quoique la terre fût couverte de neige, & qu'il n'eût sur le corps qu'une brassière de futaine avec un lange de même étoffe & sa couche.

Quelques Dames qui vinrent nous faire visite ayant demandé à le voir, car il étoit l'objet de la curiosité universelle, je fus à la porte du côté du jardin, en disant que j'allois regarder s'il dormoit encore. Comment, Monsieur, dans le jardin, s'écrierent-elles toutes ensemble ? cela n'est pas croyable. Tout le monde disoit bien que vous traitiez Monsieur votre fils avec une cruauté inouïe, mais nous n'aurions jamais imaginé qu'elle allât au point de le laisser dormir dans votre jardin par le tems qu'il fait. Le pauvre enfant ! mon Dieu que je le plains !.... C'est cependant une vérité dont vous pouvez rendre témoignage, & je trouve le tems magnifique..... Et le froid terrible qu'il fait, & la neige, ce n'est donc rien à votre avis ?..... Oh ! vous vous trompez, mon fils n'est pas couché sur la neige, il est sur une paille dans une corbeille d'osier à jour recouverte d'un canevas, & posée sur un chariot à quatre roues qui sert à le promener ; cependant je

*dans l'ordre de la Nature.* 99

parie qu'il souffre moins du froid que nous auprès du feu. L'ayant apporté, on s'empressa de lever en frémissant le canevas : on vit cet enfant vermeil comme la rose, rire en appercevant sa mere, & lui tendre ses petits bras. On lui tâta les mains, qu'on lui trouva fraîches. Il avoit du reste une chaleur douce sur-tout aux pieds, quoiqu'il fût resté environ deux heures dans le jardin. Comme il étoit sale, on le lava, la compagnie présente, de la ceinture en bas avec une éponge & de l'eau froide sans qu'il cessât de rire ; après quoi ces Dames s'en allerent émerveillées, en convenant qu'elles s'étoient attendu à le trouver au moins roide de froid, sans comprendre comment cela pouvoit être autrement.

La même chose m'est arrivée nombre de fois vis-à-vis des gens de la campagne. Ils demeuroient en extase, & se disoient l'un à l'autre : « Nous » n'oserions jamais raconter à ces » femmes ce que je voyons ici, elles » diront que j'en ons menti ; cepen-

» dant c'est la vérité. Elles se tour-  
» mentent bien pour chauffer leus  
» enfans, les emmailloter, les bien  
» couvrir, & si ils ont toujours les  
» pieds à la glace. C'tici qui ne voit  
» pas le feu, & qui est presque tout  
» nud, a chaud comme une caille ;  
» comment ça se peut-y ? » A force  
de leur en donner des raisons à leur  
portée, & sur-tout d'endoctriner les  
femmes qui viennent chez moi, j'ai  
obtenu que beaucoup n'emmaillotent  
plus leurs enfans, qu'elles les chauf-  
fent moins & ne s'occupent plus au-  
tant à les garantir du froid ; ce qui  
est autant de gagné pour ces petits  
malheureux.

C'est ainsi que par des nuances  
imperceptibles, les bons usages peu-  
vent gagner de proche en proche,  
& s'établir au profit de l'humanité.  
Les opinions du peuple une fois chan-  
gées par des exemples multipliés, &  
toujours à l'avantage de la méthode  
que je propose, elle pourra devenir  
universelle ; mais il faut des exem-

bles par-dessus toutes choses, & c'est  
aux gens sensés & non prévenus à les  
donner.

40. Ce n'est donc pas, comme on  
le lit dans l'Emile de J. J. Rousseau  
ni dans tous les Ouvrages modernes  
où l'on a suivi ses principes, par de-  
grés, & un thermometre à la main,  
qu'il faut accoutumer les enfans in-  
sensiblement au lavage froid. Tout  
cet appareil de pure fiction, qui mon-  
tre le peu de nerf de ceux qui l'ont  
imaginé, n'est absolument bon qu'à  
faire perdre un tems précieux. Ces  
lavages tièdes, dont le propre est d'af-  
foiblir les enfans, sont directement  
opposés au but qu'on a de les fortifier,  
& c'est dès le lendemain de leur nais-  
sance qu'il faut y procéder sans tant  
de mysteres, en les lavant à froid  
quelque tems qu'il fasse & en quel-  
que saison que ce soit. Si on continue,  
au bout de quatre jours on commen-  
cera déjà à s'appercevoir du bien  
qu'on leur fait, & qui plus est du  
plaisir qu'ils y prennent. Il ne s'agit

que d'avoir le courage d'essayer, & celui de prolonger l'essai pendant ces quatre jours; on fera bientôt convaincu des avantages de cette méthode, pourvu qu'on y joigne les autres attentions que j'ai recommandées \*.

---

\* J'ai lieu de soupçonner que le lavage d'eau froide pourroit bien être également salutaire dans le premier âge, à quelques animaux domestiques, quoique le froid semble être opposé au vœu de la Nature dans leur éducation physique : & c'est encore d'après l'expérience, que je me crois bien fondé à le juger ainsi.

On m'avoit fait présent au mois de Mars 1771 d'un joli chien de chasse qui n'avoit que trois semaines, & qui sortoit de dessous la mere. Il étoit gras & très-bien portant; cependant au bout de huit jours qu'il fut chez moi, je le trouvai prodigieusement fondu, quoiqu'on m'assurât qu'il mangeoit bien & qu'on en avoit grand soin; mais on me dit en même-tems qu'il ne vouloit pas quitter le coin du feu, & qu'il avoit toujours le nez sur les tisons.

Persuadé que l'action perpétuelle du feu sur ce petit animal étoit la véritable cause de son dessèchement, j'ordonnai qu'on le lavât tous les matins dans un seau d'eau fraîche, & qu'on le tint ensuite en plein air, sans le souffrir aucunement à la cuisine. J'y donnai même une attention suivie, pour m'assurer que cela s'exécutoit ponctuellement.

Mon remede a eu l'effet que je m'en étois promis. Non-seulement ce petit chien a été, sur trois réservés de sa portée, le seul qui ne soit pas mort; mais il a acquis une telle force, qu'à un an il lui falloit une

41. Je n'entends pas pour cela prescrire aux meres de faire tenir leur nourrisson loin d'elles. L'opération du lavage finie, il faut qu'il reste sous leurs yeux le plus qu'il est possible, avec le soin d'empêcher que la cham-

---

chaîne, comme à un chien de basse-cour, pour le tenir à l'attache. Sa gaieté ou plutôt sa folie, a été au-dessus de ce qu'on peut imaginer, & il est devenu d'une taille prodigieuse, quoique sorti d'une assez petite race.

J'ai observé sur cet animal presque tout ce qui est arrivé à mes enfans; il a comme eux jetté sa gourme par la tête, où il a eu des galles & des pustules très-abondantes lors de la dentition. Enfin je leur ai trouvé à beaucoup d'égards, des rapports qui m'ont déterminé à faire une seconde épreuve de même nature sur un petit barbet.

Quoique ce petit chien fût le troisième & le plus foible de sa portée, il a été aussi le seul qui se soit élevé: il a jetté comme le précédent sa gourme par la tête, & a acquis la même vigueur. En un mot, il lui a été semblable en tout, & l'on ne peut obtenir de succès plus complet que celui que j'ai eu dans l'éducation physique de ces deux animaux; en sorte qu'il n'y a point à douter qu'elle ne convienne parfaitement à leur espece. Au surplus, ces expériences sont très-faciles à renouveler, & j'invite les curieux à se convaincre par eux-mêmes de la vérité de ces faits, qui ne sont pas indifférens, vu les conséquences qu'on en peut tirer contre les partisans de la chaleur; & contre ces systématiques qui veulent que nous apprenions des animaux comment il faut élever nos enfans.

bre ne soit pas trop échauffée, ce qui leur nuirait à tous deux, & l'attention d'y renouveler l'air plusieurs fois par jour. A Dieu ne plaise que je voulusse priver ces tendres mères des délices qu'elles savourent à considérer leur cher nouveau-né, puisque cette vue suffit seule pour leur faire oublier les douleurs de l'enfantement. Je pense au contraire que c'est la meilleure compagnie qu'elles puissent avoir, & je trouve bien à plaindre celles qui se refusent la douceur d'en jouir. J'ai vu des Dames assez délicates, avoir la force de s'amuser à faire avaler de l'eau miellée dégourdie à leur enfant, puis du syrop de chicorée ; & tout occupées de lui, l'être assez peu d'elles-mêmes pour vouloir qu'il ne prît rien que de leur main, sans s'en trouver aucunement incommodées. Au bout de douze heures elles lui présentoient le tetton qu'il prenoit avec avidité, l'estomac étant en grande partie débarrassé du *meconium* ; il formoit le bout facilement,



& tout réussissoit à souhait. Je fais bien que toutes ne peuvent faire de même : mais elles peuvent toutes traiter leurs enfans comme je l'indique ; ce qui vaut mieux que de lui présenter le sein dans ces premiers momens, comme je l'ai reconnu par des épreuves multipliées ; car je me crois bien fondé à avancer qu'il est fort peu de personnes, même parmi celles de l'art, qui ayent ramassé autant d'expériences & d'aussi suivies que les miennes sur cette matiere, n'ayant presque pas perdu de vue pendant plus de cinq ans ceux sur qui je les ai faites, afin de pouvoir mieux en constater les effets.

Si j'ai donné une attention suivie aux enfans élevés dans mes principes, j'ai cru devoir l'étendre en même tems sur plusieurs de ceux pour qui l'on a adopté un système opposé, en suivant la méthode ordinaire des Nourrices. C'est de cette comparaison qu'il faut nécessairement partir, pour juger saineement quelle route il faut suivre.

par préférence, car sans cela on ne peut marcher qu'à tâtons.

42. Il est un autre article non moins essentiel de l'Education physique des Enfans du premier âge, sur lequel j'ai encore le malheur de n'être pas de l'avis de la plupart des Ecrivains modernes, des Accoucheurs, des Sages-femmes, des Gardes, des Nourrices & des Meres qui en font les fonctions. Tous sont persuadés que l'enfant demande à manger toutes les fois qu'il crie, & qu'on ne peut en conséquence lui donner à tetter trop souvent & trop long-tems. Les Ecrivains dont je parle, après avoir eu la hardiesse d'avancer *que ce n'est que sur les animaux qu'on peut étudier la nature de l'homme*, comme s'il n'avoit pas la sienne particuliere, ont osé traiter de *système ridicule* la prudence de ne donner le sein à l'enfant qu'au bout de deux ou trois heures qu'il l'a quitté. « Les femelles des animaux, ont-ils » dit, se tiennent sur leurs petits » quand ils sont nés, & les laissent

» tetter tant qu'ils veulent; c'est à tous  
» égards une leçon pour la femme,  
» qui doit en faire de même ». Ils  
n'ont pas pris garde que la Nature  
toujours sage, a proportionné la quan-  
tité de lait de la femelle au nombre  
de ses petits; qu'avant que tous ceux  
de la porrée ayent satisfait leur appé-  
tit, il se passe un tems considérable,  
& qu'en cela la femme ne ressemble  
point à ces femelles, qui d'ailleurs  
sortent de l'état naturel dès que nous  
voulons nous mêler de leurs affaires.  
Au surplus, le régime que je recom-  
mande ici est fondé sur d'excellentes  
raisons, que tous les gens sensés qui  
ne sont pas trop enclins à la gourman-  
dise, ne pourront s'empêcher de trou-  
ver telles.

Écoutez d'abord ce que nous dit  
M. Tissot, dans ses *Avis généraux*  
pour les enfans. « On doit éviter de  
» leur donner trop à manger, & les  
» régler pour la quantité des alimens  
» & les heures du repas, ce qui est  
» très-possible, même dès les premiers

» jours de leur vie, quand celle qui les  
» nourrit le veut (XI). C'est peut-être  
» l'âge où il convient mieux de le  
» faire, parce que c'est celui où l'uni-  
» formité de leur vie doit faire pré-  
» sumer que leurs besoins sont plus  
» constamment égaux. . . . On s'ima-  
» gine que les pleurs sont toujours les  
» cris de la faim, & dès qu'un enfant  
» pleure on lui donne à tetter, sans  
» vouloir prendre garde que ces  
» pleurs étoient peut-être l'effet du  
» mal-aise que lui procuroit un estomac  
» trop rempli, ou de douleurs  
» dont on n'enlève pas la cause en  
» le faisant manger, mais à laquelle  
» le manger les rend insensibles pen-  
» dant quelques momens, première-  
» ment en les distrayant, secondement  
» en les endormant; effet du manger  
» chez les enfans qui est assez con-  
» stant, & qui dépend des mêmes  
» causes qui assoupissent tant d'adultes  
» après le repas.

» On ne sauroit croire tout le mal  
» qu'on fait aux petits enfans en leur

*dans l'ordre de la Nature.* 109

» prodiguant ainsi les alimens. Je sou-  
» haite que les meres sensées veuil-  
» lent ouvrir les yeux sur cet abus,  
» & le faire cesser. . . . . Cet excès  
» d'alimens empêche la digestion de  
» ceux qui étoient nécessaires ; ces  
» alimens mal digérés, non-seulement  
» ne nourrissent pas, & par-là l'en-  
» fant s'affoiblit, mais ils deviennent  
» une source de maladies, produisent  
» des obstructions, la nouure, les  
» écouelles, des fièvres lentes, la  
» consommation & la mort ».

43. Or je demande sur quoi l'on  
peut s'appuyer pour traiter de *système*  
*contraire aux indications de la Nature*,  
ces conseils si sages d'un Médecin cé-  
lebre & expérimenté, qui ne les a  
donnés qu'après une étude suivie des  
maladies des Enfans. Pour moi qui  
suis assez simple pour n'y trouver que  
le langage de la vérité la mieux dé-  
montrée, j'ai commencé par m'y sou-  
mettre. J'ai fait plus ; je suis venu à  
bout de faire goûter ces leçons à Ma-  
dame de F., qui s'est enfin déterminée

à les appliquer à nos enfans avec un grand succès; car tant que l'aîné a eu le tetton à discrétion, il étoit sujet à de fréquentes coliques & crioit sans cesse; mais dès qu'il a été réglé pour l'heure de ses repas & pour la quantité d'alimens, les coliques ont cessé & il s'est fortifié à vue d'œil. Le cadet, pour qui la mere a adopté ce régime dès le commencement, n'a jamais eu ni tranchées, ni coliques, ni aucune maladie. Cependant il est à remarquer qu'elle les a nourris tous deux uniquement de son lait jusques vers six mois, sans y joindre ni bouillie, ni aucun autre aliment, quoiqu'elle les févrât de nuit si-tôt que son lait ne l'incommodoit plus. J'en conclus que ce qu'on peut faire de mieux quand on veut nourrir, est d'avoir *l'Avis au Peuple sur sa santé*, d'y lire journellement le Chapitre xxvii qui concerne les enfans, & d'en faire en tout la regle de sa conduite. L'expérience m'a appris que c'est le meilleur guide qu'on puisse suivre.

44. Une autre erreur dans laquelle on tombe par rapport aux femmes qui se destinent à allaiter leurs enfans , c'est que la plupart de ceux qui en prennent soin se figurent qu'on ne peut trop se presser de leur former le bout du sein , car on ne veut en rien s'en rapporter à la Nature , & l'on se figure toujours que l'art peut la suppléer, malgré l'expérience qu'on fait journellement du contraire. Pour y parvenir, on leur persuade qu'il leur est utile de commencer à se faire tetter quelques jours ou même quelques semaines avant la couche, soit par des petits chiens, soit de toute autre manière. L'effet de cette opération prématurée est nécessairement de faire venir du lait dans le sein bien avant le tems où il devroit y monter, & ce seul dérangement des fonctions naturelles, en entraîne sans contredit un considérable dans l'économie animale. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai observé que presque toutes les femmes qui s'étoient ainsi préparé

112 *Les Enfants élevés*

le sein pour former le bout, se sont trouvées hors d'état de nourrir leur enfant.

On tombe à peu près dans le même inconvénient lorsqu'on s'empresse de leur procurer une grande abondance de lait, parce qu'on trouve qu'elles en ont fort peu pendant les deux premiers jours après la couche, & qu'on imagine qu'il n'y en a pas assez pour fournir à la nourriture du nouveau né. Si on vouloit bien considérer que tous ses besoins sont prévus par l'Auteur de la Nature qui y a pourvu avec une sagesse qui n'a point de bornes, on s'en rapporteroit à lui, & on tiendrait une conduite directement opposée. Car comme l'enfant, pendant les six premières semaines, dort presque toujours & ne fait aucun exercice, il est démontré qu'il dissipe peu, & que par conséquent il a besoin de fort peu de réparation. Ainsi loin de se tourmenter pour procurer à la mere beaucoup de lait superflu, il faudroit au contraire tâ-



*dans l'ordre de la Nature. 113*

her qu'il ne lui en vînt qu'autant que l'enfant en peut consommer ; ce qu'on réussit très-facilement par une diete bien entendue, telle que je l'indique dans ma seconde Partie, & par un régime qui les conserve tous deux en bonne santé.

45. J'ai dit plus haut que Madame de F., qui est très-petite & très-fluette, a donné le sein pour toute nourriture à chacun de ses enfans pendant près de six mois, d'où j'inferre qu'il se trouvera difficilement des meres qui ne soient pas en état d'en faire de même, si, hors le premier mois, elles observent de ne pas donner à tetter plus souvent que de trois en trois heures à leur Nourrison, & de le retirer si-tôt qu'elles sentent que sa faim est satisfaite, & qu'il ne tire plus que pour s'amuser. Son estomac suffisamment rempli, & jamais surchargé, en digérera plus promptement ; l'enfant profitera infiniment mieux, & cette sage économie de son lait empêchera la mere de s'épuiser inutile-

ment, comme font toutes celles qui ont sans cesse leur enfant pendu à la mammelle, ce qui leur nuit à tous deux également. C'est donc mal-à-propos qu'on imagine que les bêtes n'ont à cet égard ni règles, ni mesure, & qu'il faut les imiter. Elles obéissent à leur instinct, qui n'étant autre que la loi de la Nature, les guide toujours sûrement vers le mieux possible par rapport à elles; au lieu que par nos fantaisies nous étouffons notre raison, qui ne nous porte pas à les imiter, mais à faire comme elles & à leur exemple ce qui convient le mieux à notre espece.

46. Le lait maternel étant, d'un aveu universel, la meilleure nourriture, la plus substantielle que l'enfant puisse prendre, & celle qui lui est le mieux appropriée, c'est une vraie folie de tenter d'y en joindre aucune autre tant que celle-là peut suffire. Lorsque vers six mois l'enfant devenu fort & vigoureux, comme il le fera certainement s'il est élevé selon

*dans l'ordre de la Nature. 115*

na méthode, commence à faire un peu d'exercice & à dormir beaucoup moins, son appétit augmente, & ses besoins devenant plus fréquens, il seroit dangereux de le laisser jeûner. C'est par conséquent le tems de lui présenter des alimens plus solides.

47. La bouillie de farine de froment cuite avec du lait, quoique d'un usage très-général, est sans contredit le plus mal-sain de tous les alimens. C'est une colle pesante, d'une difficile digestion, & reconnue pour pernicieuse par les gens de l'Art. Ceux d'entr'eux qui se sont particulièrement occupés de la conservation des enfans, se sont assurés par leurs observations, que la liberté du ventre leur étoit essentielle. Or tout le monde fait que le lait bouilli les resserre, d'où il suit qu'on ne doit jamais en faire leur nourriture habituelle. N'y eût-il que cette raison pour le bannir de leur régime, elle seroit suffisante; mais je crois la bouillie une des principales causes des obstructions qui tuent un si grand nom-

bre d'enfans, avant l'âge de sept ans qu'à peine la moitié de ceux qui naissent peuvent y parvenir. C'est d'ailleurs un mets qu'on prépare dans un poëlon de cuivre, dans lequel on le laisse souvent séjourner, ce qui le rend très-dangereux ; sans compter que la paresse des Nourrices & domestiques les engageant à en faire toujours une grande quantité à la fois, afin de n'y pas revenir si souvent, elles gardent ce qui reste pour le faire réchauffer au besoin, sans s'embarrasser du mal qui en résulte certainement pour l'enfant qui la mange. Ce sont tous inconveniens d'une grande conséquence, qui me paroissent devoir faire exclure absolument la bouillie, quelque préparation qu'on donne auparavant à la farine.

48. La panade faite avec un crou-ton de pain blanc, de l'eau & un peu de sel, est sans contredit fort supérieure. C'est une nourriture rafraîchissante, de facile digestion, que les enfans mangent volontiers, & qui est

en effet d'un goût assez agréable quand elle est faite avec soin & comme je l'indique dans ma seconde Partie : le beurre ou l'huile qu'on y ajoute ne peuvent qu'être nuisibles, & le jaune d'œuf que quelques personnes y mettent, en fait une nourriture trop restaurante pour ce premier âge. On peut substituer à la panade des gruaux d'orge & d'avoine cuits à l'eau & au sel, puis éclaircis avec un peu de lait nouveau trait & qui n'ait point été sur le feu ; car si on le chauffe il perd de sa qualité, & si on le fait bouillir, il resserre les enfans & leur devient contraire. Je préfère ces gruaux, mais sur-tout la panade, à la soupe grasse & aux œufs frais, jusqu'à ce que l'enfant ait deux ans, m'étant convaincu par des épreuves réitérées que ce sont les alimens qui se marient le mieux avec le lait maternel. Ils le remplacent même si parfaitement quand l'estomac de l'enfant y est accoutumé, qu'il ne s'apperçoit pas que le tetton lui manque lorsqu'on veut le sevrer.

Mon fils aîné l'a été à onze mois & demi, & n'avoit qu'une seule dent. Il en avoit vingt-quatre à deux ans ce qui est peut-être un phénomène unique, en sorte qu'il en a poussé vingt-trois en treize mois. On ne peut aisément se figurer combien les crises d'une dentition aussi prompte ont été fréquentes, & quelle a été leur violence. Il y a cependant résisté contre toute apparence, au moyen du régime que je lui ai fait observer. On lui présentait de la panade & quelquefois du gruau de trois en trois heures. S'il avoit faim, il en mangeoit, sinon on l'emportoit, & je veillois soigneusement à ce qu'on ne lui donnât rien qui pût aiguïser son appétit. Sa boisson étoit de l'eau miellée qu'il aimoit beaucoup, & dont il buvoit à discrétion. Je le laissois du reste faire diète tant qu'il le jugeoit à propos, avec la seule attention de lui mettre toujours à la main une croute de pain qu'il portoit souvent à sa bouche, & dont il avaloit quelques miettes. Il a sou-

nu cet affaut terrible & si funeste  
ix enfans avec la plus grande vi-  
ueur, & s'en est tiré à merveille  
ns aucune espece de médicament.

49. Mon second fils fevré de même  
un an, avoit douze dents; les au-  
res lui sont venues avec peu de dou-  
eurs : nous l'avons conduit de même.  
en avoit vingt au bout de sa seconde  
année, & la même chose est arri-  
rée à plusieurs autres enfans élevés  
ans mes principes. On ne doit donc  
nullement ajouter foi à tout ce qui  
a été débité à ce sujet dans la nou-  
velle édition de l'*Avis aux Meres qui*  
*veulent nourrir leurs Enfans*, donnée  
en 1770 : c'est sans aucun fondement  
qu'on veut y imposer aux femmes la  
loi d'allaiter leurs enfans jusqu'à ce  
qu'ils aient leurs vingt dents; & tou-  
tes les raisons qu'on apporte à l'appui  
de cette opinion ne sont que spécieu-  
ses, puisqu'elles sont démenties par  
l'expérience. Ce seroit un assujettis-  
sement très-grand pour les Dames,  
que ces longs nourrisrages auxquels

on veut inutilement les astreindre. Il est au contraire intéressant pour la population qu'elles n'y consacrent que les tems qui s'y trouve indispensablement nécessaire, & il faut leur faire connaître qu'elles peuvent s'acquitter de ce devoir si essentiel de la maternité sans pour cela renoncer pendant si long-tems aux plaisirs & aux amusements permis.

50. A ces vues générales, qui méritent de fixer l'attention des Auteurs qui veulent traiter cette matière intéressante, je joindrai des observations particulières qui ne sont pas d'un moindre poids. J'ai remarqué que les enfans qui tettent plus de quinze ou seize mois sont plus difficiles à sevrer que ceux qui quittent plutôt le tetton. Ces premiers souffrent infiniment plus de la privation du lait maternel, parce qu'ils y ont pris un tel goût en grandissant, qu'ils ne veulent souvent tâter d'aucune autre nourriture lorsqu'on le leur refuse; & plus ils ont d'âge & de connoissance, plus on s'y trouve embarrassé.



embarrassé. J'ai connu entr'autres une fille de deux ans passés, qui entroît dans une espee de fureur quand l'envie de tetter la poursuivoit : elle fau-  
oit sur sa mere, déchiroit ses fichus,  
égratignoit & la tourmentoît, de fa-  
çon-que cette femme ne favoit plus  
quel parti prendre, le lait lui ayant  
manqué tout-à-fait. Elle n'en vit point  
de plus sûr pour faire cesser cet achar-  
nement, que de s'absenter pendant  
huit jours. Mais à son retour elle  
trouva sa fille dans un état qui faillit  
leur coûter la vie à toutes deux. Cette  
double privation avoit jetté l'enfant  
dans une langueur mélancolique, dont  
elle se sentoît encore deux ans après.  
Ce sont des risques qu'on épargne cer-  
tainement à ceux qu'on sevre à un an.  
Au surplus, j'ai observé sur le tems  
d'y procéder, une indication naturelle  
qui me paroît assez juste.

51. C'est un fait qu'on regarde  
communément comme certain, que  
les femmes qui nourrissent ne voyent  
rien ; il arrive cependant assez fré-

quemment à celles qui vivent dans l'aïfance, de devenir réglées entre le cinquième & le feptième mois de couche. Madame de F. a été deux fois dans ce cas aux deux enfans qu'elle a nourris, & j'en connois beaucoup d'autres exemples, même parmi les payfannes, quoique ce foit en elles une exception à la règle générale. Celles qui voyent avant l'année révolue ne doivent pas absolument, felon moi, donner à tetter plus d'onze ou douze mois : j'y crois leur fanté intéreffée. Elles font une trop grande déperdition de leur propre fubftance par cette double évacuation, pour qu'elles puiffent y fuffire plus long-tems; auffi tombent-elles toutes dans une grande maigreur quand elles font nourrices & réglées : leur lait perd alors beaucoup de fa qualité, il s'échauffe, & fait en ce cas beaucoup plus de mal que de bien à leur enfant. Ainfi il vaut mieux le fevrer à neuf ou dix mois que d'attendre plus tard; car la Nature a mis entre la Mere & l'En-

ant une telle sympathie & des rapports si intimes, que ce qui nuit à l'une ne peut être salutaire à l'autre, comme je l'ai remarqué dans une infinité d'occasions. Quant à celles qui ne voyent rien & qui conservent leur embonpoint, elles sont les maitresses de pousser le nourrissage jusqu'à quatorze ou quinze mois; mais je ne conseillerai jamais à aucune d'aller plus loin, à cause des inconvéniens dont j'ai parlé ci-dessus.

52. J'ai fait connoître, N°. 19, les dangers de l'usage l'habituel des corps de robe, & j'ai conseillé aux meres de les bannir de leur maison avec les maillots, comme les véritables sources des difformités de la taille & des membres des enfans, ainsi que de la foiblesse de leur fanté. Il est cependant question de les habiller de façon qu'ils soient à leur aise, & qu'on puisse les prendre & les porter partout sans crainte de les blesser. Pour faire adopter celle que j'indiquerai dans ma seconde Partie, il me paroît

nécessaire de combattre d'avance les raisons les plus spécieuses qu'on allégué communément en faveur des corps. La première est de soutenir les enfans , & de servir à attacher les lisières pour les promener & leur apprendre à marcher quand ils approchent de leur sixième mois.

Je réponds à cette première objection , qu'on se fait illusion quand on se figure que la Nature leur a refusé la force nécessaire pour se soutenir par eux-mêmes , & qu'ils ont besoin des secours de l'art pour y parvenir. Je dis plus, c'est que les moyens qu'on y emploie communément étant sortis de l'imagination de gens bornés & grossiers tels que les Nourrices à gages , qui n'avoient pas les plus légères connoissances de l'Histoire Naturelle des Enfans , tous ces moyens produisent un effet directement contraire au but qu'il s'agissoit d'atteindre. L'idée qu'on se forme de leur foiblesse spécifique est en effet sans aucun fondement , & l'on n'estropie pas les enfans

en les portant, aussi facilement que le  
sentent les meres, si n'étant ferrés  
ni gênés par des corps ou autres vête-  
mens, on leur a laissé leur souplesse  
née, avec la liberté du jeu de tous  
les muscles. J'ai vu souvent à l'Amé-  
rique les Nègresses relever de terre  
les enfans d'un mois en les prenant  
par un bras, sans les faire crier. J'en  
ai vu d'autre les prendre par un pied,  
les balancer en l'air pour s'amuser,  
sans qu'ils parussent en souffrir aucu-  
nement, & j'ai éprouvé l'un & l'autre  
sur les miens sans leur faire de mal.  
Ainsi toutes les précautions qu'on  
croit en ce pays-ci devoir prendre  
pour les manier, sont superflues, &  
on peut écarter toute inquiétude à  
ce sujet, sur-tout si on a commencé  
dès le lendemain de la naissance à  
suivre pour eux ma Méthode d'éduca-  
tion physique. Au bout de huit jours  
on s'appercvra combien ils ont déjà  
l'épine du dos droite & ferme, à la  
différence de ceux qui seront couvés  
par la mere & qu'on aura tenus bien

chaudement, dont à six mois la tête ne pourra encore se soutenir, & dont le menton s'appuiera sur la poitrine lorsqu'ils auront des corps & qu'on les promenera par les lisières. Elles ont l'inconvénient terrible, en pendant l'enfant par-dessous les aisselles, de comprimer cette partie de façon à suspendre le cours de la circulation du sang, qui par-là se trouvant retenu dans la tête, peut occasionner des accidens fâcheux. Les lisières donnent encore à un grand nombre d'enfans l'habitude de se jeter en avant & de tendre le cul, ce qui leur fait prendre une attitude & une démarche tout-à-fait désagréables. Pour moi qui me plais à faire des observations, je parierois reconnoître à leur démarche ces enfans précieux qu'on a long-tems menés par la lisière; on diroit à trente ans qu'ils tirent encore sur la main de la Bonne qui les retient.

53. La seconde raison qu'on allé-  
gue en faveur des corps de robe, est  
celle de préserver les enfans dans

leurs chûtes, & de les garantir des coups qu'ils pourroient se donner. Pour quoi je me contente de faire observer, qu'on va encore en ceci contre le but qu'on se propose. *Primo.* Cette précaution est inutile ainsi que celle des bourlets énormes dont on leur charge la tête tant qu'ils ne marchent pas tout seuls. *Secundo.* Lorsqu'ils en sont-là, elle est encore au moins superflue, parce que leur souplesse & leur agilité naturelles, jointes à l'instinct dont le Créateur les a doués, suffisent pour les garantir de tout accident, & les en préservent plus sûrement que la vigilance la plus active des gens qui en prennent soin, dont les précautions mal entendues ne servent souvent qu'à inspirer aux enfans une timidité fort nuisible. Il y a plus, c'est qu'il est constant que les enfans qui portent des corps & des bourlets, & qu'on tient le plus par la lisière, tombent toujours en avant le visage contre terre si-tôt qu'on les abandonne; au lieu que

ceux qui n'y ont point été assujettis, & qu'on a livrés de tout tems à eux-mêmes, se retiennent adroitement sur les mains & se blessent peu fréquemment à la tête. Cela vient de ce que la lisiere & tout l'attirail qui les environne, rendant les premiers mous & paresseux, leur inspirent en outre une confiance pernicieuse qui leur ôte jusqu'au souci naturel de leur propre conservation, en les accoutumant à s'en rapporter uniquement à cet égard aux personnes chargées d'y veiller. La compression d'un corps de robe le mieux fait arrête d'ailleurs à tel point les fonctions des muscles de toute l'habitude du corps, que si l'on couche sur le dos un enfant de six ans qui en aura un de cette espèce, il fera bien plus long-tems à se relever que celui qui n'en aura jamais porté.

Si l'on joint à ceci ce que j'ai dit au N<sup>o</sup>. 18, sur l'article des corps, j'espère qu'on sera persuadé que leur usage est un supplice qu'il faut épar-



igner à ses enfans. Les miens ont été livrés autant qu'il a dépendu de moi à leur propre instinct; ils ont eu dans tous les tems le libre exercice de leurs membres; aussi ont-ils acquis de bonne-heure une expérience qui les éclaire merveilleusement suivant les circonstances. On ne peut imaginer, qu'après l'avoir reconnu comme moi par de nombreux exemples, jusqu'où peut aller la prévoyance, je pourrois dire la sagacité des enfans élevés comme les miens, pour juger de ce qu'ils sont capables d'entreprendre & d'exécuter sans se blesser, & des précautions qu'il faut y apporter. C'est donc à tort qu'on se persuade qu'ils ne connoissent pas le danger; mais ils le voyent sans en être effrayés, parce qu'ils sont exempts de nos préjugés: il leur est indifférent de marcher en plein champ ou sur le bord d'un précipice, ce qui en effet devient égal dès qu'ils s'arrangent de façon à n'y pas tomber. Ils en retirent même un avantage, celui de ne pas perdre la.

tête à la vue du péril, habitude précieuse pour la conservation de la vie; mais j'avoue qu'il faut une fermeté dont peu de personnes sont capables, pour les laisser faire & les regarder sans frémir. C'est cependant un grand service à leur rendre, & sur-tout aux garçons, que de ne pas s'opposer au penchant qu'ils ont tous à s'affermir l'ame & les jambes par la vue des lieux profonds de toute espèce, & de leur laisser même éprouver de légers accidens plutôt que de chercher sans cesse à les en préserver. L'homme jusqu'à trente ans profite peu de ce qu'on lui dit. Il n'en est pas de même de ce qui lui arrive de frappant; (*XII*) rien n'en est perdu pour lui, même dans l'âge le plus tendre, si au lieu de le distraire par des leçons déplacées, on le laisse y réfléchir de lui-même, avec l'attention de le lui rappeler à propos.

54. Il subsiste un autre système fort préjudiciable aux enfans, qui est sur-tout adopté par les habitans des gran-

des villes, & qui a même été annoncé comme salutaire par un homme de l'Art, (XIII) c'est de régler les enfans à quatre repas par jour dès l'âge de deux à trois ans. Il suffit selon moi de les examiner attentivement pendant vingt-quatre heures, pour remarquer que ceux à qui l'on laisse la liberté de se donner tout le mouvement nécessaire à leur bien être, font une dissipation continuelle & prodigieuse ; d'où il suit qu'ils ont indispensablement besoin d'une réparation de même nature, qui ne doit avoir d'autres bornes que celles de leur appétit. C'est donc leur faire un mal réel que de leur refuser à manger quand ils ne demandent que du pain, & qu'ils ne sont pas alléchés par la friandise. Ils doivent avoir le pain à discrétion depuis qu'ils se levent jusqu'à six heures du soir, sans quoi leur estomac souffre du fréquent besoin qu'il éprouve, & de l'avidité avec laquelle ils y satisfont quand l'heure du repas est enfin arrivée. La seule attention qu'exige cette

pratique, qui doit être générale jusqu'à l'âge de huit ans ou environ, tems auquel ils se réglent d'eux-mêmes ; c'est de leur donner des alimens qui contiennent peu de nourriture, c'est-à-dire peu succulens & de facile digestion ; car ils ne font pour ainsi dire qu'avaler, sans presque se donner la peine de mâcher : or la viande a besoin de l'être beaucoup, ainsi il est prudent d'en retarder pour eux l'usage le plus long-tems qu'il est possible. Tout ce qui appartient au règne végétal se fond au contraire sans effort dans l'estomac, sans y laisser de résidus putrides ni alkalins. Les légumes & les fruits méritent donc de faire par préférence le fondement de la nourriture des enfans, l'excès même en ce genre ne pouvant avoir de suites fâcheuses. Il ne faut pour s'en convaincre que jeter un coup-d'œil sur ceux de la campagne ; ils mangent toute la journée tant qu'ils ont faim & de tout ce qui se rencontre, excepté de la viande dont ils tâtent très-rarement. Ils vi-

ent de pain, de légumes, de fruits, de laitage; ils deviennent néanmoins forts & vigoureux, & s'accoutument très-bien à l'usage de la viande lorsqu'étant hommes ils viennent habiter les villes.

55. D'autres personnes se persuadent que dès qu'un enfant est sevré, il faut accoutumer son estomac à tout, & qu'on ne peut s'y prendre pour cela de trop bonne - heure. On imagine aussi que l'eau pure est trop crue pour eux, & on a grand soin d'y mettre du vin, dont on se laisse aller à l'envie de leur donner quelques petits coups tout pur, dans l'idée que cela les fortifie. On leur donne dans la même vue du café & des liqueurs, avec la persuasion qu'il suffit de leur en laisser prendre peu pour qu'il ne leur en arrive pas de mal. Ce sont tous préjugés dont les suites sont souvent funestes aux enfans, en produisant le germe de maladies inflammatoires qui les tuent tôt ou tard. C'est en vain, quand elles surviennent,

qu'on cherche à les attribuer à d'autres causes moins éloignées du commencement de l'indisposition : celles que je viens d'indiquer en sont pour l'ordinaire les principales, & j'en ai vu plusieurs exemples très-frappans. Au surplus, si l'on ne veut pas s'en rapporter à ma parole, on ne pourra du moins refuser sa confiance à M. Tissot. Voici comme il s'explique à cet égard dans son *Avis au Peuple sur sa santé*, Chapitre XXVII. « Un autre inconvénient dans lequel on tombe par rapport au régime des enfans dès qu'ils prennent d'autres alimens que le lait de la Nourrice, c'est de leur en donner qui sont au-dessus des forces de leur estomac, & de leur permettre des mélanges nuisibles en eux-mêmes, & sur-tout pour des organes encore foibles & délicats. Il faut, dit-on, accoutumer leur estomac à tout. L'intention est fort bonne, mais les moyens qu'on emploie pour cela sont nuisibles. Il faut leur faire l'estomac

*dans l'ordre de la Nature. 135*

bon, alors ils supporteront tout; & on ne le leur rend point bon, en leur causant de fréquentes indigestions. Pour rendre un poulain robuste, on le laisse quatre ans sans en exiger aucun travail, & alors il est capable des plus pénibles sans en être incommodé. Si pour l'accoutumer à la fatigue, on l'avoit dès sa naissance accoutumé à porter des fardeaux au-dessus de ses forces, il n'auroit jamais été qu'une rosse incapable d'aucun travail. C'est l'histoire de l'estomac, &c.  
» (XIV) ».

Ces leçons d'un grand Maître, qui ne les a données qu'après des études approfondies de son Art, laissent d'autant moins de doute sur la salubrité du régime que j'indique, que j'en ai par-devers moi la preuve dans mes enfans, qui joignent à une très-bonne santé toute la vigueur qu'on peut souhaiter à leur âge.

Il est encore un point essentiel de l'éducation physique des enfans, sur

lequel j'ai suivi les conseils de M. Tissot, avec un succès que je dois publier. Il recommande de laisser pendant le jour les enfans absolument tête nue depuis l'âge de deux ans, & de ne la leur couvrir que très-légèrement la nuit; cet habile Médecin en apporte d'excellentes raisons physiques, d'après lesquelles je n'ai pas balancé à pratiquer sur mes enfans ce qu'il prescrit à cet égard. En effet il leur est venu une prodigieuse quantité de cheveux durs comme du crin, qui a suppléé au défaut des bourlets dont ils n'ont point fait usage, en les préservant des coups les plus dangereux, qui sont ceux sur le derrière de la tête. Il est d'ailleurs certain que l'habitude de l'avoir en tout tems exposée aux injures du tems & à l'action de l'air, épaisit & endurecit sensiblement tous les os qui la composent, & conserve cette partie si précieuse de l'individu.

J'ignore donc sous quel prétexte les nouveaux Orthopédistes ont introduit



usage de déshonorer la tête des enfans, en la leur rasant, ou en leur coupant les cheveux fort courts jusqu'à l'âge de huit ou dix ans, & de leur tenir à la place toujours un chapeau sur la tête. Le principal objet m'en paroît être de leur épargner les désagrémens de la toilette, qui leur est en effet fort à charge. Mais outre que je pense qu'il n'y a pas d'inconvénient à ce qu'ils s'accoutument de bonne heure à subir le joug de la nécessité, je suis persuadé qu'un usage qui contrarie la nature, ne peut être aucunement avantageux. C'est d'ailleurs priver la tête de l'homme de son plus bel ornement, rien ne seyant mieux, selon moi, aux enfans & à tout le monde, qu'une belle chevelure\*.

56. Si le physique des enfans prend par mon éducation un accroissement très-rapide, duquel on ne peut même

---

\* Voyez les *Recherches sur les habillemens*, de M. A. Leroy, Chap. VIII.

138      *Les Enfans élevés*

avoir d'idée sans en avoir été le témoin ; si elle leur procure des forces corporelles qui semblent prématurées le moral doit nécessairement s'en ressentir, par la relation immédiate qui subsiste entre les organes du corps & les fonctions de l'ame. Elles doivent se manifester d'autant plus facilement que les muscles & les nerfs ont plus de souplesse & de ressort, & qu'ils mettent toutes les parties plus en état d'obéir à la volonté de l'individu. Or c'est justement le cas où sont mes élèves. Le lavage d'eau froide auquel je les assujettis dès le lendemain de la naissance, leur occasionne une transpiration régulière, qui procure des sécrétions de même nature de toutes les humeurs excrémentielles, & rend les enfans capables de supporter le froid le plus vif sans en être incommodés. Ce froid auquel ils s'accoutument très-facilement, concentrant leur chaleur propre, donne plus d'activité à la circulation des fluides, qui s'en opposent plus puissamment aux en-

orgemens de toute espece. Le grand air que je leur fais respirer en tout sens, ayant tout son ressort, dilate sans cesse dans toute son étendue le poulmon, qui n'étant d'ailleurs gêné par aucune compression extérieure, prend tout le volume dont il est susceptible. Le trémouffement que leur fait éprouver mon chariot sur lequel je les promene journellement, augmente l'élasticité des solides, & dispose l'estomac à de promptes digestions, qui sont, non-seulement les meilleures, mais indispensables, dans le régime de lait, pour qu'il ne devienne pas la source de toutes sortes de maux. Le vêtement que je leur donne, quelque léger qu'il paroisse, les couvre suffisamment. Il a d'ailleurs l'avantage, en laissant leurs membres en pleine liberté, de ne mettre aucune entrave aux différens mouvemens que la nature exige qu'ils leur donnent : mon tapis est le théâtre sur lequel ils s'exercent à volonté. Ils y acquierent cette souplesse prodigieu-

se , qui doit être par la suite leur préservatif dans les chûtes fréquentes auxquelles leur foiblesse & leur imprudence les rendent si sujets. En un mot , j'ose le dire d'après des expériences & des observations sans nombre , qui sont supérieures aux plus beaux raisonnemens , toutes les parties de ma méthode d'éducation se prêtent mutuellement la main , pour faciliter chez les enfans les opérations de la nature , en détruisant tous les obstacles qui pourroient les retarder. Elle est exactement pour eux , ce que sont pour les grains le chaulage & la culture de M. Sarcey de Sutieres , qui , en les garantissant constamment des maladies de bruine , de bled-teint , de nielle , & des autres accidens funestes , causés par les brouillards , les vapeurs de la terre , & les mauvaises influences de l'air & des saisons , lui ont toujours procuré depuis qu'il en fait usage , des récoltes abondantes , avec des grains & des fourages de la meilleure qualité ; tandis que ses voi-

ins entêtés de leurs préjugés, n'en avoient, de leur propre aveu, en pareilles circonstances, que de fort inférieures pour la valeur & la quantité.

Qu'on cesse donc de se figurer que tout est fait pour les enfans, quand la mere veut bien prendre la peine de les allaiter. Qu'on cesse de se persuader que, par ce seul moyen, on est assuré de les conserver, sans avoir d'autres soins à se donner. C'est sans doute un préliminaire excellent & indispensable, mais fort insuffisant pour parvenir au but qu'on se propose, si on néglige d'y joindre les procédés que j'indique. Je suis même bien fondé à penser que s'ils étoient suivis exactement par des nourrices de campagne un peu aisées, jeunes & de bonne santé, elles élèveroient plus sûrement leurs nourrissons, qu'elles ne font leurs propres enfans, conduits selon leur routine ordinaire. Car c'est un fait malheureusement trop certain, qu'il meurt avant l'âge de sept

ans , presque la moitié des enfans qui naissent dans les villages , quoiqu'ils y soient généralement nourris par leur mere, vulamauvaise éducation physique qu'ils reçoivent d'ailleurs.

C'est donc en vain que quelques Ecrivains, voulant nous ranger de leur propre autorité dans la classe des brutes, ont cru avoir fait une grande découverte, en se figurant que nous devions apprendre d'elles quelle éducation convient le mieux à l'homme. Plus vainement encore & trop légèrement, ont-ils avancé que comme les meres de tous les genres & de toutes les especes d'animaux *couvoient* leurs petits, c'étoit un précepte écrit *dans la Loi naturelle*, que la femme ne pouvoit se dispenser de faire de même. Moi, je maintiens que ce qui y est écrit, ainsi que dans toutes les loix divines & humaines, c'est que la femme doit avoir pour ses enfans, du moment qu'ils respirent, cette tendre sollicitude, dont les meres de tous les genres & de toutes les es-

èces d'animaux domestiques ou sauvages, quatrupèdes & bipèdes, sont animés pour le fruit de leurs entrailles; & qu'à leur exemple, les femmes doivent veiller avec un zèle & une assiduité infatigables, aussi longtemps qu'il est nécessaire, à ce que leurs enfans reçoivent tous les secours propres à leur former un tempérament robuste. Ce que je dis encore, c'est que s'il subsiste quelque analogie entre nous & les animaux, je la vois bornée au seul instinct dont il a plu au Créateur de nous douer comme eux; & j'ajoute que cet instinct suffit pour porter la mère à donner le sein à son enfant, puisque la nature lui en a fait un besoin. Loin de vouloir imiter la conduite des animaux, écoutons la voix qui parle au fond de nos cœurs; elle nous dira que c'est nous dégrader, que de chercher à copier servilement les brutes dans leur façon de gouverner leurs petits, laquelle n'étant d'ailleurs pas uniforme entre les carnivores & les frugivores,

nous laisse dans l'embarras du choix que cette différence très-marquée dans la conduite de la chevre & celle de la chatte, nous indique suffisamment que notre espece qui ne ressemble ni à l'une ni à l'autre, demande nécessairement une éducation qui lui soit particuliere, & qu'enfin il nous en faut une qui ne soit précisément celle d'aucun animal, mais celle d'un homme.

Je crois avoir prouvé assez clairement que la méthode que je propose est celle qui convient le mieux à notre nature, pour n'avoir pas besoin de m'étendre plus amplement sur cet article. Toutes les parties en sont liées l'une à l'autre par des rapports directs de façon qu'elles concourent unanimement au même but. Elle a cependant cet inconvénient, qu'il faut l'adopter en entier & pratiquer à la lettre tous mes procédés, ou les rejeter tout-à-fait pour s'en tenir à la routine ordinaire : c'est-à-dire que les alternatives subites du chaud au froid



froid & du froid au chaud sont dangereuses; & que lorsqu'on a pris une fois son parti de laver un enfant régulièrement tous les matins avec de l'eau froide, il faut peu le couvrir le jour & la nuit, le vêtir légèrement, & se garder de le chauffer. Ma méthode exige aussi, de la part des pères & meres, une vigilance & une activité que l'argent ne peut suppléer. Ceux par conséquent qui ont des affaires plus intéressantes que de veiller sur les domestiques qu'ils chargent du soin de leurs enfans, ou qui se croient obligés par état de s'en rapporter aux nourrices & gouvernantes à qui ils les confient, se flatteroient en vain de faire pratiquer ma méthode à ces mercenaires. Elle est trop opposée à leurs préjugés pour qu'elles s'y soumettent, à moins qu'on ne les suive de fort près; & cela demande plus de peine qu'on ne peut se le figurer, quand on ne l'a pas éprouvé comme je l'ai fait. J'avoue de bonne-foi, qu'il faut une patience &

146 *Les Enfans élevés , &c.*

un courage infatigables pour en venir à bout ; mais on en est bien récompensé par le plaisir inexprimable de voir à ses enfans une santé à l'épreuve de l'intempérie des saisons.

*Fin de la premiere Partie.*





# LES ENFANS

ÉLEVÉS DANS L'ORDRE  
DE LA NATURE.

---

SECONDE PARTIE.

---

CHAPITRE PREMIER.

*Avis généraux aux Femmes enceintes.*

57. **T**OUTE femme qui a formé le  
ouable projet de remplir en entier  
les fonctions de la maternité, doit  
s'occuper des moyens d'y réussir dès  
qu'elle a des assurances de sa grossesse.  
Si elle est née d'une bonne constitu-  
tion; si elle a conçu dans un de ces

G ij

momens favorables où les graces de la fanté brillent sur le visage ; si enfin elle a peu d'incommodités dans son premier mois, c'est une preuve qu'elle mene habituellement un genre de vie analogue à son tempérament. Elle peut le continuer sans danger, il n'y a pas de précautions à prendre ; car c'est une folie de changer un régime dont on se trouve bien, & l'on déranger souvent sa fanté, en voulant se traiter mal-à-propos en malade. Il suffit de se défendre, le plus qu'il est possible, de céder à ces goûts dépravés auxquels les femmes grosses sont sujettes, mais dont celles qui ont l'habitude de la frugalité sont presque toujours exemptes.

58. Si j'avois néanmoins un conseil à leur donner, ce seroit de coucher sans lit de plumes, ou du moins de le faire mettre par-dessous les matelas. La chaleur d'un lit trop mollet est nuisible ; elle relâche les fibres, échauffe les reins, dispose aux vapeurs, à la mélancolie, & à beaucoup

autres maladies ou incommodités, ont les femmes dans l'état de grossesse sont plus susceptibles que dans tout autre tems. Celles qui auront le courage de se coucher de bonne-heure pour se lever entre six & sept heures du matin, s'en trouveront très-bien, & s'épargneront beaucoup de ces petits mal-aîses qui tourmentent fréquemment celles qui ont un usage contraire, d'où il arrive qu'elles mettent au monde des enfans foibles, délicats & très-difficiles à élever.

59. Cependant les femmes pléthoriques, c'est-à-dire qui sont sanguines, commencent quelquefois dès le troisième mois de leur grossesse à sentir des maux de tête, des étouffemens, des palpitations, des éblouissemens, &c. Ce sont en général des indications pour se faire saigner. Ce remède qui me paroît leur convenir singulièrement bien, en ce qu'il est le vrai préservatif des fausses-couches, les soulagera toujours promptement, pourvu qu'elles mangent peu de

viande vingt-quatre heures avant & après la saignée, & qu'elles fassent un usage fréquent de lavemens d'eau seulement dégloutie. Pour celles qui n'ont point d'incommodités, ou de fort légères, un régime bien entendu joint à un exercice modéré, suffit pour entretenir leur bonne santé. L'état de grossesse étant aux femmes un état naturel, on ne doit pas supposer qu'il trouble en rien les fonctions animales. S'il semble y apporter quelque dérangement par la suppression des règles, nous savons que la Providence divine a donné à cette évacuation, lorsqu'elle disparoît, une destination utile à l'individu, bien loin qu'elle lui soit aucunement nuisible. C'est aussi ce qui arrive aux femmes de la campagne; leur frugalité, le régime végétal auquel elles sont la plupart réduites, le peu de séjour qu'elles font dans un lit très-ferme, l'exercice continuel qu'elles sont forcées de se donner; tous ces avantages réunis dont elles connoissent peu la valeur, & qui font un dé-

l'ombrage réel de la pauvreté, leur font porter à terme, sans presque s'en appercevoir, des enfans bien constitués, qu'elles mettent au monde avec peu de douleurs, & qui s'éleveroient beaucoup plus sûrement, s'ils recevoient une meilleure éducation Physique.

60. Femmes qui habitez les grandes villes, informez-vous de la réalité de ces faits : si vous découvrez que je vous aye trompées, jettez mon Livre au feu ; mais si je vous dis la vérité, mettez-y votre confiance ; approchez-vous autant que vous le pourrez du genre de vie simple des payannes. C'est le meilleur conseil que j'aye à vous donner, pour vous procurer des couches semblables aux leurs.



## C H A P I T R E I I.

*Du jour de l'Accouchement.*

61. **L'**ACCOUCHEMENT étant une suite nécessaire de la grossesse, c'est très-mal-à-propos que les femmes s'en effrayent & semblent craindre ce moment : c'est une opération simple de la nature, qui n'est par elle-même aucunement périlleuse quand on s'est conduit sagement pendant la grossesse. Le danger des suites devient nul pour les femmes qui nourrissent ; ainsi elles n'ont aucune inquiétude à avoir, & tout ira bien si les Sages-femmes ou les Gardes n'y mettent pas d'obstacles. Je me contenterai d'avertir les jeunes Dames de ménager leurs forces dans le commencement du travail, afin d'être en état d'en faire vigoureusement usage lorsque l'enfant se présentera au passage. Tous les efforts qu'on leur fait faire jusques-là ne ser-



vent à rien, & les fatiguent inutilement, au lieu qu'en ce moment ils aident beaucoup à la sortie de l'enfant.

62. La mere délivrée & remise dans son lit, je m'occupe du nouveau-né. La premiere attention qu'il exige, est qu'on lui lie le cordon ombilical à trois doigts du ventre, & qu'on le coupe à un bon doigt au-dessus de la ligature. Mais cette opération est plus importante qu'on ne se l'imagine communément, puisque de la façon dont elle se fait, dépendent la vie & la santé. La meilleure me paroît être de commencer par couper le cordon à quatre bons doigts du ventre, avec la précaution de le tenir un peu serré entre les doigts près du nombril. On a soin alors d'exprimer du cordon, doucement avec l'index & le pouce, une liqueur jaunâtre qui s'y trouve ; & lorsqu'elle paroît épuisée, on prend une petite éponge fine imbibée d'eau tiède, dont on se sert pour laver cette partie jusqu'à ce que l'eau devienne claire. Alors on laisse

couler une goutte de sang, dont la couleur vermeille annonce qu'il ne reste plus de ce farment jaune, puis on lie l'ombilic à trois doigts du ventre (XV). Cela fait, on s'aperçoit que tout son corps est enduit d'une espece de crasse, qui est un reste de la liqueur qui l'environnoit avant que de naître. Comme cette humeur bouche les pores de la peau, & pourroit empêcher la transpiration qui doit commencer avec la vie de l'homme, il devient indispensable de le nettoyer. M. Tissot, pour y parvenir, conseille de se servir d'eau tiède mêlée d'un tiers de vin; & si cette crasse paroît trop épaisse & gluante, de faire usage d'une décoction de camomille, où l'on fait fondre gros comme une noisette de savon. Je suis persuadé qu'on ne peut s'égarer avec un si bon guide; cependant je fais aussi que l'eau toute seule dégourdie au feu, ou l'éte au soleil, peut suffire, l'art & ses apprêts n'étant pas nécessaires dans un objet aussi peu important.

63. Comme ce sont ordinairement les Sages-femmes, ou les Gardes quand on se sert d'Accoucheur, qui lavent l'enfant, on doit avoir soin qu'elles ne prennent pas l'eau plus que tiède; qu'elles n'y mettent pas trop de vin; qu'elles n'y ajoutent pas de beurre, lequel est nuisible; sur-tout qu'elles ne tentent pas de réparer les vices qu'elles imaginent quelquefois remarquer dans la conformation de la tête, à laquelle on ne doit point souffrir qu'elles touchent autrement que pour la laver. Ces attentions sont toutes d'une plus grande importance qu'on ne peut se le figurer.

64. On se sert d'une éponge fine : on commence par le visage, ensuite on lave les oreilles, le derrière de la tête, en évitant la *fontaine* ou *fontanelle*, le col, la poitrine, le dos, les reins, & successivement tout le corps jusqu'au bout des pieds.

65. Cette opération finie avec les précautions que j'indique, & loin du feu en toute saison, on essuie, ou plu-

tôt l'on seche l'enfant avec une serviette qui ne soit point chaude, puis on lui couvre la tête d'un béguin de toile avec une bonnet de basin léger par-dessus.

Il faut avoir soin d'attacher dans la partie du bonnet qui répond à la fontanelle, un morceau de drap écarlate d'environ trois pouces de long & de deux pouces de large, ou une peau de taupe passée le poil en dehors, pour préserver cette partie de la tête du froid.

On couvre le nombril avec une compresse de linge sec, froid & blanc de lessive, qu'on assujettit avec une bande pareille qui passe autour des reins, de façon que le tout reste en état. Au bout de trois ou quatre jours, la partie du cordon qui a été liée tombe d'elle-même. Alors on ôte la bande & la compresse & l'on n'y met plus rien.

On lui met une chemise, une brassière de toile ou de futaine, une couche de toile blanche de lessive & un

ange de futaine. On attache le tout, sans serrer, avec une forte épingle ou avec des cordons, en observant de ne rien chauffer de ce qui sert à habiller le nouveau-né, de ne pas l'approcher du feu, & en un mot, l'éviter de lui procurer aucune chaleur artificielle par quelque moyen que ce puisse être. *On en trouvera les saisons No. 34 & suivans.*

66. Après cette courte toilette qui suffit à ses besoins, on lui fait avaler quelques petites cuillerées d'eau miellée dégourdie, & on le couche à plat sans oreiller ni chevet, sur le côté, dans une corbeille d'osier à jour, le fond de laquelle est garni d'une paille de menue paille d'avoine ou de bled, & le tour intérieur d'une étoffe quelconque qui empêche l'enfant de s'y blesser. Il faut se munir au moins de trois de ces paillasses, afin d'avoir le tems de les faire bien sécher avant que de les remettre sous lui. La corbeille sera couverte d'un canevas ou d'une gaze claire, pour le parer seulement

de la piquûre des insectes, sans empêcher l'air de circuler & de se renouveler autour de lui. Le pied de son lit doit regarder la fenêtre, pour l'accoutumer à dormir à l'air, au bruit & au grand jour : ce sont des habitudes excellentes, qu'on est maître de lui faire contracter dès qu'il est né. Il s'en trouvera très-bien par la suite, & ceux qui en prennent soin s'éviteront bien de l'embarras & de la sujétion.

67. Quoique ces détails puissent paroître minutieux à beaucoup de personnes, je ne puis trop insister sur l'importance dont il est, pour la conservation des enfans, de suivre à la lettre tout ce que je prescris, & d'avoir attention qu'ils soient libres de prendre dans leur lit la situation qui leur conviendra le mieux, sans être arrêtés ni gênés par quoi que ce soit. *Voyez N<sup>o</sup>. 18 & suivans.*

68. Cependant l'Accouchée, fatiguée souvent d'un long travail, & renfermée fort mal-à-propos entre ses

quatre rideaux, est dans l'impossibilité de voir ce qui se passe, & ne peut tout au plus que donner ses ordres. Si elle n'a que des femmes dans sa chambre, il y a lieu de présumer qu'elles feront de l'avis de la Sage-femme & de la Garde. Celles-ci naturellement attachées à leurs préjugés, ne feront certainement qu'à leur tête, & suivront leur routine ordinaire dès que personne ne s'y opposera. C'est donc au mari à veiller en ce moment à tout ce qui se passe, s'il desire que son enfant soit élevé dans mes principes. J'aurois souhaité pouvoir lui éviter ces petits soins, qui semblent être particulièrement du ressort des Dames; mais personne ne peut ici le remplacer pour faire administrer exactement au nouveau-né tous les secours dont il a besoin; & s'il a des entrailles de pere, il ne regrettera pas le tems qu'il y aura employé.

69. A chaque fois que l'enfant s'éveille on le change avec du linge

160 *Les Enfans élevés*

froid, après l'avoir dégraffé de la ceinture en bas avec l'éponge mouillée d'eau froide ou seulement dégourdie, s'il est sale ou mouillé d'urine; & on lui fait avaler deux ou trois petites cuillerées d'eau miellée, jusqu'à ce qu'il en ait pris à-peu-près la valeur d'une tasse; alors on lui donnera en quatre ou cinq prises une once de syrop de chicorée composé de rhubarbe, mêlé avec une égale quantité d'eau. On trouvera au N°. 25, fort au long, les raisons sur lesquelles je me fonde pour recommander l'usage de ce purgatif: ainsi j'y renvoye le Lecteur. Je me contente d'observer ici qu'il est essentiel lorsqu'il fait son effet, & en tout tems, de faire promptement jetter hors de l'appartement qu'habitent les enfans, & dans un baquet plein d'eau, les langes & couches qu'on retire de dessous eux, & de les changer en même tems de pailasse. On ne peut croire combien l'odeur fétide qui s'exhale de leurs déjections, leur est mal-saine à respirer,



*dans l'ordre de la Nature.* 161

ni combien elle peut leur devenir funeste (*XVI*).

70. Les premières selles qu'ils rendent sont noires ; puis elles perdent peu-à-peu cette couleur à mesure que le *meconium* s'évacue, & l'on reconnoît qu'il n'en reste plus dans leur estomac, quand elles sont remplies de petits grains blancs avec une légère teinte de jaune, ce qui arrive beaucoup plutôt à ceux qui ont pris de l'eau miellée en naissant, & qui ont été purgés, qu'à ceux qu'on a fortifiés avec du vin sucré, ou auxquels la mere a donné à tetter aussi-tôt après la naissance. Ceux qu'on traite comme je l'indique, sont aussi moins sujets aux tranchées, qui tourmentent les autres souvent plusieurs mois, & dont les selles deviennent fréquemment vertes, comme si on y avoit haché de l'oseille.

71. Au bout de douze heures de la couche, l'opération du minoratif est assez avancée, si l'on n'a pas perdu de tems, pour que la mere puisse pré-

senter son enfant au tetton. Ils n'y rencontreront ni l'un ni l'autre aucune difficulté, (ainsi que je l'ai démontré N<sup>o</sup>. 25) en prenant les précautions convenables pour qu'ils soient tous deux à leur aise, mais sur-tout l'enfant. Il faut avoir attention que rien ne puisse lui boucher le nez, ni l'empêcher de prendre sa respiration par cet organe, ce qui lui causeroit de l'agitation & l'empêcheroit de tetter. On mouille le bout du sein avec du lait tiède, ou tout simplement avec sa salive; on le prend entre l'index & le doigt du milieu, & en le plaçant dans la bouche de l'enfant, on le comprime légèrement pour y faire jaillir un peu de lait, qui le met tout de suite en train de tirer. Tout cela s'exécute d'autant plus facilement, qu'ayant l'estomac vuide & un vrai besoin de nourriture, il est actif à profiter de celle qu'on lui présente. Quand il aura dégorgé un sein, on lui donnera l'autre pour qu'il en fasse autant. Si-tôt qu'il se rendormira, ce

qui ne tardera pas, on le replacera sur le côté droit ou gauche alternativement, dans sa corbeille, toujours avec une entière liberté de gigoter tout à son aise, après l'avoir changé s'il en a besoin, & pas plus couvert que je ne l'ai dit, quelque froid qu'il fasse. Si même la chambre de la mere étoit trop échauffée, ce qui a des inconvéniens pour elle comme pour lui, on le transportera dans une autre où il puisse respirer un air frais qui ait tout son ressort.

72. A chaque fois que l'enfant s'éveillera, la mere lui donnera successivement ses deux seins, afin d'entretenir son lait également des deux côtés. Comme il n'en tire que peu à la fois, elle aura soin de ne le pas laisser se rassasier au premier; & pour peu qu'elle y donne d'attention, elle fera en peu de jours s'arranger de façon que tout aille bien. Je n'ai pas besoin de redire sans cesse qu'il faut changer l'enfant avec du linge bien sec & froid, toutes les fois qu'il est

fale ou mouillé, & le remettre dans son lit si-tôt qu'il s'endort : cela suppose de reste.

---

## CHAPITRE III.

*Du traitement de la Mere le jour de Couches.*

73. **A**PRÈS avoir détaillé la façon de gouverner l'enfant le jour de sa naissance, il n'est pas inutile de parler de ce qui concerne la mere, vu le rapport immédiat que la nature a mis entr'eux. Quelque court & quelque favorable qu'ait été son travail, il n'est pas indifférent pour elle de suivre ou non un régime qui soit approprié à son état, particulièrement pendant les premiers jours de couche.

On est dans l'usage en quelques Pays, de donner à l'accouchée, après qu'elle est remise dans son lit, un chaud eau. C'est une soupe au lait avec du sucre & un jaune d'œuf frais pour

a rendre plus fortifiante. J'ai remarqué que c'est en effet un très-bon restaurant, qui convient parfaitement aux femmes en ce moment, pourvu qu'on y mette peu de pain, que le lait n'ait fait que monter sans bouillir, & qu'il ne soit pas contraire au tempérament. Cette soupe adoucissante leur procure une transpiration un peu plus abondante, qui leur est salutaire, & je la crois préférable à la rôtie au vin & au sucre, que les Sages-femmes donnent ordinairement. J'en ai vu plusieurs fois de mauvais effets que j'avois prévus & annoncés : mais on a beau être journellement la dupe de ses préjugés, on n'en est pas moins acharné à les suivre.

74. Plus le travail a été long & pénible, plus les femmes ont besoin de se ménager pendant les premiers jours de couche, & d'être en garde contre ce qui peut les échauffer : moins aussi doivent-elles user d'alimens solides. L'eau de gruau d'avoine, seulement dégourdie, à laquelle on

ajoute un peu de sucre, ou de miel blanc qui est encore plus sain, leur fournit une boisson très-convenable à leur état, en ce qu'elle est rafraîchissante & légèrement nourrissante. Elles s'en trouveront d'autant mieux, qu'elles en prendront peu & souvent. Le bouillon fait avec égales parties de bœuf & de veau ou une moitié de volaille, sera bon, pourvu qu'il ne soit pas trop fort. Une tasse toutes les deux heures suffit pour empêcher qu'on ne souffre du besoin, & si l'on éprouve de la faim, on peut manger une soupe ou deux, légères & point mitonnées, en observant que ce soit immédiatement après avoir donné à tetter. C'est pour la suite une bonne habitude à contracter, que d'attendre, autant qu'il est possible, que l'enfant ait fait son repas pour prendre le sien.

75. Les gardes de femmes en couches sont dans l'opinion qu'on ne peut jamais les tenir trop chaudement. Elles bassinent leur lit à rendre les

traps brûlans ; elles les affomment  
de manteaux de lit, de couvertures,  
de couvre-pieds, &c. & le feu n'est  
jamais trop grand à leur fantaisie,  
en sorte qu'on étouffe en hiver comme  
en été dans la chambre des accou-  
chées. Ce sont tous préjugés perni-  
cieux, contre lesquels je n'ai pas  
connoissance que personne ait encore  
essayé de s'élever, malgré l'import-  
ance dont il est d'en montrer le  
danger.

Il est prouvé cependant par l'ex-  
périence, que la chaleur outrée dont  
on environne les nouvelles accou-  
chées, leur cause des sueurs qui,  
étant continues, les affoiblissent en  
relâchant les fibres & les muscles,  
qu'elles empêchent de reprendre leur  
ton; que cette chaleur est le prin-  
cipe des inflammations qui s'opposent  
aux purgations de la couche, les-  
quelles, pour peu qu'elles souffrent  
d'interruption, se portent prompte-  
ment à la tête, & sont la source d'ac-  
cidents de toute espece. Le moindre

mal qui puisse en résulter , est de leur occasionner des vapeurs , maladie réelle , à laquelle la délicatesse de leurs nerfs les rend fort sujettes , sans compter qu'elles deviennnent susceptibles des moindres impressions de l'air froid ; ce qui a de grands inconvéniens dans leur situation , même pour celles dont on étouffe le lait.

76. Leur lit doit être bassiné de façon qu'en se couchant , elles ne soient pas saisies par la fraîcheur des draps. Si on les couvre un peu plus que de coutume au sortir du travail de la couche , il faut ôter ce plus dès qu'elles sont réchauffées. On fera , l'hiver , assez de feu dans leur appartement , pour que le froid ne s'y fasse pas sentir d'une façon marquée , & on y renouvellera l'air , au moins deux fois par jour , en ouvrant la porte & une fenêtre du côté opposé pendant un bon quart-d'heure , avec la seule précaution de préserver l'accouchée de l'impression directe de ce courant d'air froid , ce qui est très-facile. Si  
c'est



*dans l'ordre de la Nature.* 169

c'est l'été, le danger du froid devient nul ; & si on fait du feu pour la commodité de la garde, on doit tenir toujours la porte & les croisées ouvertes, à moins qu'il ne fasse de la pluie ou du brouillard. Ces seules attentions, jointes à celle de parfumer plusieurs fois par jour la chambre avec du vinaigre brûlé sur une pelle rouge, suffisent pour mettre les femmes à l'abri d'une infinité de miseres auxquelles la plupart d'entr'elles sont en proie pendant les premiers jours de couches.

77. Pendant que je traite des préjugés qui sont si souvent funestes aux femmes en couches, je ne puis me dispenser de m'élever contre l'usage où l'on est de les laisser pourrir, pour ainsi dire, pendant plusieurs jours dans l'ordure dont elles sont environnées, en se persuadant qu'il est dangereux de les changer de draps & de chemise. Cependant les exhalaisons fétides que répandent les sueurs qu'on leur procure, & les lochies, corrompent né-

H

cessairement l'air qu'elles respirent. Les draps & tout ce qui touche le corps, en est impregné à tel point, qu'ils en conservent une odeur insupportable à ceux qui n'y sont pas accoutumés, laquelle est sans cesse repompée par les pores de la peau toujours ouverts par l'extrême chaleur de la chambre des accouchées. Or, ce seul inconvénient montre assez combien cet usage est pernicieux, pour qu'il soit superflu de m'étendre plus au long sur cet article ; mais je me suis assuré par des expériences réitérées, qu'il n'y a aucun danger à faire la toilette plusieurs fois par jour & à changer de linge, de draps & même de matelats & de couvertures matin & soir, pourvu que rien de tout cela ne soit froid ni humide. Cette propreté très-salutaire en elle-même, met au contraire les femmes on ne peut plus à leur aise ; & rien ne les fortifie plus promptement. Elles peuvent aussi se lever pendant une heure ou deux, le jour même de la couche

*dans l'ordre de la Nature.* 171

sur une chaise longue : c'est le moyen  
de trouver leur lit meilleur.

---

## CHAPITRE IV.

*Du second jour des Couches.*

78. **S**I la mere & l'enfant ont été conduits comme je l'indique, on peut être assuré que tout réussira. Il ne s'agira donc, pour la mere, que de continuer son régime, en augmentant tant soit peu la quantité des alimens, c'est-à-dire le nombre de ses repas, qui doivent toujours être fort légers. Car il faut éviter également l'inconvénient de faire diète au point de souffrir du besoin, & celui de surcharger son estomac en mangeant trop à la fois, ou des choses de difficile digestion. Quelques soupes légères, peu ou point mitonnées, un œuf frais qui ne soit cuit qu'en lait, un petit morceau de biscuit trempé dans deux

H ij

cuillerées de bon vin vieux, de petits bouillons dans l'intervalle de ces repas, avec de l'eau de gruau si on est tourmenté de la soif, suffisent pour soutenir convenablement pendant vingt-quatre heures. On peut se lever & rester cinq ou six heures sur une chaise longue, pendant lequel tems on exposera au grand air, les draps, matelats & couvertures.

79. Quant à l'enfant, il faut, le matin si-tôt qu'il est éveillé & avant de lui donner à tetter, le mettre nud, loin du feu, & le laver de la tête aux pieds avec une éponge mouillée d'eau froide, même lorsqu'il gele. On suivra la marche indiquée ci-dessus, N°. 64, en commençant par le visage & finissant par les pieds; & on continuera ce lavage froid tous les jours régulièrement, quelque tems qu'il fasse, à-peu-près à la même heure, toujours immédiatement avant de lui faire prendre son repas. Après l'avoir séché avec du linge froid, qu'on a soin de passer aussi derrière les oreilles,

on lui brosse légèrement la tête avec une brosse de chiendent, & on le r'habille en le changeant de tout, pour lui donner le tetton.

80. Chaque fois que l'enfant sera sale, on le dégraissera de la ceinture en bas avec l'éponge mouillée d'eau froide, & on le changera avec du linge froid : cet usage qui, en donnant du corps à la peau, entretient une transpiration uniforme & régulière, est le meilleur fortifiant qu'on puisse donner aux enfans nouveaux-nés, comme je l'ai démontré N°. 29 & *suivants*. On sera étonné de la rapidité des progrès de ceux en faveur desquels on se fera la violence de suivre ces procédés simples, pourvu qu'on ait d'ailleurs l'attention d'exécuter ponctuellement les autres parties de ma méthode. Elles consistent à faire respirer le grand air aux enfans le plus qu'il est possible, car plus ils y seront exposés, mieux ils profiteront; à ne les jamais approcher du feu; à ne les pas couvrir le

jour ni la nuit plus que je ne l'ai dit ; à les éloigner des chambres chaudes ; en un mot , à les préserver avec un soin extrême de toute chaleur artificielle , quelque froid qu'il fasse.

81. L'enfant étant bien lavé & changé , la mere lui présente successivement ses deux seins ; & s'il urine dans cet intervalle , comme cela est assez ordinaire , on lui remettra une couche & un linge secs avant de le recoucher , ce qu'on peut faire aisément sans le réveiller s'il n'est pas emmailloté. Il ne faut pour y réussir que placer le linge & la couche secs sur la manne , puis poser l'enfant dessus , après avoir détaché adroitement l'épingle qui tenoit celles qui sont mouillées , qui tombent d'elles-mêmes en l'enlevant , & le recouvrir légèrement. Je suppose ici qu'il se sera endormi au tetton , parce que tous ceux qui se portent bien , ne sont presque que dormir & tetter pendant les deux premiers mois de leur vie , sur-tout lorsqu'on leur a fait prendre en nais-

*dans l'ordre de la Nature. 175*

fant l'eau miellée avec l'once de syrop de chicorée. Si cependant il s'en rencontroit de sujets à quelques tranchées, le meilleur parti seroit de n'y rien faire & d'avoir patience. Elles se dissiperont sans aucun secours ni médicamens, dont il faut proscrire l'usage avec les enfans du premier âge. On se trouve très-bien de les abandonner aux soins de la nature, qui les conduit mieux & plus sagement que nous ne pouvons faire. Il suffit pour en être convaincu, de lire ce que j'ai dit à ce sujet au N°. 21 & *suivans.*

Si j'avance que les enfans, dans les premiers mois de leur existence, ne se réveillent presque que par le besoin de tetter, il ne faut pas en conclure qu'il faille leur en donner toutes les fois qu'ils s'éveillent. Il pourroit en résulter de grands inconvéniens pour la mere & pour l'enfant. Si, par exemple, un enfant se met à crier un quart-d'heure ou une demi-heure après avoir quitté le tetton, on

ne doit pas soupçonner que ce soit parce qu'il a faim, mais bien plutôt parce qu'il éprouve quelque douleur, dont la cause ne feroit pas enlevée par la nourriture qu'on lui feroit prendre. Elle surchargerait au contraire son estomac, & deviendrait la source de nouvelles tranchées pires que les premières \*.

82. La règle qu'il me paroît le plus convenable de suivre à cet égard, est de ne présenter le sein à l'enfant qu'une heure & demie environ après qu'il l'a quitté, jusqu'à ce qu'il ait cinq ou six semaines, & de le régler ensuite à ne tetter que de trois en trois heures, bien entendu que s'il dort il faut bien se garder de l'éveiller pour quoi que ce soit, quand même il feroit un somme de six & sept heures de suite. J'ai remarqué que ces longs sommes sont précieux & très-bons à ménager, parce qu'ils prou-

---

\* Voyez N°. 42.



vent la bonne constitution des enfans qui y font sujets.

83. Mais si le sommeil est absolument nécessaire aux enfans nouveaux-nés, & si rien n'est plus utile à leur santé que de les laisser s'y livrer en toute liberté, il faut néanmoins se garder de chercher à le provoquer par le moyen qu'y emploient communément les nourrices. Je veux parler de la peine qu'elles se donnent de les remuer sans cesse & de les bercer pour les endormir. Ce mouvement doux & lent ne les assoupissant que parce qu'il les étourdit, pourroit leur causer à la longue des dérangemens dangereux dans les fibres du cerveau. C'est d'ailleurs une mauvaise habitude à leur faire contracter, & un grand assujétissement pour ceux qui en prennent soin, à qui il convient d'autant mieux de l'épargner, qu'il est pour le moins tout-à-fait superflu, n'ayant pour but que d'empêcher les enfans de crier. Mais c'est en vain que les meres se tourmentent à cet égard.

Elles devroient considérer premièrement que les cris sont le seul langage que la nature ait donné aux enfans, & qu'ils ne sont pas seulement en eux l'expression de la douleur, mais qu'ils sont aussi celle de tous leurs besoins, de leurs desirs, & même de leurs fantaisies : secondement, que quand même les cris annonceroient toujours de la douleur, elle est absolument inséparable de l'état de l'enfance jusqu'à un certain point, & qu'ils en sont une espèce de soulagement. Comme il est cependant facile à une mere qui nourrit, de discerner avec un peu d'attention les différens accens & articulations de ce langage monotone pour ceux qui ne l'ont pas étudié ; elle y deviendra bientôt savante, & saura distinguer en peu de tems, si elle veut en prendre la peine, les cris de souffrance d'avec ceux qui auront une autre cause, & s'y trompera rarement. Or sachant à point nommé quand son enfant aura besoin de soulagement,

elle y pourvoira suivant les circonstances, & sera du reste sans inquiétude. Il est donc nécessaire que les enfans crient, & il est utile de les laisser, à cet égard, obéir à leur instinct, sans y apporter aucun empêchement.

C'est une vérité importante, dont il est d'une grande conséquence que les Dames soient bien persuadées dans l'éducation physique de leurs enfans, & de laquelle je ne sache pas qu'aucun des Auteurs qui ont écrit sur cette matière, ait encore fait mention. Cependant celles qui voudront bien me donner leur confiance, en retireront l'avantage inappréciable de s'épargner toutes les peines & les allarmes auxquelles sont sans cesse en proie, celles qui peu instruites des Loix de la Nature, ne savent pas se soumettre à la nécessité, & ne sont guidées que par de faux préjugés. Vouloir empêcher un enfant de crier, c'est exactement vouloir le rendre muet. Les cris sont le premier développement des organes de la voix; ils servent à les assouplir,

à les façonner, à les disposer enfin à toutes les inflexions nécessaires pour former des sons de toute espee & articuler des mots. Des observations sans nombre, & faites avec la plus grande attention, m'ont fait reconnoître que les enfans crient beaucoup moins si-tôt qu'ils commencent à parler, & que ceux qu'on a laissé crier tout à leur aise, parlent plus tôt & plus distinctement que les autres. C'est assez, je crois, pour calmer à cet égard l'inquiétude des meres, & leur faire abandonner le projet déraisonnable & tout-à-fait inutile de priver leurs enfans de l'exercice de leur voix, puisque c'est aller, en cette partie, contre le vœu même de la nature, dont il est toujours dangereux de contrarier les opérations.

84. Cette méthode de gouverner les enfans au second jour de leur naissance, est presque la même qui leur convient pendant les quatre premiers mois de leur vie. Il n'est question que d'avoir le courage de la suivre exac-

*dans l'ordre de la Nature. 181*

ement chaque jour sans y rien changer, pour les voir profiter sensiblement : ce que l'on reconnoîtra encore mieux, si on les compare avec ceux de leur âge élevés selon la routine ordinaire.

Le lait de la mere, bien économisé, suffira seul pour la nourriture de son enfant jusqu'à cinq ou six mois, si elle a soin les cinq premières semaines passées, de ne pas lui donner le tetton plus souvent que de trois en trois heures ou environ, lorsqu'il se trouve éveillé, & de ne l'y laisser qu'autant qu'il tire avec activité. Dès qu'il ne fait plus que *sugoter*, la faim est satisfaite, & ce qu'il prend au-delà, non-seulement est superflu, mais devient nuisible. Ce n'est que parce que les enfans tettent trop souvent & trop long-tems, qu'ils sont sujets à tant d'infirmités, & que les meres s'épuisent si promptement, qu'elles sont souvent forcées de joindre d'autres alimens à leur lait pour que leur Nourrison ne jeûne pas. Comme elles

ont commencé par le gorger de lait jusqu'à ce qu'il le rejette, elles continuent à le gorger de bouillie, dont il ne peut pas se débarrasser aussi facilement. Les digestions sont lentes, pénibles & souvent mal-faites, ce qui occasionne de fréquentes coliques. Si on l'entend crier, on lui donne vite à tetter pour le faire taire, & par ces indiscretions multipliées on parvient à lui causer des obstructions, dont les suites funestes sont toujours une vie languissante que termine une mort prématurée.

Meres tendres & novices, écoutez favorablement ce que mon expérience m'a appris, & revenez de vos préjugés. Vos enfans ne mourront pas d'inanition, quand vous les conduirez comme je vous le prescis; vous les verrez au contraire acquérir sur leurs contemporains une supériorité frappante, qui vous donnera la plus grande satisfaction. Car ce n'est pas ce qu'on mange qui nourrit, mais seulement ce qu'on digere. Peu de nour-

*dans l'ordre de la Nature. 183*

ture bien digérée procure une meilleure santé & un accroissement plus rapide, qu'une plus grande quantité lorsqu'elle fatigue l'estomac; & celui des enfans a besoin de grands ménagemens. Tenez donc pour incontestable ce principe que j'ai puisé dans les meilleures sources; qu'il soit la base de votre conduite dans l'éducation physique de vos enfans pendant la première année. Je vous promets des succès au-dessus de vos espérances, parce que je suis fondé en preuves qui ne se sont jamais démenties, & que je suis incapable de vous tromper. Vous reconnoîtrez vous-mêmes, pour peu que vous vouliez y donner d'attention, qu'un enfant qui dort presque sans cesse, a besoin de fort peu d'alimens pour s'entretenir en bon état; que le sommeil même le nourrit, & qu'il est d'autant plus tranquille, que la digestion est moins laborieuse; qu'enfin c'est une vraie folie de s'entêter à lui donner à manger chaque fois qu'il crie, quand on

est assuré qu'il ne peut y être excité par la faim. Ne faites donc aucun cas de tout ce qu'on pourra dire, & suivez mes conseils désintéressés pour votre avantage & celui de vos enfants.

---

## C H A P I T R E V.

*Du troisième jour des Couches.*

85. **L**E troisième jour de la Coucher qui n'apporte aucun changement sensible à l'état de l'enfant, ni au traitement qui lui convient, demande pour celui de la mere une attention toute particuliere. C'est le jour de la montée du lait; il se porte avec une grande abondance vers les mammelles, & occasionne une révolution qui est quelquefois accompagnée de fièvre. Je dis quelquefois, car les femmes qui nourrissent en sont exemptes pour la plupart; mais elles n'en doivent pas moins prendre quelques précautions qui sont indispensables en cette cir-



*dans l'ordre de la Nature. 185*

onstance. Elles consistent principalement à se préserver avec plus de soin des impressions de l'air froid sur le sein; à prendre, s'il est possible, quelques lavemens d'eau-tiède, & à diminuer un peu la quantité des alimens, en augmentant d'autant la boisson d'eau de gruau qui leur est fort salutaire. Les Nourrices doivent ce jour-là, ainsi que les suivans jusqu'au neuvième, observer très-scrupuleusement de ne faire tirer les deux seins chaque fois qu'elles donnent à tetter, afin d'éviter l'engorgement qui pourroit s'y former. J'ai observé plus d'une fois que celles qui suivent dès le commencement les préceptes que j'ai donnés ci-dessus, ne sont point sujettes à ces engorgemens; qu'elles ne souffrent pas en donnant à tetter, & qu'il ne leur vient aucun mal au sein pendant le nourrissage.

86. Cependant, comme parmi les femmes qui sont habituellement bonne chère, il peut s'en rencontrer qui soient pourvues d'une si grande abon-

186 *Les Enfans élevés*

dance de lait, qu'elles s'en trouvent incommodées, & que leur enfant ne puisse suffire à les en débarrasser ; dans ce cas, il faut tâcher d'en trouver un second un peu plus âgé, ou quelque chien nouveau-né pour se faire tetter. On peut aussi tirer son lait soi-même avec une pipe à plaque, ou par quelque autre moyen.

Si néanmoins il se formoit au sein des nœuds de lait ou des duretés, le remède le plus sûr & le plus prompt pour les dissiper, est de graisser toute la partie avec le Baume du Chevalier de la Borde \*. Ce remède est de beaucoup préférable aux cataplasmes de lait & de mie de pain, qui ont l'inconvénient

---

\* J'ai publié en 1771, par la voie des Affiches de Picardie, N°. 38, la recette de ce remède admirable avec la manière de s'en servir & ses différentes propriétés. Mais quoique la manipulation de ce Baume soit longue & difficile, je conseille aux personnes qui voudront être assurées de l'avoir bon, de prendre la peine de le faire faire comme moi sous leurs yeux. On trouvera à la fin de cet Ouvrage la Lettre par laquelle j'ai publié cette recette, & qui contient des détails que je crois pouvoir être utiles & agréables aux personnes qui voudront en faire usage.

*dans l'ordre de la Nature.* 187

ent d'attirer s'ils ne sont changés  
moins toutes les deux heures : au  
u que le Baume reste douze heures  
plus sans avoir besoin d'être renou-  
llé. Il a d'ailleurs la propriété de  
lmer les douleurs très-peu de mo-  
ens après son application, & sou-  
nt l'engorgement se dissipe en trois  
u quatre heures. Il guérit également  
sécorchures, gersures, excoriations,  
nfi que tous les maux de sein aux-  
uels les Nourrices peuvent être su-  
ttes; & quoique le bout en soit tout  
rbouillé, les enfans n'en tettent pas  
vec moins d'appétit, son goût ne  
ur déplaissant nullement. Ce remede  
d'ailleurs la commodité que, se  
rdant en bouteilles bien bouchées  
ussi long-temps qu'on veut, on peut  
oujours l'avoir sous la main pour s'en  
rvir au besoin.



## C H A P I T R E V I.

*Suite du traitement de la Mere &  
l'Enfant après le troisieme jour.*

87. **L**ES femmes se sentent ordinairement de la révolution du lait, tant & plus le quatrième jour de couche que le troisième. Il est conséquent essentiel de ne pas négliger l'usage des précautions que j'ai indiquées, sur-tout si l'engorgement des mammelles subsistoit encore. Mais l'effet du Baume de L. B. est si prompt & si souverain, & celui du régime que je recommande si assuré, que tout ira certainement bien si on l'a suivi. On peut en ce cas se lever presque à l'heure ordinaire & manger à sa faim, en n'usant de viande qu'à dîner, & en ne faisant que de petits repas. On s'entretiendra ainsi jusqu'au dixième jour qui termine le traitement de

che pour les femmes qui nourris-  
sent, tems auquel elles peuvent re-  
prendre leur train de vie accoutumé.  
leur conseille cependant de se cou-  
cher de bonne-heure & de se lever  
tôt, & de préférer toujours les lé-  
gumes & les fruits mûrs de chaque  
saison à la viande & aux ragoûts, qui  
sont moins convenables à leur état.  
Qu'à ce terme, elles feront bien  
de tenir leur porte fermée pour  
éviter ce qu'on appelle *visites*. La com-  
pagnie de quelques personnes est cer-  
tainement utile & agréable : mais j'ai  
marqué plusieurs fois qu'un trop  
grand cercle fatigue les femmes avant  
le dixième jour de couches, & occa-  
sionne même fréquemment un dé-  
rangement sensible dans leur bien-  
être lorsqu'elles s'y livrent trop tôt.  
88. Quant à l'enfant, les six pre-  
mières semaines de sa vie offrent peu  
de variations dans son état physique,  
peu d'observations importantes, s'il  
porte bien ; & il se portera bien, en  
traitant suivant mes principes. Je

ne puis cependant me dispenser de  
servir ici que les enfans nouvea  
nés sont, dans ces six premières  
maines, sujets à des accidens de p  
sieurs especes. J'ai vu, par exemp  
à Paris au mois de Février 177  
un Enfant attaqué d'un enchièvre  
ment si considérable, qu'il ne p  
voit prendre le tetton, faute de p  
voir, pendant qu'il tettoit, pren  
sa respiration par le nez. Je lui  
infusai dans les narines la vap  
chaude d'une décoction de fleurs  
sureau; on y plaça ensuite deux pe  
morceaux de beurre de cacao  
firent rendre à l'enfant une gran  
quantité d'humeur verte & sang  
nolente. Cette prompte évacuation  
soulagea, & il a toujours bien te  
depuis. Le seul soin qu'il exige, c  
d'être lavé tous les matins avec  
l'eau froide de la tête aux pie  
d'être épongé à froid de la ceintu  
en bas, séché & changé avec du lin  
blanc, chaque fois qu'il est sale  
mouillé d'urine; de tetter environ

tes les deux heures le jour, quand  
ne dort pas, & seulement deux  
s dans la nuit, tant que la mere  
tourmentée par son lait; puis seu-  
ment une fois, jusqu'à ce que la  
ere n'en ait plus assez pour satisf-  
re à l'appétit de son enfant, &  
elle commence à lui faire manger  
la panade; alors elle doit le sévrer  
nuit tout-à-fait. La panade se fait  
ec un crouton de pain qu'on met  
uillir dans une écuelle sur le feu  
ec de l'eau & un peu de sel, jus-  
à ce que le pain paroisse se dis-  
udre de lui-même; alors on la  
tire du feu, & en tournant avec  
e cuillere, on l'éclaircit avec du  
t nouveau trait, qui n'ait pas été  
hauffé, ou tout simplement avec un  
eu d'eau pour la donner à l'enfant.

89. On se figure peut-être que c'est  
pour les femmes un assujétissement  
ès-pénible d'être éveillées une ou  
eux fois dans la nuit pendant quatre  
u cinq mois de suite; mais toutes  
elles qui ont nourri certifieront que

rien ne les a moins fatiguées, par la facilité avec laquelle elles se rendoient, & le bien-être que leur procuroit l'évacuation nécessaire de leur lait. Elles doivent donc être à cet égard sans aucune inquiétude, & se persuader qu'au bout de huit jours elles y trouveront plus de plaisir qu'il y a de peines.

90. Un point essentiel de ma Méthode d'Éducation physique, comme je l'ai déjà dit & ne puis me lasser de le répéter, est de préserver les enfans de toute chaleur artificielle avec un soin particulier ; de les tenir hors des appartemens, exposés au grand air le plus qu'il est possible, & de leur procurer dès les premiers jours de leur vie un exercice qu'ils font hors d'état de prendre par eux-mêmes, mais qui ne leur en est pas moins salutaire.

Il est de fait que les enfans nouveaux-nés soutiennent parfaitement le mouvement des voitures, même les plus rudes, sans en être jamais incommodés



incommodés, comme le prouve l'en-  
èvement prodigieux qu'en font jour-  
nellement à Paris les charrettes des  
Meneurs & celles des Messageries de  
tous les environs, jusqu'à vingt-cinq  
ou trente lieues. D'après cette obser-  
vation j'ai imaginé, pour promener  
les enfans, un chariot à quatre roues,  
composé d'un train sur lequel se pose  
solidement entre quatre chevilles, la  
corbeille qui leur sert de lit, & d'un  
avant-train tournant qui porte une es-  
pèce de timon pour conduire le chariot.

Les avantages qui résultent de  
cette promenade, sont que les en-  
fans couchés tout de leur long, sont  
plus à leur aise, moins échauffés l'été,  
& dans une meilleure situation, que  
lorsque leur gouvernante les porte  
sur les bras, quand bien même elle  
auroit l'attention de les tenir tantôt  
d'un côté, tantôt de l'autre, ce qui  
est impossible à plusieurs, & ce que  
les autres négligent le plus souvent.  
Je dis plus, c'est que quelques pré-  
cautions qu'elles y mettent, elles ne

peuvent se dispenser de ferrer fortement les genoux des enfans , par la crainte qu'ils ne leur échappent , ce qui à la longue en rend beaucoup d'incapables.

Voilà donc un grand inconvénient d'évité; mais un grand bien que mon chariot procure aux enfans , c'est de s'endormir sans interrompre leur promenade ni leur exercice , si-tôt que l'envie leur en prend. Or, le sommeil étant infiniment précieux pour leur santé , & le trémouffement qu'il éprouvent sur ma voiture étant assez propre à le provoquer , sans avoir d'ailleurs les dangers du berceau qui ne fait que les étourdir , on ne doit pas balancer ce me semble à l'adopter. J'ai remarqué par un grand nombre d'expériences, dont les premières ont été faites sur mes deux fils , que cette promenade journaliere, jointe aux autres parties de ma Méthode d'Education phyfique, contribue merveilleusement à faire prendre aux enfans l'accroiffement & la force dont ils font fufceptibles.

## CHAPITRE VII.

### *De la façon d'habiller les Enfans.*

I. **O**N n'avoit pas encore imaginé il y a vingt ans que l'Education physique des enfans s'étendît jusques sur la maniere de les habiller, ni qu'elle pût influer en rien sur leur bonne ou leur mauvaise constitution. C'est cependant une vérité que plusieurs personnes de l'Art \* ont reconnue, & qu'ils se sont fait un devoir de démontrer dans leurs Ecrits.

Sans entrer à ce sujet dans un détail qui seroit ici déplacé après ce que j'en ai dit No. 52 & suivans, il me suffit d'engager les meres à se persuader que rien n'est plus important pour

---

\* Voyez *les Recherches sur les habillemens des Femmes & des Enfans*, par M. Alphonse Leroy, Docteur en Médecine, chez Boucher, Libraire, quai des Augustins, à Paris.

la conservation de leurs enfans, que le choix des premiers vêtemens qu'elle leur donneront. Ceux qui sont élevés dans mes principes acquierent des forces prématurées. Ils ont besoin beaucoup plutôt que les autres d'être débarrassés des couches & des langes qui les empêchent de se servir de leurs jambes, dont ils commencent déjà à faire usage à deux mois. Il faut donc leur faciliter par un habillement commode, qui leur laisse la pleine jouissance de leurs membres. Le mieux seroit sans doute de les laisser nus de la ceinture en bas comme on le fait à l'Amérique, où ils n'ont qu'une petite chemise à brassière, qui ne leur passe pas le nombril; mais il seroit ridicule de le proposer dans ce pays-ci, & la décence veut qu'on ait un vêtement.

92. Celui qui nous a paru mieux remplir cet objet pour les garçons est un gilet très-aisé de quelque étoffe légère & qui puisse se laver, telle que de la futaine l'hiver & de la toile l'été

avec une culotte pareille faite à la marelotte & qui s'attache au gilet avec deux boutons , sans bas ni fouliers. La chemise est bordée par en haut d'une collerette qui garnit le col , au moyen de quoi on ne leur ferre pas cette partie , qui jouit ainsi que toutes les autres d'une entière liberté. Il est vrai qu'il faut avoir au moins trois douzaines de ces culottes , pour pouvoir en changer toutes les fois qu'il est nécessaire , & pour avoir le tems de les faire laver & sécher. Mais en les faisant de toile , la dépense n'est pas considérable ; elles tiennent lieu de langes & de couches , dont on n'a plus besoin que pour la nuit. L'enfant ainsi vêtu , on le posera chaque jour pendant quelques heures sur un tapis étendu par terre , pour s'y exercer de lui-même , en se tournant & retournant à sa fantaisie. Il y acquerra en peu de tems une souplesse & une agilité plus grandes qu'on ne peut se le figurer , sur-tout si la mere veut bien de tems en tems avoir la

complaisance de se mettre aussi sur le tapis à quelque distance de son Nourrisson, & celle de lui montrer le tétin en l'appellant lorsque son heure de tetter sera venue. Il ne balancera pas à se traîner vers elle à quatre pattes, & guidé par le besoin, ce premier mobile de l'industrie, il sera bientôt capable d'aller la joindre d'un bout du tapis à l'autre. C'est ainsi qu'il parviendra en peu de tems à se servir de ses forces & à s'en procurer journellement de nouvelles, ce à quoi la commodité de son vêtement contribuera beaucoup, en lui permettant de prendre toutes les attitudes possibles sans éprouver aucune gêne; point essentiel dont on doit particulièrement s'occuper, & qu'on ne rencontrera jamais dans les corps de robes qu'on regarde communément comme devant être le premier habillement des enfans.

93. Quant à celui qu'il convient de donner aux filles, je n'en parlerai pas d'une manière aussi positive, n'ayant

qu'un que des garçons. J'imagine cependant qu'une jaquette qui ne passeroit guere le genou seroit très-commode. Au surplus, chaque mere adoptera celui qui lui conviendra le mieux; peu importe, pourvu que les filles ne portent ni corps, ni corsets à baleines, & qu'elles ayent comme les garçons le libre mouvement de tous leurs membres.

94. Dès qu'un enfant commence à se soutenir on voudroit qu'il marchât; & pour y parvenir, on ne manque pas de le pendre par les aisselles avec des lisières doubles attachées au corps de robe qu'on lui met. J'ai démontré, N<sup>o</sup>. 52 & suivans, l'inutilité & le danger même de cet usage, que je proscriis absolument de mon Education. Il est infiniment plus utile de laisser les enfans se rouler à terre ou sur un tapis, & de les promener sur le chariot dont j'ai parlé, que de leur traîner, comme on fait, les pieds à terre sous prétexte de leur apprendre à marcher. Si on veut absolument

en prendre la peine, il faut avoir la patience de se courber pour les tenir par les mains ou par les bras, ce qui est très-fatigant & sert à fort peu de chose. Car il est certain qu'ils marchent d'eux-mêmes dès qu'ils en ont la force, si au lieu de les avoir toujours sur soi, ou de les porter dans les bras, comme font les gouvernantes, on se contente de leur procurer journellement l'exercice du tapis & du chariot, qui, avec le lavage d'eau froide, sont les meilleurs de tous les fortifiants.

95. Il est d'ailleurs très-important de savoir que lors de la dentition il est dangereux d'obliger les enfans à marcher. Ils deviennent dans ce tems d'une foiblesse extrême, comme je le dirai ci-après. Or, comme les symptômes de cette prodigieuse révolution sont trompeurs, à moins d'en avoir fait une étude longue & assidue, le plus sage parti à prendre, est de ne jamais contraindre les enfans à marcher, ni même à se tenir debout, quand ils y montrent de la répugnance, vu les



accidens qui en peuvent résulter.

96. L'habillement que j'ai indiqué étant sans contredit le plus commode que les garçons puissent porter, il convient de le leur conserver jusqu'à huit ans ou environ, attendu que n'entraînant avec lui aucune ligature, il n'y en a pas de plus favorable au prompt accroissement & au développement parfait de toutes les parties du corps. Si donc on juge à propos de leur en donner quelqu'autre, il est essentiel qu'ils ne soient point étroits, ce qui n'est pas sans danger jusqu'après la révolution de la puberté. On sacrifie trop en ce pays-ci à la mode, qui souvent fait adopter des usages tout-à-fait contraires à la santé. Tel est celui de ferrer fortement les jarrets & le col, de façon à se rendre le visage presque violet, comme font les jeunes gens. Il seroit à souhaiter qu'on substituât aux cols de basin les collerettes que portoient nos ayeux ; cet ajustement sied aussi bien que les cols, & n'a pas les mêmes inconvéniens.

## CHAPITRE VIII.

*Des Gourmes \*.*

97. **R**IEN n'est plus incertain pour les enfans élevés suivant la routine ordinaire, que le tems où ils se purgent naturellement par quelque éruption qui porte à la peau, & qu'on appelle vulgairement *Gourmes*, *Dartres*, *Croutes de lait*, *Feux-sauvages*, &c. (XVII). Il n'en est pas de même de ceux qu'on soumet exactement à la Méthode d'Education physique que je propose. C'est généralement entre quatre & cinq mois qu'il commence à leur paroître sur la tête ou au visage quelques boutons, qui, s'augmentant par degrés, forment au bout de deux mois des croutes fort épaisses. Elles crevent ensuite, & laissent échapper une quantité considérable d'un pus verdâtre

---

\* Voyez la Note XV.

mêlé de sang, qui exhale souvent une odeur si infecte, qu'il faut du courage pour les panser. Cet état triste & douloureux dure environ huit mois, plus ou moins, & demande de grandes attentions de la part des peres & meres.

Il n'est pas ici question d'appeller les gens de l'Art à son secours, pour les charger du soin de ses enfans : encore moins faut-il s'en rapporter aux gouvernantes pour les traiter, par le danger de leurs préjugés ou de leur ignorance, qui pourroient leur faire employer des remedes contraires & d'un effet dangereux. C'est donc une de ces circonstances privilégiées, où la mere doit s'armer de cette fermeté qui ne coûte rien à celles qui ont des entrailles vraiment maternelles, pour veiller elle-même sur le dépôt précieux que la Providence lui a confié, après avoir appris la conduite simple qu'il convient de tenir en ce moment.

Cette éruption cutanée est, comme toutes les autres, le résultat d'une

crise violente de la Nature, qui pousse au-dehors & se débarrasse par ses propres forces, d'une humeur morbifique quelconque, qui gênoit les fonctions intérieures de l'individu. C'est donc encore ici une de ces opérations où l'on doit présumer que la Nature se suffit à elle-même, & de laquelle il faut rester paisible spectateur, dans la crainte de la troubler. Je renvoie sur ce sujet à ce que j'ai dit N°. 21 & suivans, & dans la Note XVII.

98. Tant que les gales sont seulement sur le visage, il n'y a autre chose à faire, que d'essuyer légèrement le pus avec un linge blanc de lessive, & d'en changer souvent. Mais il faut en même tems avoir soin de visiter exactement tous les jours le dessus & le tour de la tête, pour s'assurer s'il ne s'y forme pas de groffeurs. Si on en rencontre quelqu'une, on coupera les cheveux en cet endroit, & on y appliquera des feuilles de poirée ou *bette-blanche*, ramollies

devant le feu, dont on changera soir & matin, avec l'attention de ne point jeter au feu celles qu'on retirera de dessus les plaies, non plus qu'aucun des linges qui auront servi à les panser. On graisse ces feuilles avec un peu de beurre frais, seulement jusqu'à ce qu'il se fasse une supuration. Si-tôt qu'elle est établie, on le retranche tout-à-fait, & l'on applique la feuille de poirée simplement ramollie devant le feu. Cette feuille est préférable, parce qu'elle ne s'attache pas comme le linge, qui durcit & tient ordinairement si fort, qu'il est difficile de l'enlever sans emporter la pièce. C'est donc pour les enfans un supplice journalier qu'il est important de leur éviter, & c'est par cette raison que j'ai dit que la mere doit du moins assister à ces pansemens, si elle ne les fait pas elle-même, parce que sa tendresse lui suggérera mieux qu'à qui que ce soit, l'industrie propre à épargner à ses enfans les douleurs qui ne sont pas indispensables.

99. Un grand tourment dont on ne peut les parer, c'est la démangeaison terrible qui accompagne & qui suit cette éruption. Elle est si violente qu'ils se mettent souvent le visage & la tête tout en sang, d'où il résulte des cuissens fort aigues.

Après avoir recherché avec beaucoup de soin sur mes propres enfans lequel étoit pour eux plus avantageux, ou de les laisser se grater tout à leur aise, ou de leur arrêter les mains pour les en empêcher, j'ai reconnu le premier parti préférable à tous égards. 1°. Parce qu'à moins de leur lier les mains très-exactement au risque de les blesser, ils trouvent toujours le moyen de les porter à leur visage, & qu'en une minute il se dédommagent de la contrainte où on les a tenus, en se déchirant cruellement avec leurs ongles. 2°. Parce que le besoin de se grater est pour eux si pressant, que quand même on parviendrait à leur interdire absolument l'usage de leurs mains, ils ont

ressource de se frotter à tout ce qui s'environne, & ne s'en font pas moins saigner en s'écorchant : ainsi on n'y gagne rien, & je pense qu'il vaut mieux les laisser faire en toute liberté. Ma première raison, c'est que je suis convaincu que notre instinct ne nous trompant jamais, lorsque nous sommes exempts de préjugés, celui qui porte les enfans à se grater pourroit bien avoir plus d'utilité que nous ne pouvons le croire, à cause de la pitié que nous inspire l'état cruel dans lequel ils se mettent. La seconde, c'est que persuadé qu'ils y goûtent un plaisir réel, je trouve d'autant plus injuste de les en priver, qu'il ne peut avoir de suites dangereuses. Mes deux enfans n'ont éprouvé à cet égard aucune gêne. Ils se sont déchirés tant qu'ils ont voulu pendant les huit mois que leurs gourmes ont durées ; ils ont cependant aujourd'hui le plus beau teint sans la plus légère cicatrice au visage. On doit en conclure que lorsque l'humeur est épuisée, son âcreté

n'a plus d'action sur la nouvelle peau qui remplace celle qui a été détruite. Ainsi les Dames peuvent se rassurer à cet égard ; les attrails de leurs filles ne souffriront aucunement de la libéralité qu'elles leur donneront de se livrer sans réserve à un penchant si naturel , & qu'on a tant de plaisir à satisfaire lorsqu'un insecte nous piqués.

On peut cependant appaiser un peu la violence de la démangeaison qu'éprouvent les enfans , en leur baignant de tems en tems le visage avec une légère infusion de fleurs de sureau ; mais le mieux est de n'y rien faire.

100. Le col , les bras , la poitrine , ou quelques autres parties du corps , sont quelquefois aussi remplis de gros boutons qui suppurent ; mais il n'y a non plus rien à faire que de prendre patience : toutes ces petites incommodités finiront d'elles-mêmes. Il faut absolument laisser agir paisiblement la Nature , qui se suffit chez les enfans , sans avoir besoin d'aucun se-



ours, si on n'a pas commencé par la  
contrarier. Il seroit non-seulement  
inutile, mais dangereux, de leur ad-  
ministrer aucun médicament pendant  
le cours de ces gourmes : il ne faut  
pas même les purger après qu'elles  
ont passées, pourvu qu'on se soit en-  
tout scrupuleusement conformé à ce  
que je prescris. Car si on les a tenus  
chaudement le jour & la nuit, ou  
qu'on se soit écarté en quelque autre  
point de la Méthode d'Education que  
j'indique, je ne réponds de rien, l'on  
n'aura pas les succès que j'ai obtenus,  
& l'on ne pourra s'en prendre qu'à soi.

Comme dans le tems des gourmes  
les enfans sont trop forts pour que le  
lait de la mere puisse seul fournir à  
leur nourriture, on y joindra de pré-  
férence la panade & les gruaux, tels  
que je les ai décrits, & on leur fera  
faire un usage abondant d'eau miel-  
lée. On continuera du reste à les  
laver comme à l'ordinaire, excepté  
aux parties malades qu'il faut laisser  
tranquilles.

## CHAPITRE IX.

*De la sortie des Dents.*

101. QUOIQUE la révolution que la dentition occasionne aux enfans, soit une des plus considérables de toutes celles qu'ils éprouvent, rien n'est cependant plus incertain que le terme de leur âge où elle se fait, quelle que soit l'Education physique qu'ils reçoivent. Sans entrer dans le détail de ces variétés infinies qui s'y rencontrent, lesquelles sont de pure curiosité, je me contenterai d'avertir les mères que ce n'est pas un mal que cette révolution ne commence pas avant le septième ou huitième mois, & que plus elle tardera à se faire, moins elles devront s'inquiéter sur les suites, qui seront toujours heureuses, si elles ont pratiqué ma Méthode sur elles & sur leur Nourrison. Mais je les préviens en

même tems , que c'est celui pour lequel elles ont besoin de s'armer du courage le plus mâle & de la patience la plus inébranlable , non-seulement pour ne pas s'effrayer des accidens sans nombre auxquels les enfans sont sujets pendant la germination & la sortie des dents ; mais encore pour se persuader qu'ils sont sans danger , & ne pas céder au desir de les en soulagier , en leur faisant administrer des médicamens. C'est ici le moment de mettre essentiellement toute sa confiance dans la Providence divine , qui, conduisant la Nature par les loix qu'elle lui a prescrites , l'a rendue toujours sage & prévoyante dans ses opérations , & capable pour parvenir à ses fins , de tirer un parti avantageux des accidens mêmes qui nous paroissent les plus fâcheux. Tout ce qui arrive aux enfans depuis l'instans de la naissance jusqu'à ce qu'ils aient vingt dents , n'est que l'effet de la crise perpétuelle dans laquelle ils sont , tant par le développement pro-

digieux de toutes leurs parties , qu  
par la dentition.

J'ai prouvé, N°. 21 & *suivans*, qu  
tous les grands Médecins sont d'acc  
cord qu'il ne faut point administre  
de médicamens aux malades chez qu  
on remarque que la Nature est occu  
pée de quelque grande opération  
premiere raison pour n'en point don  
ner aux enfans, qui sont sans cess  
dans ce cas-là.

J'ai dit, N°. 99, qu'il faut avoir fait  
une étude particuliere des symptôme  
de la dentition, pour reconnoître sù  
rement quand cette crise commence  
Or, comme le plus grand nombre es  
de ceux qui s'y trompent, on peut  
sans aucun risque attribuer à cette  
cause tout ce qu'on voit arriver d'ex  
traordinaire aux enfans : seconde rai  
son pour les laisser tranquilles & pour  
prendre patience. Ainsi c'est à tous  
égards le parti à préférer.

102. On en voit cependant parmi  
eux qui poussent toutes leurs dents  
sans éprouver presque aucune douleur ;

ais le nombre en est si petit, qu'il ne faut pas y compter pour les siens. Les huit premières, qu'on nomme *incisives*, qui sont quatre en haut & quatre en bas sur le devant de la mâchoire, viennent ordinairement assez facilement. Elles sont même souvent accompagnées ou entremêlées de quelques-unes des premières *molaires*, ou grosses dents, sans qu'il survienne de grands accidens. La violence de la crise commence communément à se manifester à la germination & à l'éruption des quatre suivantes, qu'on appelle *canines* \*, & continue du plus ou moins, jusqu'à la sortie de la vingtième dent.

103. Les symptômes les plus ordinaires de la dentition, sont ; 1°. Une abondance prodigieuse de salive ou de bave qui coule en longs filamens, & qui perce en un instant les bavoires

---

\* Ce sont les quatre dents pointues qui viennent de chaque côté, haut & bas, entre les incisives & les premières molaires, & que le peuple appelle les *ailleres*.

les plus épais, qu'il faut avoir soin de changer fréquemment. Sur quoi je ferai observer que les enfans bavent souvent fix & sept mois de suite avant d'avoir une seule dent, ce que je regarde comme un très-grand bien pour ceux à qui cela arrive : les gencives long-tems abreuvées de cette humeur salivaire, s'attendrissent & se relâchent de façon que l'éruption des dents s'en fait moins douloureusement & avec plus de facilité, comme je l'ai remarqué plusieurs fois.

104. II°. Le dégoût est quelquefois si grand chez les enfans, qu'ils déclinent toute espèce d'alimens. Ce symptôme effraye ordinairement les peres & meres. Ils croient tout perdu si-tôt qu'un enfant refuse de manger. Cependant bien loin de se tourmenter pour chercher à le ragoûter par quelque mets nouveau, on doit le laisser en toute liberté obéir à son instinct qui ne le trompera jamais sur le régime qui convient à sa situation. Si donc il n'a pas d'appétit, laissez-le

re diète à son gré, avec la seule attention de lui présenter sa panade ou son gruau, aux heures ordinaires, & lui mettre souvent à la main une bûche de pain rassis frottée de miel, & de lui faire boire de l'eau miellée avec discrétion. S'il n'est pas encore sevré, le tetton fournira suffisamment à sa nourriture; & s'il l'est, il en prendra toujours assez pour ne pas se laisser mourir d'inanition. Soyez sans inquiétude sur les suites du régime qu'il s'impose en ce moment; il lui est dicté par un Médecin qui le conduira au but plus sûrement que vous ne pourriez faire.

105. III°. Les enfans perdent souvent avec l'appétit, leur gaieté accoutumée. Ils n'ont plus dans les yeux ce brillant qui caractérise le bien être. Ils deviennent mornes & tristes; ils ont le ventre gros & tendu; ils tombent même souvent dans une espèce de mélancolie assez bien caractérisée, qui exige de la part de ceux qui en prennent soin, une patience imper-

216 *Les Enfants élevés*

turbable, avec beaucoup de douceur & de complaisance. Or, ces vertus n'étant pas toujours l'attribut des nourrices & des gouvernantes, c'est aux peres & meres à veiller sur leur conduite. Les effets de la mauvaise humeur des domestiques vis-à-vis d'un enfant qui sera peut-être fort malade pendant trois ou quatre mois peuvent avoir des suites fâcheuses tant au physique qu'au moral. Les parents feront bien eux-mêmes de se défendre avec un soin extrême de toute impatience vis-à-vis de ces petites créatures, qui ne doivent inspirer que de la pitié à ceux qui les approchent. Car c'est à l'état douloureux & languissant qu'ils éprouvent, du plus au moins, jusqu'à ce qu'ils aient vingt-quatre dents, qu'il faut attribuer tous les défauts qu'on croit voir en eux dans ce premier âge, pour lequel on ne peut avoir trop d'indulgence. (XVIII).

106. IV°. Ceux qui marchent seuls avant le commencement de la crise



ise de la dentition , refusent quelque-  
is avec opiniâtreté, non-seulement  
e marcher , mais même de se tenir  
ebout , si-tôt qu'elle est à un certain  
ériode. C'est un point sur lequel il  
t encore de la plus grande consé-  
uence de ne pas les contrarier , par  
es raisons d'un grand poids qui ne  
nt pas assez connues.

Les enfans sont affectés pendant  
ette révolution d'une foiblesse uni-  
erselle, accompagnée de fièvre, qui  
e fait sentir particulièrement dans  
es jambes, dont ils ne veulent ni ne  
euvent physiquement faire presque  
ucun usage. Ce qu'on aura peine à  
roire, & ce qui est cependant une  
érité reconnue par l'expérience, c'est  
ue la crise qu'ils éprouvent en cette  
irconstance, est si violente, que leurs  
s même se ramollissent & devien-  
ent très-flexibles (XIX). Tout le  
monde convient assez unanimement,  
ue c'est le tems où les enfans se  
ouent le plus communément ; mais  
ceux qui prendront la peine de les

observer avec attention, reconnoîtront aussi que c'est celui où prennent naissance toutes les difformités de la taille & des membres, par le même principe qui occasionne la nouûre lequel n'est autre que ce ramollissement des os, qui les met hors d'état de soutenir les moindres efforts sans en être affectés. De-là ces nodus qui se forment à toutes les articulations & qui se montrent d'abord à celles des genoux, & le contournement des jambes & des cuisses, si on s'entête à les obliger de marcher ou de se tenir debout, lorsqu'ils auroient besoin d'être assis ou couchés. De-là le dérangement de l'épine, & par conséquent celui de toute la machine, si au lieu de les vêtir comme je l'ai dit, on s'est laissé aller à son préjugé en faveur des corps de robe, qui quelque bien qu'ils soient faits, s'opposent nécessairement à la liberté du jeu des épaules, de l'épine & des hanches, par la compression qu'ils impriment sur tout le coffre, laquelle

agit aussi sur les visceres qu'il renferme. De-là enfin la ruine totale de la santé des enfans, qui se termine toujours par une mort prématurée, fut-ce à trente ans ou plus tard.

107. J'ai déjà annoncé les préservatifs de tant de maux, en invitant les peres & meres à se conformer en tout à la Méthode d'Education que je propose, qui est le plus puissant de tous; en les prémunissant contre les remedes de toute espece, & sur-tout des purgatifs, dont les effets sont plus souvent funestes qu'ils ne sont utiles; en tâchant enfin de leur inspirer une confiance absolue pour la Nature, qui est le plus sûr de tous les Médecins, & le seul dont les enfans ayent besoin, pourvu qu'on ait assez de patience pour ne pas la contrarier, & la docilité de suivre exactement ses ordonnances. Reste, me dira-t-on, la difficulté de les entendre. Et moi je dis que rien n'est plus aisé. Prenez l'enfant pour votre maître; étudiez ses goûts & ses dégoûts; obéissez-lui

en tout pour ce qui concerne son individu ; posez-le à terre le jour sur le gazon ou sur un tapis , avec la liberté d'y prendre telle situation qu'il jugera à propos , & d'y dormir s'il lui en prend envie ; essayez souvent de le promener sur le chariot ; s'il y montre de la répugnance , cessez sur le champ , pour recommencer dans un autre moment où cet exercice lui fera plaisir. N'ayez pas avec lui de volonté , mais que les siennes soient le seul guide de votre conduite , & vous serez assuré que le Médecin invisible qui veille à sa conservation , le tirera sans peine des états qui vous paroîtroient les plus fâcheux.

108. La diarrhée est aussi un des symptômes de la dentition. Elle est du meilleur augure , & quelque forte qu'elle paroisse , il faut bien se garder de songer à l'arrêter , ce cours de ventre étant infiniment utile aux enfans dans cette circonstance ; je le regarde comme une suite nécessaire de cette prodigieuse abondance de salive

à laquelle ils sont sujets. Ils en avalent une grande partie, qui, en remplissant l'estomac, peut bien occasionner le dégoût qu'ils éprouvent, puis leur lâcher le ventre, par des vues sages du Créateur dont nous ignorons les raisons. Mais les effets qui nous sont connus prouvent que le dévoiement est toujours salutaire aux enfans pendant la crise des dents, & qu'il n'y a d'attaqués de convulsions que ceux qui n'ont pas le ventre libre. C'en est assez pour bannir de leur régime la bouillie qui resserre, & tout ce qui peut les échauffer, & pour s'en tenir aux alimens que j'ai indiqués. La panade est, sur-tout, un de ceux qui me paroît leur convenir le mieux pendant la diarrhée.

109. S'il survenoît quelque violente colique, on peut leur insinuer dans l'anus un suppositoire de côtes de bettes, choux, ou de quelque autre plante de même espèce, ce qui les soulage pour l'ordinaire assez promptement, en les faisant aller à la selle.

M. Tissot prescrit, dans son *Avis au Peuple*, Chapitre XXVII, différens moyens de secourir les enfans en pareil cas, & je ne puis mieux faire que d'y renvoyer, parce que l'on y apprendra en même tems avec quelle réserve il faut en user.

110. Les enfans ont naturellement le genre nerveux très-délicat; mais lors de la dentition il devient par fois si sensible, que ceux même qui s'amusoient le plus du lavage froid, & qui y étoient le plus accoutumés, prennent subitement pour ce lavage une horreur absolue, comme il est arrivé à mon fils aîné. J'ai observé qu'elle étoit occasionnée par l'irritation douloureuse que le lavage lui causoit dans les nerfs de toute l'habitude du corps, & je l'ai interrompu sur le champ. L'on doit en user de même en pareil cas, pour recommencer après que la crise sera totalement terminée. Cela n'empêche pas de leur passer légèrement l'éponge mouillée d'eau froide de la ceinture en bas,

*dans l'ordre de la Nature. 223*

our entretenir la propreté, & de les ébarbouiller aussi journellement. Mais le lavage à grande eau leur est nuisible sans contredit, dès qu'il paroît leur déplaire; on doit donc le retrancher sans hésiter, plutôt que de les laver avec de l'eau dégourdie, qui en les affoiblissant leur feroit beaucoup de mal.

Voici donc encore une circonstance qui prouve que les peres & meres qui confient absolument aux domestiques le soin de leurs enfans, leur font courir de grands dangers. Car il ne faut pas se figurer qu'en suivant aveuglément ma méthode, on les conduira toujours sûrement & le mieux possible, sans avoir besoin de se donner la peine d'examiner avec attention si ce qu'elle contient est convenable en tout tems à l'enfant que l'on a sous les yeux. Ils prennent quelquefois des habitudes, contractent des goûts & des antipathies, qui, s'ils sont constans, sont de vrais besoins qu'il faut respecter & satisfaire, bien

loin de s'y opposer. Or quels sont les domestiques capables d'observer les enfans avec l'application nécessaire pour ne pas contrarier en eux les opérations de la Nature ? C'est donc aux peres & meres à se charger de cette occupation, & à veiller sans relâche & sur l'enfant & sur la gouvernante.

J'ai vu quelques enfans qui, lors de la dentition, prenoient du goût pour manger de la terre, du sable, du plâtre, de la cendre & autres choses semblables. Mon fils cadet a même été de ce nombre, & sa mere en fut très-effrayée lorsqu'elle s'en apperçut, persuadée que cette habitude pouvoit avoir, pour son fils, des suites dangereuses. Pour moi qui sais que la Nature ne porte jamais les enfans à rien faire qui puisse leur être préjudiciable, sur-tout pour manger des choses de cette espece, quand ils sont d'ailleurs bien nourris & qu'ils ont du pain tant qu'ils en veulent : je jugeai d'abord qu'il n'y avoit pas grand inconvénient à laisser ce petit garçon se satisfaire



usqu'à un certain point, & je reconnus par la suite que c'étoit pour lui un vrai besoin, qu'indiquoit ce goût déterminé qu'il avoit sur-tout pour des petits morceaux de vieux plâtre, par l'appétit avec lequel il les croquoit si-tôt qu'il avoit su s'en procurer, & l'activité qu'il mettoit à les arracher quand il croyoit qu'on ne le voyoit pas. Ce goût a peut-être duré trois ou quatre mois sans que l'enfant en ait été aucunement incommodé, & a passé comme il étoit venu, c'est-à-dire si-tôt que son estomac n'a plus eu besoin de cet absorbant.

III. En tout tems, mais sur-tout pendant celui de la dentition, les enfans portent souvent leurs doigts à la bouche & semblent les sucer. Les nourrices, les meres, les gouvernantes, tout le monde en un mot, croit que ce sont de mauvaises habitudes, auxquelles il est d'autant plus essentiel de s'opposer de bonne heure, qu'il est dangereux qu'elles ne restent très-longtems. On trouve cela vilain,

malpropre ; & comme on juge de tout par sentiment , sans faire aucune recherche sur la cause ni les effets , on empêche tant qu'on peut le soulagement que les enfans se procurent par ce moyen , & on leur fait journellement beaucoup de mal par trop d'envie de leur faire du bien. Peres & meres je vous l'ai dit & je vous le répéterai sans cesse ; laissez en tout vos enfans obéir à leur instinct , qui ne peut jamais les porter à rien faire qui leur soit préjudiciable ni pour le présent , ni pour l'avenir , parce que cet instinct qui les guide n'est autre que le vœu de la Nature , incapable de se tromper en quoi que ce soit , attendu qu'elle ne fuit d'autres loix que celles qui lui ont été originairement imposées par la divine Providence , qui a elle-même tout prévu & tout réglé. Tâchez donc de vous pénétrer intimement de cette vérité ; qu'elle soit sans exception la regle de votre conduite. N'ayez point d'impatience ; attendez tout du tems , sans

vouloir anticiper sur l'avenir, & vous aurez immanquablement la fatisfaction de voir vos enfans s'élever à fouhait. Ils font fujets lors de la dentition, ainfi que tous les animaux, à une irritation dans les gencives, qui y caufe de la démangeaifon & de la douleur. Le premier mouvement eft d'y porter la main ; mais outre la fatisfaction qu'ils y trouvent, ils fe font un bien réel, par le dégorge-ment des glandes maxillaires & autres qu'ils provoquent en fe procurant une abondante falivation. Si on leur arrête les mains, comme c'eft la fureur des femmes, ce fera la fource d'accidens de toute efpece que cette indifcrétion occasionnera, tant il eft vrai que rien n'eft minutieux ni indifférent dans les opérations de la Nature, & qu'il faut les refpecter toutes également.

Quoiqu'on laiffe les enfans en pleine liberté de mettre les doigts dans leur bouche, cela n'empêche pas qu'on ne les invite à y porter une racine

d'althea, de guimauve on de réglisse qu'on frotte de miel blanc, qu'ils aiment généralement beaucoup, & qui leur est fort salutaire en toute occasion, mais sur-tout dans celle-ci, en ce que le miel est détersif, adoucissant & nourrissant; & qu'après avoir agi comme topique dans la bouche, il passe dans l'estomac, & n'y produit que de bons effets. Le miel est, d'après les observations réitérées que j'en ai faites, un des meilleurs remèdes pour toutes les maladies des enfans, le moins coûteux, & celui qu'on peut avoir le plus aisément par-tout. Il est en même tems pour eux un des plus sains & des plus délicieux alimens.

112. Un des momens où la sortie des dents cause le plus de douleurs, est celui où elles sont prêtes à paroître, & ne sont plus recouvertes que par une portion assez mince de la gencive. Il peut être utile alors de faciliter, comme font quelques nourrices, l'éruption de la dent, en ouvrant la gencive d'un coup d'ongle ce qui abrège ordinairement les dou-

leurs. Il faut cependant s'y connoître, & bien prendre son tems pour cette petite opération, qui, si elle n'est pas faite à propos, ne sert qu'à occasionner un redoublement de douleur fort superflu. J'ai lu quelques Ouvrages sur cette matiere, où l'on blâmoit l'usage des hochets garnis par un bout d'un morceau de crystal, d'ivoire, ou de quelque dent de loup, sous prétexte que ces corps durs rendoient eux-mêmes les gencives dures & calleuses. Je n'approuve point le luxe des hochets, qui me paroît fort déplacé; mais je me suis apperçu qu'il y a plusieurs circonstances dans lesquelles les corps frais, durs & polis dont ils sont garnis, plaisent aux enfans, & leur font par conséquent du bien; car il est certain que pour eux, l'un ne va pas sans l'autre. Le morceau de crystal leur rafraîchit la bouche, & j'ai vu des enfans le porter constamment sur la dent prête à percer, & à force de le presser entre les gencives, venir à bout de faire eux-mêmes l'opération dont je viens

de parler. Ils y réussissent de même avec un morceau de réglisse, pourvu qu'on ait soin de couper exactement avec des ciseaux la portion dont ils ont fait une espece de frange à force de la mâcher. On peut donc s'en rapporter à eux pour se procurer tout le soulagement dont ils ont besoin, avec la seule attention de mettre sous leurs mains les instrumens qui conviennent le mieux pour y procéder. Les miens se sont bien trouvés de l'usage du mucilage de pepins de coings, recommandé par M. Tissot, Chapitre XXVII.

---

## C H A P I T R E X.

*Des Convulsions & des Vers.*

113. **L**ES convulsions sont moins chez les enfans une maladie particulière, que le symptôme d'un dérangement considérable dans l'économie animale. Cependant, comme je n'ai pas connoissance qu'aucun de ceux qui ont été soumis à la méthode d'édu-

*dans l'ordre de la Nature.* 231

ation physique que je propose aient été atteints de convulsions, ce qui prouve qu'elle en est le préservatif assuré, je suis moins en état de discuter sur leurs causes les plus communes, & sur les remèdes convenables aux différentes maladies qui les occasionnent. Je renverrai sur cet article à l'*Avis au Peuple* de M. Tissot, Ouvrage précieux à l'humanité, que les mères qui veulent nourrir & élever leurs enfans, ne peuvent se dispenser de lire journellement. On y trouvera amplement de quoi se satisfaire à cet égard, & c'est d'ailleurs le cas de recourir aux Médecins. Je me contenterai d'avertir que c'est lors de la dentition que les enfans sont plus sujets à ces mouvemens spasmodiques, & que la constipation en est ordinairement le préliminaire & le symptôme. Il faut par conséquent leur tenir le ventre libre, non pas par des lavemens ou des médicamens laxatifs, mais en bannissant de leur régime le lait bouilli, qui resserre, & faisant du reste un bon choix d'alimens, qu'on

232 *Les Enfans élevés*

doit tous tirer du regne végétal. Je crois d'ailleurs pouvoir indiquer comme des préservatifs contre les convulsions, quelques topiques qui sont peut-être de peu d'utilité, mais dont je suis assuré que l'usage ne peut être dangereux par l'épreuve que j'en ai faite sur mes propres enfans. On peut leur mettre au col un collier de semences de pivoine mâle qu'on a fait infuser dans du bon vin rouge pendant vingt-quatre heures, & qu'on enfle avec de la soie cramoisie passée à travers le corps d'une taupe mâle toute vivante. On en prendra la peau, & après l'avoir bien passée à la cendre pour la dégraisser, on l'appliquera sur le bonnet de l'enfant le poil en dehors, immédiatement sur la fontanelle. On peut aussi en mettre les quatre pattes avec le bout du museau, dans un petit sac, & le pendre au col de l'enfant. Une noisette, ou un tuyau de plume rempli de vis-à-vis, confu dans un petit morceau de drap écarlate, & pendu au col de façon qu'il pose sur le creux de l'esto-



*dans l'ordre de la Nature. 233*

ac, est aussi un remède contre les convulsions, & j'ai connu un épileptique qui en a été fort soulagé.

114. Quant aux vers, les enfans élevés selon mes principes en sont peu incommodés, & je renvoie encore au livre de M. Tissot, que je ne veux pas copier dans ce qu'il en dit, & qu'il ne feroit mal de vouloir suppléer. On ne peut mieux faire que d'y avoir recours toutes les fois qu'on se trouvera embarrassé pour soi-même ou pour les siens, & d'adopter avec confiance tous les préceptes qui s'y rencontrent, comme les plus salutaires qu'on puisse recevoir.

---

## CHAPITRE XI.

*Du Sevrage & des alimens qui conviennent le mieux aux Enfans lorsqu'ils ne tétent plus.*

115. **L**ES meres se passionnent aisément pour leurs enfans, sur-tout quand elles les ont allaités; & cela va quel-

## 234 *Les Enfans élevés*

quefois si loin, qu'elles altèrent souvent leur santé, en voulant rendre meilleure celle de leur nourrisson: elles prolongent en conséquence le nourrisage le plus qu'elles peuvent. Mais sans répéter ici ce que j'ai dit à cet égard, je renvoie au N<sup>o</sup>. 48 & *suivans*, où l'on trouvera des détails suffisans pour bien conduire les enfans & leur former une constitution forte & vigoureuse.

116. Une fois qu'ils sont sevrés & que la crise de la dentition est finie, leur histoire naturelle fournit peu de faits remarquables ni d'événemens qui puissent inquiéter, si on en excepte les chûtes fréquentes auxquelles ils sont sujets, non pas tant quand ils commencent à marcher que lorsqu'ils ont trois ans passés. Tant qu'ils sentent foibles ils sont craintifs & prennent des précautions admirables pour ne pas se blesser, si on les laisse à leur propre discrétion. Mais dès qu'ils ont acquis un certain degré de force, ils ne doutent plus de rien, & n'en connoissant pas exactement la

*dans l'ordre de la Nature. 235*

sure, leur étourderie est cause qu'ils tombent violemment. Le meilleur remède aux coups qu'ils se donnent à tête, est de l'eau bien fraîche, dont on baigne sur le champ l'endroit contus avec une éponge. Il faut en même-temps leur faire boire un peu d'eau froide & les faire pisser tout de suite. Mes enfans ont été bien des fois dans ces cas; je n'y ai jamais fait autre chose que m'en suis bien trouvé: raison pour laquelle je conseille de faire de même. Quant aux brûlures & autres blessures de quelque espece qu'elles soient, on les guérira promptement & sans embarras avec le baume dont on trouvera la recette à la fin de ce Livre.

117. Cet Ouvrage laissera, je crois, peu de choses à desirer aux peres & meres de famille qui l'auront lu avec quelque attention, pour les mettre en état d'élever leurs enfans à leur satisfaction; tant ma méthode est simple & facile à pratiquer pour ceux qui ne craindront pas d'y donner les soins nécessaires. Le plus difficile est de commencer; car au bout de trois mois

236 *Les Enfans élevés*

on y est fait , & cela ne coûte rien.

118. Je dis maintenant, en me représentant l'homme fumant, que la perfection de l'éducation des enfans consiste principalement à ne point contrarier en eux les opérations de la Nature, qui sont prodigieuses & sans interruption depuis leur naissance jusqu'à ce qu'ils aient vingt-quatre dents. La crise alors devenue moins violente, va toujours en diminuant jusqu'à la puberté, qui est la dernière secousse qu'ils éprouvent, laquelle ne finit que vers dix-huit ans. Or nous ne pouvons douter que cette révolution ne soit la même que pour tous les animaux, qui acquièrent d'autant plus sûrement la force & la vigueur dont ils sont susceptibles, que nous nous mêlons moins de leur éducation. Ainsi la nature se suffit à elle-même & n'a pas besoin de notre secours. Mais nous ne faisons pas attention que la plupart des animaux parviennent en trois, quatre ou dix ans au plus, à la perfection de leur être; au lieu qu'il nous en faut au

ins vingt, ou même vingt-cinq, pour gagner le même point où se trouvent les brutes en si peu d'années (XX),<sup>1</sup> est-à-dire pour que notre corps ait acquis toutes ses forces & notre esprit toute sa maturité.

En partant de cette observation, on ne peut me nier la justesse, je tiens que l'enfant (je ne parle que des garçons) qui n'aura été contraint à rien, de qui on n'aura exigé quoi que ce soit, par violence ou autrement, n'enfin on n'aura point tourmenté jusqu'à six ans pour lui faire apprendre quelque chose, n'en fera pas par là plus ni moins docile, ni moins porté au travail & à l'application. Je maintiens même que ce sera tout le contraire, pourvu qu'en le laissant absolument maître de son individu, on ne l'habitue pas à se faire obéir, & qu'on ne lui mette d'ailleurs que de bons exemples sous les yeux. La raison que j'en donne, c'est que les fonctions de l'esprit cheminent avec celles du corps, & se développent d'autant

mieux qu'on cherche moins à le hâter. Or celles de l'enfant de six ans qui n'a jamais été gêné ni contrarié sont assez avancées pour lui faire connoître qu'il ne peut pas faire par lui-même tout ce qu'il voudroit. Il commence à sentir le besoin qu'il a de ses pere & mere, des domestiques de la maison, & de tout le monde en général. Ce besoin seul, qu'il ne peut plus se dissimuler, non plus que sa foiblesse, en comparaison de ceux qui l'environnent, suffit, d'après mes expériences, pour le porter à l'obéissance, par l'utilité personnelle qu'il en retire journellement. Dès ce moment elle ne lui coûte plus rien parce qu'il s'apperçoit que c'est un moyen assuré de se concilier la bienveillance de ceux dont il dépend. Plus il va, plus il se sent enchaîné par les liens de cette dépendance dont la nécessité l'arrête à chaque pas, & plus aussi il devient obligeant, caressant & soumis pour son propre intérêt, qu'il fait mieux discerner que qui que

de soit : sur-tout si on a attention de  
de lui rien commander que lorsqu'il  
il est avantageux d'obéir. Il faut en  
même-tems le lui faire remarquer le  
moins qu'il est possible , car il n'y a  
lors d'utile pour lui que les réflexions  
qu'il fait lui-même, & elles sont plus  
réquentes chez les enfans élevés selon  
les principes physiques & moraux ,  
qu'on ne peut se le figurer.

Quant au goût pour le travail &  
l'application, j'éprouve déjà qu'il est  
naturel aux enfans, ainsi que le desir  
de savoir le *comment* & le *pourquoi*  
de ce qu'ils voyent, quand on ne leur  
a pas rendu le travail pénible & dé-  
agréable par la contrainte. Il ne faut  
que s'occuper en leur présence de ce  
qu'on desire qu'ils apprennent, pour  
faire naître leur émulation & les por-  
ter où l'on veut ; moins on paroîtra  
vouloir les y aider , plus ils feront  
d'efforts pour se satisfaire par eux-  
mêmes & indépendamment de tout  
secours ; ensorte qu'on fera vraiment  
forcé de chercher à les distraire de

240 *Les Enfans élevés, &c.*

l'étude, plutôt que de les y inviter.  
Cette recette me paroît sûre; je la  
suis avec succès, & je ne crois pou-  
voir mieux faire que de l'indiquer  
pour que chacun puisse en profiter.

J'ai atteint le bout de la carrière  
que je me proposois de parcourir.  
Mon fils aîné n'a pas encore sept ans,  
ainsi je ne suis plus dans le cas de pou-  
voir appuyer d'expériences mes opi-  
nions sur le surplus de l'éducation  
physico-morale des enfans. Ayant pris  
pour épigraphe, *Magister artium Expe-*  
*rientia*, je ne donnerai pas mes rêves  
pour des vérités, & je saurai m'arrêter  
puisque l'expérience me manque.

Puisse le zèle patriotique qui a con-  
duit ma plume, contribuer au bien de  
l'humanité, & me mériter la confiance  
avec l'estime du Public, seuls prix de  
mes travaux que j'ambitionne & qui  
soient selon mon cœur!

*Fin de la seconde Partie.*

NOTES



# NOTES

SUR

## CET OUVRAGE.

1) *P*ARCE que la pureté des mœurs, compagne de la vie simple & frugale de nos ancêtres, formoit pour ainsi-dire le sol fertile où cette plante croissoit & se multiplioit naturellement sans presque aucune culture. N<sup>o</sup> 4. J'aurois pû trouver dans nos anciens Histo-riens bien des preuves de ce que j'avance ici; mais je me contenterai de citer ce que rapporte M. Maret, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Dijon, sur ce qui se passoit à cet égard au dixième siècle, dans l'excellent Mémoire par lequel ce savant Médecin détermine, *quelle influence les mœurs des François ont sur leur santé*; Mémoire qui a été couronné par l'Académie d'Amiens en 1771, & que je suis charmé de faire connoître à mes Lecteurs. Il se vend chez la veuve Godart, Imprimeur à Amiens.

Voici comme s'exprime M. Maret en parlant de l'éducation des Enfans dans ces tems reculés. « Livrés à eux-mêmes presque

L

» en naissant; instruits par l'expérience  
 » sur l'usage qu'ils pouvoient faire de leurs  
 » forces; exposés dès les premiers momens  
 » aux intempéries des saisons, & toujours  
 » en mouvement, les enfans acquéroient  
 » avec rapidité une grandeur & une force  
 » surprenantes; aucune ligature ne gênoit  
 » le développement de leur corps, & la  
 » Nature, libre dans ses actions, mettoit  
 » entre leurs membres la proportion la plus  
 » avantageuse, &c. »

On verra dans la suite que la Méthode d'éducation que je propose, tend uniquement à procurer les avantages de celle de nos François du dixième siècle, dont M. Muret parle ici avec tant d'éloges.

(II) *Frappé de l'espece d'épidémie qui règne constamment sur les Enfans du premier âge.*  
 N°. 5. Sompson, dans ses *Tables de la probabilité de la vie humaine* publiées à Londres en 1742, prétend qu'il meurt la moitié des enfans avant l'âge de trois ans. M. Dupré de Saint-Maur, d'après ses recherches dans les Registres baptistaires & mortuaires de quelques Paroisses de Paris & des environs, soutient que ce n'est qu'à sept ou huit ans que cela arrive. Celles que j'ai faites à ce sujet, & qui sont assez nombreuses, me mettent en état d'avancer qu'il meurt avant l'âge de trois ans plus de moitié des enfans mis en nourrice,

en adoptant le calcul de M. Dupré de Saint-Maur pour ceux qui sont nourris par la nature & élevés selon la méthode ordinaire. J'ignore, à dire vrai, en quelle proportion on trouveront avec ce calcul ceux pour qui on adoptera l'Education physique que je propose. Mais ce que je puis assurer de très bonne-foi, c'est que sur plus de cent enfans sur qui elle a été pratiquée à ma connoissance, je n'ai pas appris qu'il en soit mort aucun; ils sont tous, au contraire, vigoureux jusqu'à présent, & d'une très-bonne santé, malgré les changemens que chacun croit devoir faire du plus au moins à mes préceptes. D'où je conclus que la probabilité est entièrement pour ma Méthode, & contre les usages pour lesquels le préjugé tient encore.

(III) *Les maillots sont la première, & peut-être la seule cause des ruptures ou descentes des enfans mâles en ce pays-ci. N°. 14.* On ne peut se figurer à quel point cette infirmité est commune parmi ceux de la campagne; mais ce qu'on aura bien de la peine à croire, & qui est cependant un fait très-constant, que je ne rapporte qu'après l'avoir bien vérifié, c'est qu'il y a dans presque toutes les provinces des Opérateurs qui font métier de tailler les descentes, c'est-à-dire d'enlever le testicule du côté où elle se trouve, ou même tous les deux pour peu que le gonflement devenu trop

considérable cause d'embarras à l'Opérateur ; car ces Messieurs ne songent qu'à gagner leur argent le plus promptement qu'il est possible. Voici comment j'ai découvert cette horreur.

Je m'étois rendu il y a quelques années à notre Hôtel de Ville pour y assister au tirage de la milice. Je remarquai que lors de l'appel qui se faisoit des garçons de chaque Paroisse, il s'en trouvoit un grand nombre qui se prétendant exempts de tirer vu leurs incommodités, demandoient à être visités par les Médecin & Chirurgien, & qui sur le rapport de ceux-ci, étoient en effet déclarés inhabiles au service du Roi, & renvoyés comme tels. Curieux de savoir quelle étoit cette incommodité, si fréquemment alléguée par des hommes grands, forts, & en apparence si bien portans, je le demandai au Subdélégué. Il me dit qu'il renvoyoit comme incapables de servir tous ceux qui avoient été taillés de la descende, c'est-à-dire châtrés tout-à-fait, ou seulement à moitié, dont j'en comptai dans une seule matinée quarante-six sur environ cent soixante garçons. ( Cela fait plus du quart, & peut aller à un septième sur la totalité des hommes de la campagne dans les Paroisses de l'Election où j'ai été à portée de vérifier ce fait. ) J'avoue que j'en fus effrayé ; mais quand cette proportion, loin d'être la même dans tout

le Royaume ne seroit que de deux sur cent, l'opération de la taille des descentes n'en seroit pas moins un mal qu'il faudroit arrêter dans sa source, en défendant sous des peines afflictives aux Chirurgiens de la pratiquer, & en poursuivant ceux qui seroient convaincus de l'avoir faite. Il y en avoit un à Luzarches en assez grande réputation dans le pays, qui en a taillé à ma connoissance jusqu'à dix-sept pour un seul jour, dans un même village à une lieue de Clermont. Il avoit gagné à ce métier un bien assez considérable, quoiqu'il ne se fit payer que six livres par chaque opération. Il est mort heureusement pour l'humanité, dont il étoit certainement le plus grand ennemi, en détruisant la population dans son principe.

Quant à l'exemption de service qu'on est dans l'usage d'accorder à ces châtrés d'un ou des deux testicules, elle est, dit-on, fondée sur ce que les soldats couchant deux à deux, leur camarade ne tarde pas à s'appercevoir de ce qui leur manque, & qu'ils deviennent par-là l'objet de la raillerie perpétuelle de tout le corps. Mais ce prétexte me paroît absolument insuffisant pour faire accorder cette exemption. Au contraire, il me semble qu'il seroit à desirer que ceux qui sont tout-à-fait mutilés fussent Miliciens de droit, par cela même qu'ils sont inhabiles à la propagation de l'espece. Quant à ceux qui ne

le font qu'en partie, je ne vois aucune raison qui doive les exempter de tirer à la milice dès qu'ils ont la taille requise; ils sont tout aussi capables de soutenir les fatigues de la guerre que les autres hommes, & doivent pour le moins supporter cette charge de l'Etat, concurremment avec leurs compatriotes; sauf à empêcher qu'ils ne soient tournés en ridicule par leurs camarades, ce à quoi la discipline militaire peut aisément pourvoir,

(IV) *Toutes les loix divines & humaines nous disent que c'est un devoir indispensable de la paternité.* N°. 20. Le goût de l'oisiveté & de la dissipation, ce que les gens du monde appellent *amusement*, est porté si loin dans ce siècle, sur-tout chez les gens aisés, qu'ils ne trouvent jamais le tems de vaquer aux devoirs de pere, & qu'il semble aujourd'hui que le seul à remplir soit de travailler à amasser du bien. On se croit irréprochable dès qu'on y emploie tous ses momens & toute l'application dont on est capable, avec la persuasion que c'est ce qu'on peut faire de mieux pour ses enfans. On se figure d'ailleurs que les soins de l'éducation d'un enfant nouveau-né sont uniquement du ressort des femmes, soit que la mere l'allaitte, soit qu'elle le fasse nourrir sous ses yeux; & la plupart des hommes rougiroient presque de s'en mêler jusqu'à ce qu'il ait acquis six

ou sept ans. Alors on le met en pension, ou on lui donne un instituteur à qui on s'en rapporte pour l'éducation morale, tandis que le Médecin ou le Chirurgien en qui l'on a confiance, gouverne le physique. Ce sont tous moyens qui concourent à rendre les enfans foibles, délicats & mal élevés, à moins que le hasard ne leur donne un précepteur éclairé, ce qui est très rare, & qu'on ne le contrarie pas dans ce qu'il fait de bien, comme cela est fort commun.

Je ne puis proposer à mes Lecteurs un meilleur modele à suivre à cet égard, que celui de M. le Chancelier d'Aguesseau. Il y en aura certainement parmi eux fort peu qui aient autant d'affaires que cet illustre Magistrat, lequel n'en a pas moins présidé dans tous les tems à l'éducation de MM. ses fils, & il trouvoit encore celui de travailler aux nombreux & excellens Ouvrages de tous genres que nous avons de lui.

(V) *Le vin sucré qu'on donne aux enfans à plusieurs reprises dès qu'ils sont nés, est une des principales causes de la jaunisse qui leur survient au troisième jour. N°. 25. M. de Buffon parle dans son Histoire Naturelle de l'Homme, de l'usage où l'on est de donner ce vin sucré aux enfans; mais il semble indiquer la jaunisse du troisième jour comme leur état naturel à ce période. Elle*

est cependant le symptôme d'une véritable maladie, uniquement occasionnée par cette liqueur, ou toute autre de même nature, qui les échauffe dans un tems où ils n'ont besoin que de délayans & de rafraîchissans. Il ne faut pour s'en convaincre, que se donner la peine d'examiner les qualités du *colostrum*, qui est la liqueur qui se trouve dans le sein de la femme au moment de la couche, & qui est destinée par la Nature à former le premier aliment & la seule boisson de l'enfant nouveau-né; on verra que c'est une espece de petit-lait très-peu substantiel, doux & rafraîchissant. C'est par conséquent contrarier la Nature & aller directement contre ses vues, que de donner aux enfans du vin sucré qui ne peut que leur faire du mal comme le montre cette jaunisse, qui annonce toujours de violentes tranchées, auxquelles succombent beaucoup de ces victimes de l'impéritie des Sages-femmes & des Meres en général. Je puis avancer avec certitude, & d'après des expériences sans nombre, que ceux à qui on fait prendre seulement quelques cuillerées d'eau miellée avec une once de syrop de chicorée composé, mêlé avec une égale quantité d'eau, ne sont point sujets à cette jaunisse ni aux tranchées qui en sont la suite.

(VI) Ils mourôient presque tous, c'est-à-dire environ quatre-vingt sur cent, d'une maladie



appelée mal de mâchoire ou tetanos. N°. 26.  
M. Alphonse Leroy Médecin, qui a publié  
en 1772 d'excellentes *Recherches sur les  
habillemens des Femmes & des Enfans*, y  
parle de ce mal de mâchoire ou tetanos,  
auquel les Nègres de nos Isles de l'Amérique  
sont fort sujets dans les neuf premiers jours  
de leur vie. Il ne balance pas à attribuer cette  
maladie très-singulière, & particulière aux  
Négrillons, au seul contact de l'air qui les  
tue, & prétend que la chaleur de la Mere,  
si elle avoit l'attention de la leur communiquer,  
en seroit le préservatif assuré. En conséquence  
de cette hypothèse qu'il prend pour un  
axiome, il bâtit un système qui porte  
absolument à faux, le principe duquel il part  
étant totalement contraire aux expériences  
multipliées que j'ai faites à l'Amérique,  
pour reconnoître la véritable cause de cette  
maladie. Elles sont si constantes, qu'il n'y  
a plus à Saint-Domingue d'habitant, parmi  
ceux capables de donner les soins convenables  
à la conservation de leurs Nègres, qui  
ne soit comme moi convaincu que le mal  
de mâchoire n'a d'autre cause que le manque  
d'évacuation du *meconium*, qui par un trop  
long séjour dans l'estomac & dans les  
intestins, y occasionne une inflammation  
mortelle dont le tetanos est le symptôme.  
La preuve la plus complète que je puisse  
donner de cette vérité, que j'ai découverte

en cherchant le préservatif à la maladie, (car elle est sans remède) c'est qu'il n'y a pas d'exemple qu'un Négrillon en ait été attaqué, lorsqu'on lui a fait prendre aussi-tôt après la naissance, le purgatif d'une once de manne, tel que je l'ai indiqué.

J'avois cependant ouï dire, comme M. Leroy, par beaucoup d'habitans de Saint-Domingue, que les Négrillons mouroient du *mal de mâchoire*, parce que l'air les faisoit ; mais quoique je ne sois pas à beaucoup près aussi instruit dans son Art, que ce Médecin qui montre beaucoup d'acquit & de connoissances, je n'ai jamais été la dupe de ces propos dictés par le préjugé, suite de l'ignorance. Je n'ai donc jamais soupçonné que le seul contact de l'air, dans un pays situé par la latitude de 19 degrés 30 minutes, où l'hiver est de la température de notre mois d'Août, pût occasionner une maladie mortelle à des hommes que le Créateur a destinés à vivre en plein air ; mais j'ai été constamment persuadé que le *tetanos*, auquel les Nègres seuls sont sujets, avoit une autre cause, quelque chose que les Chirurgiens même du pays m'ayent pu dire à ce sujet. Il y a d'autant moins lieu de douter que le *tetanos*, soit le symptôme de cette inflammation des entrailles & de l'estomac portée à son plus haut période, qu'en ouvrant ceux qui en meurent, on les leur trouve

tout gangrenés. Cette inflammation est d'ailleurs la maladie la plus commune à St.-Domingue, & celle qui y tue en peu de jours un si grand nombre d'Européens.

C'est sans doute ce qu'ignoroit absolument M. Leroy, qui a ajouté foi à ce qu'on lui a dit à cet égard; mais il n'est pas moins étonnant qu'un Médecin qui s'annonce avec autant de talens, ait donné si légèrement sa croyance à un fait aussi peu vraisemblable, que celui dont il fait la base de son système sur la nécessité de procurer aux enfans la chaleur de la mere; & que sur un simple oui-dire il ait publié ce fait comme une vérité incontestable.

Cette erreur n'est pas la seule dans laquelle M. Leroy soit tombé. Il a encore oui-dire à quelqu'un que les Nègres en Amérique marchent à quatre mois; & sans autre information, non-seulement il en a été convaincu comme d'une vérité, mais il s'est figuré qu'en suivant ses préceptes d'Education physique, on parviendroit en France à procurer à nos enfans le même avantage, malgré la différence du climat. J'ai déjà dit que j'ai habité pendant près de huit ans différentes contrées de l'Amérique méridionale. Je m'y suis beaucoup livré à la partie de l'Histoire Naturelle qui concerne notre espèce; je n'y ai cependant jamais vu les enfans blancs, noirs, mulâtres ou métis, de

quelque teinte qu'ils soient, essayer de se tenir debout seuls avant sept mois, quoiqu'à quatre ils aillent assez vite en se traînant sur un genou & sur les deux mains, un des deux pieds en avant; & je ne pense pas qu'il en soit autrement des petits Péruviens dont parle aussi M. Leroy.

Ces deux erreurs très - considérables dans un homme de sa profession, & que mes voyages m'ont mis en état de relever, prouvent assez combien on doit être en garde contre ce qu'on lit d'extraordinaire dans les livres nouveaux, & avec quelle réserve il faut y donner sa confiance. On auroit eu peine à croire qu'un Médecin eût établi une proposition d'où il tire de si nombreuses conséquences pour l'Education physique des Enfans, sans s'être préalablement assuré de la vérité constante du fait qui la lui fournissoit.

Au surplus je n'en fais pas moins de cas de l'Ouvrage de M. Leroy, qui est plein d'excellentes recherches sur la matière qu'il traite, & qui annonce un mérite réel. Je me fais certainement gloire de lui rendre cette justice qui lui est due à tous égards, n'étant animé envers lui d'aucun esprit de jalousie. La seule preuve & la meilleure que j'en puisse fournir, c'est ce que j'ai publié en 1770 par la voie des Affiches de Picardie, Nos. 32 & 33. sur le mal de mâchoire des Nègres, trois ans

avant de connoître le Livre de M. Leroy. J'ai dit à ce sujet les mêmes choses que je répète ici.

(VII) Il est vrai que la grossesse de sa Mere a été la plus favorable & sa couche la plus heureuse qu'on puisse désirer. N<sup>o</sup>. 33. Rien n'influe certainement davantage sur la constitution des enfans & sur leur caractère, que la bonne santé des pere & mere, & sur-tout celle dont jouit la mere pendant sa grossesse. Lors donc qu'il est question de comparer entre eux plusieurs enfans du même âge, & de juger des avantages que leur a procuré l'éducation physique qu'ils ont reçue, il faut avoir égard à l'âge du pere, à son meilleur ou plus foible tempérament, à celui de la mere, aux accidens plus ou moins grands de la grossesse & de la couche dont il est né. Il suit de-là qu'un enfant engendré d'un pere qui a plus de cinquante ans & d'une mere délicate, dont la grossesse a été très-douloureuse & la couche fort laborieuse, lui-même beaucoup souffert & peu profité avant que de voir le jour. Si donc il devient ensuite l'égal de ses contemporains nés de parens dans la force de l'âge & robustes, il le doit nécessairement à son éducation. A plus forte raison en est-il ainsi, lorsqu'il est supérieur par toutes les facultés corporelles. C'est par cette raison que je propose mon fils aîné comme une des

meilleures preuves qu'on puisse rencontrer de l'excellence, & j'ose dire, de la supériorité de ma Méthode d'éducation ; car il y avoit cent contre un à parier quand il est né, qu'il ne seroit pas parvenu à l'âge de trois ans, si on l'eût mis en nourrice & traité selon la routine ordinaire ; au lieu qu'il est d'une vigueur peu commune à son âge, même parmi les enfans des payfans aisés. Son tempérament & son caractère se ressentent à la vérité de l'état triste & souffrant dans lequel sa mere a été pendant toute sa grossesse : il est fluet, délicat, il a les nerfs très-sensibles, ce qui le rend grand pleureur, étourdi, violent, & en tout beaucoup moins gai & moins aimable que son frere, qui né à la suite d'une grossesse & d'une couche des plus heureuses, est d'une gaité & d'une douceur ravissantes. Je crois cependant que les défauts de l'aîné peuvent être corrigés par une Méthode d'Éducation physico-morale bien appropriée à son caractère, & je ne suis pas sans espérance d'y réussir. Mais ce n'est pas chose aisée, & il faut pour cela beaucoup de tems avec une patience à l'épreuve.

(VIII) *Je pense qu'elle nous regarde comme eux, & que nous devons les imiter en cela.*  
 N°. 36. L'instinct seul dont le Créateur nous a doués ainsi que les animaux, nous le prescrit, & nous y obéirions tous naturellement, si

abus que nous faisons des facultés intellectuelles qu'il nous a donné au-dessus d'eux, ne nous empêchoit d'entendre cette voix qui nous parle intérieurement. Car je prétends non-seulement que nous avons un instinct, mais encore que nous avons le même que les animaux, celui qui leur fait chercher & discerner ce qui leur est utile, en les réservant jusqu'à un certain point de ce qui peut leur être nuisible, avec cette différence que le nôtre se ressent de la supériorité de notre essence. Leur discernement est en effet beaucoup plus borné que ne le pensent la plupart de leurs partisans. Le perroquet mange avec plaisir le persil qui le tue. J'ai vu à Saint-Domingue tous les bestiaux chercher avec un empressement marqué, à abreuver du suc de manioc, qui les empoisonne inmanquablement s'ils parviennent à en manger. On y trouve dans les savanes ou prairies naturelles, une plante venimeuse appelée *Quebec*, qui est mortelle pour les bœufs, chevaux & mulets, qui ne laissent pas d'en manger toutes les fois qu'ils y rencontrent; raison pour laquelle les habitans s'attachent à la détruire tant qu'ils peuvent dans leurs habitations. Par conséquent l'instinct des animaux ne leur apprend pas mieux qu'à nous à ne pas user de ce qui leur est contraire, & ils y sont souvent trompés. Il est vrai qu'il les porte à chercher ce qui

leur est utile ; même en cas de maladie , ce en quoi je remarque que le nôtre lui est absolument semblable. Je suis de plus persuadé qu'il nous guideroit aussi sûrement que fait le leur , si nous nous attachions à le suivre comme eux qui sont toujours dans l'ordre de la Nature.

La preuve de ce que j'avance se tire de faits très-communs , & qui sont sous les yeux de tout le monde. Il n'est point de Médecin , ni presque personne un peu observateur , qui n'ait vû notre instinct se montrer dans certains malades , au point de les entraîner comme malgré eux vers le remède qui devoit opérer leur guérison , en leur donnant un appétit défordonné , ou plutôt très-bien ordonné pour ce remède , avec un dégoût insurmontable pour ce qui leur étoit contraire. Le peu d'études que j'ai faites en cette science me donne lieu de penser que tous ces goûts & dégoûts constans des malades , sont symptomatiques , & qu'on n'y donne pas en général assez d'attention. Je présume qu'on y reconnoîtroit souvent les vrais remèdes curatifs de la maladie , si on s'attachoit à les y chercher. Une chose bonne à remarquer , c'est qu'ils sont toujours de la classe des alimens , & jamais de celle des médicamens ; d'ou l'on doit conclure que ce n'est pas dans la boutique de l'Apothicaire , mais dans sa propre cuisine , c'est-à-dire dans un régime



en entendu, que se trouvent les plus sûrs moyens de conserver & souvent même de tablir sa santé.

De tout cela il résulte que s'il subsiste une analogie quelconque entre nous & les animaux, elle réside principalement dans cet instinct que nous avons comme eux, & qui chez nous à peu près les mêmes effets. Parmi le grand nombre d'exemples de cette vérité, desquels ma curiosité m'a rendu le moins, je n'en rapporterai qu'un seul, si appant, qu'il est, selon moi, impossible de refuser à son évidence. J'ai vu successivement mes deux enfans, l'aîné à deux ans, & le cadet vers 18 mois, prendre un goût débit pour l'oseille crue, qu'ils alloient cueillir dans le jardin & qu'ils mangeoient par poignées, en me disant que cela étoit bon. Peu de jours après on s'aperçut qu'ils rendoient des vers; & les acides sont vermifuges. Je demande si cet instinct n'est pas aussi-bien marqué, & s'il est d'une autre espèce que celui du chien, qui mange du chiendent pour se purger.

(IX) *Pour être en état de résister également la rigueur du froid & aux ardeurs du soleil.*  
N°. 38. Lorsque j'ai donné au Public, en 1770, un petit Abrégé de ma Méthode d'Éducation physique, par la voie des Affiches de Picardie, ce système nouveau a trouvé des contradicteurs. On m'a objecté, d'après

J. J. Rousseau , que les enfans se ressentant beaucoup de la mollesse de leurs pere & mere , il convenoit de les habituer par degrés au lavage froid. D'autres ont pensé avec Balexferd , qu'on ne devoit laver les enfans qu'après le sevrage ; qu'avant ce tems l'usage en étoit dangereux ; que trop fréquemment il pouvoit occasionner différens accidens , ou que , dégénérant en habitude , son effet deviendrait nul , & qu'il n'en resteroit que la gêne de l'assujettissement. Mais l'expérience détruit toutes ces objections , qui ne sont que spécieuses. Plus les enfans sont nés foibles , plus ils ont besoin d'être lavés à froid , & plutôt il faut avoir recours à ce moyen certain de les fortifier promptement. C'est dès le lendemain de la naissance qu'il faut commencer , afin que le corps s'y accoutume plus facilement , n'ayant encore pris aucune autre habitude. Si celle du bain froid en rend l'effet nul , on sent qu'il ne peut en rester d'assujettissement , & qu'on peut cesser le lavage quand on veut sans aucun risque. C'est aussi ce qui arrive par une suite nécessaire de l'effet du lavage froid , qui augmente le ton , la force & l'épaisseur même de la peau à tel point , qu'elle n'a plus besoin de ce secours pour faire en tout tems ses fonctions régulièrement , & résister aux intempéries froides ou chaudes de l'air & des saisons , pourvu qu'on n'affoiblisse

ensuite son ressort par une vie molle & dentaire, qui n'est point faite pour les en-  
s. J'en vois journellement la preuve sur  
miens, qui passent des heures entieres  
prendre les exercices les plus violens,  
té en plein soleil & tête nue, sans être  
mais mouillés de sueur, ni en ressentir  
cune incommodité.

(X.) *Il n'est point d'autre moyen connu  
donner aussi promptement des forces à l'en-  
nt nouveau né, & de développer toutes celles  
il est susceptible d'acquérir.* N°. 38. Un  
onyme qui avoit entrepris de me réfuter,  
prétendu que la force étoit l'attribut des  
rocheteurs & des gens du bas peuple, qui  
ont destinés à gagner leur vie par des travaux  
énibles, mais qu'elle étoit inutile pour toutes  
s professions honnêtes qui conviennent aux  
ommes nés dans une certaine aisance, &  
ui ont reçu une bonne éducation. Il a en-  
ore supposé au lavage froid des dangers qui  
existent que dans l'imagination, quand on  
ait avec exactitude les autres parties de ma  
éthode, & partant d'un calcul fait d'après  
es fausses suppositions, il a dit : *il vaut mieux  
risquer d'être foible, que de n'être point du tout ;  
il ne faut jamais parier la vie de cinq ou six  
nfans, contre la santé de cent individus.*

Dès qu'on a acquis un peu de fortune,  
on se croit, dans ce siècle-ci, soi & ses en-  
ans, d'une espece supérieure & toute diffé-

rente de celle des autres hommes. Les ignorans , qui sont en grand nombre , éivrés de leurs richesses , ont la sottise de se figurer qu'on peut être foible & de bonne santé. Ils ne savent pas que la force , la souplesse & la légèreté en sont les vrais symptômes & les plus précieux attributs. Qu'ils observent ils apprendront que ce sont les premiers de tous les biens \* , les seuls qui nous appartiennent en propre , & dont personne ne puisse nous dépouiller. Ils reconnoîtront que la force spécifique des organes , outre qu'elle conserve & entretient la bonne santé , est encore le meilleur préservatif contre les accidens auxquels nous sommes sans cesse exposés , ainsi que contre les maladies contagieuses.

J'en apporterai pour exemple mes deux enfans. Ils ont fait l'un & l'autre des chûtes considérables , parce qu'ils sont tous deux de la plus grande vivacité , & que je leur laisse une grande liberté , ils ne se sont cependant jamais donné de coups dangereux , & c'est assurément leur agilité & leur souplesse qui les en ont seules préservés , car ils n'ont jamais porté de bourlets.

Il a régné ici successivement , l'année dernière & la précédente , une rougeole & une coqueluche épidémiques , qui ont duré cha-

---

\* Voyez le Mémoire de M. Maret, déjà cité , & la Note N°. 9.

au moins six mois , & dont aucun enfant de la ville ni du fauxbourg n'a été exempt , excepté les deux miens : avantage unique , ils ne peuvent devoir qu'à la force de leur tempérament , suite nécessaire de l'éducation physique qu'ils ont reçue.

La petite vérole a eu son tour cette année 1773 ; elle a paru dès le mois de Février. Comme elle n'étoit pas meurtrière , Madame Fourcroy , qui l'avoit remarqué , me dit un jour qu'elle souhaiteroit bien que nos Français la gagnassent , afin d'en être quittes. Je n'avois osé jusques-là prendre sur moi de les inoculer , vu la répugnance que leur nature y avoit ; mais ce mot lâché de sa part , je me mit à mon aise. Pour en essayer , je cherchai un nouveau moyen , que je méditois depuis plusieurs années , & si peu apparent , que le sujet lui-même ne peut s'en appercevoir. Il ne s'agit que de mettre à celui qu'on veut inoculer , une chemise qui a passé la nuit dans le lit d'un malade de la petite vérole en suppuration ; je ne l'ai fait que trois fois à mon fils aîné , le soir en le couchant , à l'insçu de sa mère. Au bout de quatre jours , il a été pris d'une fièvre violente , accompagnée d'un grand mal de tête.

Je lui ai mis les pieds & les jambes dans du chaud pendant une demi-heure , matin & soir. Sa boisson & sa seule nourriture ont duré pendant les trois jours qu'a duré la fièvre ,

un thé de sureau miellé , auquel j'ajoutois assez de bon vinaigre blanc , pour donner à cette boisson une petite pointe acidule. Dès que la fièvre a été tombée , j'ai aperçu à son visage quelques petites taches qui m'ont annoncé le caractère de la maladie , mais que notre Chirurgien , qui est notre ami , ne regardoit que comme une ébullition , quoiqu'il ait beaucoup de talens & d'expérience. Le lendemain l'enfant étoit absolument sans fièvre & crioit la faim. J'ai retranché le vinaigre de son thé de sureau , & j'y ai substitué un tiers de lait nouveau trait & froid ; & en y joignant quelques mouillettes de pain , j'en ai encore fait sa seule boisson & sa seule nourriture , jusqu'à la fin de la maladie , sans bouillon ni soupe , ni rien autre chose , si ce n'est quelques pommes cuites. Je voyois cependant les taches devenir plus nombreuses & prendre plus de diametre ; mais comme l'enfant étoit debout , jouoit & couroit dehors comme à son ordinaire , notre Docteur continuoit à soutenir d'après le calme du pouls , que n'y ayant point du tout de fièvre , ce ne pouvoit être la petite vérole , dont l'enfant n'avoit pas eu les symptômes , prétendant d'ailleurs qu'elle n'avoit jamais une marche aussi lente. Enfin , au septième jour de la maladie , les boutons se sont étendus & gonflés de façon à ne pouvoir plus s'y méprendre, Le mal-

se s'est de nouveau fait sentir, & il a dû garder le lit. Alors, sans rien changer de régime, qui ne plaisoit pas trop à mon Docteur, j'ai eu soin de faire renouveler l'air de la chambre, trois fois au moins par jour, en ouvrant portes & fenêtres pendant un bon quart-d'heure, avec la seule précaution de ne pas laisser mon fils exposé au courant de l'air, & sans le couvrir plus qu'à son ordinaire. Je faisois autant de fois parfumer l'appartement avec du vinaigre étendu sur la pelle rouge. Je me suis constamment opposé à ce qu'on le fît suer à force de couvertures & de boissons chaudes. J'avois au contraire, qu'on le changeât soir & matin de chemise, de draps bien secs, mais point chauds, & même de matelats, que je faisois exposer au grand air, avant que de les remettre dans son lit.

Je me suis en tout fort écarté du traitement généralement adopté dans cette maladie; il n'a cependant lieu de croire que j'ai eu raison de préférer celui que j'ai appliqué à mon fils, puisque le seizième jour il étoit debout avec presque toutes ses forces, au grand étonnement de notre Chirurgien.

Un second essai de même nature, fait de suite sur mon second fils, avec une marche plus prompte dans la maladie & un succès absolument paillard, a mis le comble à ma satisfaction & à l'étonnement de mon Docteur. Il avoit cru

devoir me prévenir que celui-ci ayant gagné la petite vérole de son frere , pourroit bien n'en être pas quitte à aussi bon marché que lui ; la violence de la fièvre , accompagnée de quelques légères envies de vomir , le lui avoit fait juger ainsi. Mais les symptômes ont disparu & la fièvre a cessé le troisiéme jour , enforte qu'il a été obligé de convenir qu'il s'y étoit trompé d'autant plus facilement , que depuis quarante ans qu'il pratique , il n'avoit jamais vu l'éruption de deux petites véroles avoir des progrès si lents , si parfaitement égaux , avec aussi peu de malignité , ni aucun enfant qui s'en fût tiré mieux & plus promptement que les deux miens , ce qu'ils ne doivent sans contredit qu'à la force de leur tempérament & à l'excellence du traitement que je leur ai administré , lequel j'ai puisé dans les ouvrages de M. Tissot , à qui je me fais gloire d'en rendre hommage.

Si à ces considérations , qui doivent être d'un grand poids vis-à-vis des peres & meres qui ont une véritable tendresse pour leurs enfans , on joint celles tirées des avantages inestimables d'une santé ferme & robuste dans toutes les circonstances de la vie , on sera forcé de convenir que c'est l'héritage le plus précieux qu'on puisse leur laisser ; à quel que état qu'ils soient destinés. Les plus grands biens sont en effet peu de chose sans la santé , qui nous met seule à portée d'en jouir.

*Dissertation*



*Dissertation sur l'inoculation.*

Long-tems après que j'ai eu écrit ceci , & que j'ai eu procuré la petite vérole à mes enfans par les moyens que j'ai indiqués ci-dessus , lesquels j'ignorois avoir été déjà employés avec succès , les *Œuvres de M. Franklin, Docteur ès loix, membre de l'Académie des Sciences de Paris, des Sociétés Royales de Londres & de Gottingue, Président de la Société Philosophique de Philadelphie., &c.,* traduites de l'Anglois par M. Barbeau du Bourg, Médecin célèbre de la Faculté de Paris, me sont tombées entre les mains. J'ai été agréablement surpris d'y rencontrer, *Tome II, pag. 138, Edition in-4°. de 1773,* une lettre de ce savant Traducteur à M. Franklin, dans laquelle la grande question de l'*Inoculation de la petite vérole* me paroît présentée sous son véritable point de vue , & traitée d'une manière à faire grand plaisir à tout le monde. J'ai cru , par cette raison , devoir insérer ici , un extrait de cette lettre intéressante , & je le fais d'autant plus volontiers , qu'elle développe parfaitement les motifs par lesquels des peres & meres peuvent , par une tendresse bien entendue , se déterminer à procurer la petite vérole à leurs enfans , & que ma propre justification résultera de ces motifs, vis-à-vis les lecteurs judicieux & non prévenus.

*Opinion d'un Médecin de la Faculté de Paris,  
sur l'Inoculation de la petite Vérole.*

FOND DE LA QUESTION.

» La petite vérole est une maladie trop  
» commune, pour que ses principaux caractères ne soient pas universellement reconnus.

» On fait que trop peu de personnes en sont exemptes, & que très-peu de sujets en sont atteints plus d'une fois. On fait que c'est une maladie contagieuse & des plus meurtrières. On fait qu'elle est redoutable à tous les âges, en tous tems, en tous lieux; mais que les diverses constitutions de l'air la rendent beaucoup plus ou beaucoup moins dangereuse en certaines années, en certaines saisons; & que ce danger est encore augmenté ou diminué considérablement d'un sujet à l'autre, suivant leurs différentes dispositions personnelles. On fait enfin que le concours de toutes ces circonstances rend quelquefois la petite vérole si différente d'elle-même, qu'on a long-tems cru devoir en distinguer deux especes: l'une qu'on appelloit *Benigne*, & l'autre *Maligne*. Voilà ce que personne ne peut ignorer ni contester, parce que c'est le résultat d'une multitude infinie d'observations journalieres & de mûres réflexions

» sur les faits les mieux avérés. C'est aussi ce  
» que tous les hommes sensés, Médecins ou  
» non Médecins, ont constamment posé  
» pour principe de leur conduite par rap-  
» port à cette cruelle maladie.

» Il s'est trouvé dans tous les pays de  
» bons & sages peres de famille, qui, tou-  
» jours agités d'une tendre inquiétude pour  
» leurs enfans tant qu'ils n'avoient point en-  
» core eu la petite vérole, & se promettant  
» la plus grande tranquillité sur leur sort dès  
» qu'ils auroient une fois acquitté ce fatal  
» tribut, ont pris la généreuse résolution  
» d'aller au-devant du mal lorsqu'ils en pour-  
» roient avoir toutes les circonstances à leur  
» choix.

» Suivons les progrès de cette tendresse  
» courageuse & réfléchie. Ces dignes citoyens  
» apprenoient-ils que la petite vérole d'une  
» espèce benigne régnoit dans leur voisi-  
» nage, ils s'empressoient de profiter de l'oc-  
» casion pour s'affranchir d'une perplexité  
» continuelle, & redimer leurs tendres  
» enfans d'un péril toujours imminent, en  
» l'affrontant une fois pour toutes dans la  
» conjoncture la moins défavantageuse. Les  
» parens conduisoient eux-mêmes leurs pro-  
» pres enfans à la source de la contagion,  
» dans la chambre, au chevet des petits  
» malades de leur âge, pour recevoir dans  
» ces jours propices, les influences d'un mal

» capable de leur causer tant d'allarmes en  
 » toute autre conjoncture.

» Il est peu de pays où l'on ne cite plu-  
 » sieurs semblables exemples , & cette uni-  
 » formité non-concertée entre des gens de  
 » différentes nations & de différentes reli-  
 » gions , forme un préjugé très-légitime en  
 » faveur de cette pratique.

» D'autres braves & honnêtes peres de  
 » famille ont été plus entreprenans : ils ont  
 » fait porter à leurs enfans des chemises qu'ils  
 » avoient envoyées , de dessein prémédité , dans  
 » des maisons infectées de petite vérole , & fait  
 » tenir quelque tems entre les draps des ma-  
 » lades pour y être plus sûrement imprégnées  
 » des miasmes varioliques ; afin de ne pas man-  
 » quer l'occasion de capituler avec la maladie,  
 » lorsque par des signes non équivoques de  
 » bénignité elle sembloit offrir d'elle-même  
 » les conditions les plus avantageuses qu'on  
 » pût espérer.

» Ce moyen a été pratiqué plus d'une fois  
 » dans quelques-unes de nos Provinces , &  
 » peut-être en beaucoup d'autres pays de  
 » l'Europe ».

Ici l'Auteur rapporte les différentes façons  
 dont on inocule la petite vérole chez un grand  
 nombre de différentes nations , & après avoir  
 renvoyé les curieux au Recueil des pieces  
 pour & contre l'inoculation de M. de Mon-  
 tuccla , il poursuit ainsi :

» Cet art de procurer une petite vérole  
» bénigne , pour parer aux dangers de la  
» petite vérole maligne , a été porté de  
» Turquie en Angleterre , d'où il s'est répan-  
» du peu à peu dans la plûpart des Etats de  
» l'Europe , & jusqu'en Amérique. Mais on  
» ne sauroit dissimuler qu'il ne se soit élevé  
» à son occasion de grandes disputes , qui  
» ont commencé à Londres , & qui finiront  
» vraisemblablement à Paris.

» La question passe aujourd'hui pour dé-  
» cidée en Angleterre : des succès constans  
» y ont mis la Cour & le peuple d'accord sur  
» cette pratique ; savans & ignorans , tous  
» presque sans exception , lui rendent hom-  
» mage. Nous ne sommes pas si avancés en  
» France.

» Il est bien vrai que tous nos Géomètres,  
» qui ont appliqué à l'Inoculation leurs cal-  
» culs de probabilités , lui ont trouvé de très-  
» grands avantages. Il est bien vrai qu'elle  
» a été deux fois honorée de la pluralité des  
» suffrages des Médecins assemblés. Il est  
» bien vrai que quatre jeunes Princes ou  
» Princesses du Sang Royal , & plus de  
» cent autres enfans des Maisons de Lorraine,  
» de Bouillon , & autres des plus illustres  
» du Royaume , ont été conservés à l'Etat  
» par son moyen , sans qu'il en soit péri un  
» seul de cet ordre éminent , sur qui tous  
» les yeux sont incessamment ouverts. Ce-

» pendant , quoiqu'il ne soit pas à craindre  
» qu'on proscrive désormais une pratique qui  
» a été salutaire à tant de têtes si cheres , on  
» ne doit pas se flatter que d'ici à long-tems  
» son triomphe soit complet. Mais à quoi  
» tient-il ? C'est ce qu'on ne sauroit dire.

» Avec tous les bruits que l'on sème , tous  
» les scrupules que l'on affecte , toutes les  
» vieilles objections que l'on reproduit , il  
» ne paroît pas qu'aucun des adversaires de  
» l'Inoculation ayent encore songé où ils  
» pourroient placer la barriere qu'ils mé-  
» ditent de lui opposer.

» S'ils condamnent l'Inoculation par une  
» petite plaie artificielle à la maniere de Tur-  
» quie , ils ne sauroient approuver l'infric-  
» tion à la maniere d'Irlande , & ils condam-  
» neront aussi , sans doute , l'insertion des  
» Chinois , au moyen d'une tente de coton  
» imbibée du pus variolique & introduite  
» dans les narines. S'ils proscrivent le coton  
» infecté , pourront-ils permettre les chemises  
» infectées ? De proche en proche ils doivent  
» aller jusqu'à défendre de mêler des enfans  
» sains avec des enfans malades , à dessein  
» de leur faire respirer un air contagieux ,  
» quoique cela se soit pratiqué en différens  
» pays , de tems immémorial , sans re-  
» proche ni contradiction.

» Mais s'il n'est permis de prévenir en  
» aucune façon cette espece de danger , il

doit en être de même de tout autre. Il ne seroit donc pas permis de se jeter par la fenêtre d'un premier étage quand le feu seroit au rez-de-chaussée : il ne seroit pas permis à des voyageurs de s'avancer les premiers , l'épée à la main , contre des brigands prêts à les assaillir ; il ne seroit pas permis à un homme affligé de la pierre de se faire tailler au péril de sa vie , & une saignée de précaution en santé pourroit passer pour un péché des plus graves. Enfin , s'il est défendu de s'exposer au moindre danger , dans la vue d'en éviter un bien plus grand , à combien plus forte raison ne devroit-il pas être défendu de se dévouer , sans nécessité , sans autre raison que des motifs d'intérêt ou de convenance , à des dangers évidens & qu'on pourroit très-bien éviter ? C'est pour-tant ce qui s'est fait de tout tems , & ce qui se fait tous les jours , près & loin de nous , sous nos pieds & au-dessus de nos têtes. Peut-on descendre dans des carrières , dans des mines , & en voir les travaux sans frissonner ? Peut-on de sang-froid envoyer des plongeurs à la recherche des perles que la mer recele dans ses profondeurs ? Il est difficile de donner une fête au peuple d'une grande ville , qu'il n'en coûte la vie à quelques malheureux ouvriers ; & comment peut-on goûter des plaisirs à ce prix ?

» Il est impossible de bâtir des maisons de  
 » quatre ou cinq étages, & des églises bien  
 » plus hautes encore, sans beaucoup de  
 » risques pour quantité d'artisans divers ;  
 » & encore ne s'en tient-on pas là : il faut  
 » élever un clocher sur cette Eglise pour  
 » fendre les nues & provoquer le tonnerre ;  
 » on veut que ce clocher soit surmonté d'une  
 » croix, & on aime à voir un coq au-dessus ;  
 » & il y a certainement plus de risque à  
 » placer ce coq, qu'à se faire inoculer ; &  
 » ce coq ne préserve de rien.

» La proscription de l'Inoculation entraî-  
 » nerait donc, par une conséquence inévi-  
 » table, celle de quantité de métiers très-  
 » communs. Ou si les plus grands ennemis se  
 » trouvent obligés de la tolérer à l'égard de  
 » ceux à qui on permet d'exercer habituel-  
 » lement des professions cent fois plus pé-  
 » rilleuses, tels que les plongeurs, les mi-  
 » neurs, les couvreurs, qui passeroient,  
 » sans contredit, un mois avec moins de  
 » dangers dans une infirmerie, que dans le  
 » sein de la mer, dans les entrailles de la  
 » terre, ou dans la moyenne région de l'air,  
 » les Anti-inoculateurs pourroient-ils s'em-  
 » pêcher d'étendre leur indulgence en faveur  
 » des matelots, des tondeurs des grands  
 » arbres, des pompiers pour les incendies,  
 » des artificiers, des charpentiers, des ma-  
 » çons, &c. &c. : en un mot, cette barrière



» une fois emportée, où & comment compteroient-ils pouvoir & devoir nous arrêter ?  
» De tous les bruits qui courent de tems en tems des prétendus mauvais effets de l'Inoculation, lorsqu'on veut remonter à la source, la plûpart se trouvent faux, & les autres fort exagérés. Je ne connois personne qui soit capable de les inventer par plaisir, ou de les accréditer par malice, & je veux croire que chacun les rend à peu près comme il les a reçus; mais en les accueillant avec avidité, & les répandant avec complaisance, on s'entretient dans l'idée que tôt ou tard une catastrophe arrivant à l'héritier de quelque grande maison, fera tomber tout-à-coup ici l'Inoculation dans le plus grand discrédit; on se repaît depuis plusieurs années de cette frêle espérance, & comme on se figure que plus on a attendu un tel événement, moins il reste à l'attendre, on n'est défabusé ni par le laps de tems, ni par les succès multipliés de l'Inoculation.  
» Quant aux scrupules que l'on tâche d'inspirer sur l'Inoculation, on a beau chercher à allarmer les consciences timorées; ni la loi naturelle, ni la religion révélée, ne fournissent aucunes armes contre une pratique inspirée par la tendresse, exécutée par le courage, & dirigée par la prudence.  
» Peut-on regretter que l'Infant Duc de

» Parme, doive la vie à l'inoculation ? Ou  
 » peut-on ne pas regretter , au contraire ,  
 » d'avoir vu périr , faute de cette précau-  
 » tion , l'Infant Dom Philippe son pere ,  
 » Madame l'Infante sa mere , & la Princesse  
 » Isabelle sa sœur , épouse de l'Archiduc ,  
 » aujourd'hui Empereur , tous trois morts de la  
 » petite vérole à la fleur de leur âge ,  
 » l'un en Italie , l'autre en France , & la  
 » troisieme en Allemagne ?

» Toutes les objections qu'on a faites  
 » jusqu'ici aux Inoculateurs , peuvent se ré-  
 » duire à une demi-douzaine , que l'on a  
 » retournées de cent façons.

» *Premiere objection.* La Religion nous dé-  
 » fend de tenter Dieu.

» *Réponse.* Faire usage de la raison que  
 » Dieu nous a donnée pour veiller à notre  
 » propre sûreté , & tâcher de diminuer la  
 » somme des maux & des dangers qui nous  
 » obsèdent ; étudier le tems & l'occasion  
 » favorables pour franchir les pas les plus  
 » dangereux de la carrière que nous sommes  
 » destinés à parcourir , ce n'est point tenter  
 » Dieu : c'est plutôt seconder sa Providence ,  
 » comme c'est la seconder que de construire  
 » des bateaux pour traverser des rivières ,  
 » comme c'est la seconder que d'enfouir du  
 » bled dans la terre , après l'avoir dûment  
 » préparé pour le faire germer.

» Il semble même qu'on pourroit plus

» justement rétorquer cette objection contre  
» ceux qui la proposent. En effet, comme  
» ce seroit tenter Dieu que d'attendre qu'il  
» envoie ses Anges pour nous soutenir sur  
» les flots, comme ce seroit le tenter que  
» de nous abstenir de labourer & de semer,  
» dans l'attente qu'il lui plaise de changer les  
» pierres en pain pour notre subsistance ;  
» n'est-ce pas également le tenter que de  
» négliger les moyens qu'il a mis en notre  
» pouvoir pour diminuer le risque de la  
» petite vérole, dans l'espoir qu'il daigne  
» signaler sa puissance pour nous en guérir  
» lorsque la maladie surviendra accompa-  
» gnée des plus pernicioeux symptômes ?

» *Seconde Objection.* Il n'est pas permis de  
» donner à quelqu'un un mal dont il peut  
» mourir ; car, s'il arrivoit qu'il en mourût  
» effectivement, on seroit coupable d'homi-  
» cide, quand même on ne l'auroit fait que  
» dans l'intention d'en sauver cent autres.

» *Réponse.* Ce seroit sans doute un ho-  
» micide criminel de dévouer spécialement  
» tel ou tel homme à la mort, même pour  
» en sauver un cent ; mais ce n'est rien moins  
» qu'un crime d'exposer cent hommes à un  
» danger qui pourra être fatal à l'un d'en-  
» tr'eux, pour les soustraire à un autre dan-  
» ger qui seroit funeste à dix ou douze. Sup-  
» posons une centaine de malheureux déses-  
» pérés, dont il est décidé qu'on fera un

» exemple en les décimant. Si au lieu qu'ils  
 » doivent tirer demain dans une roue où  
 » il y aura dix billets noirs sur cent, vous  
 » pouviez obtenir du Général de les faire  
 » tirer aujourd'hui dans une autre roue, où  
 » sur cent billets il n'y en auroit qu'un noir,  
 » seriez-vous répréhensible d'interposer votre  
 » crédit à cet effet ? Celui à qui tomberoit  
 » l'unique billet noir de cette roue, auroit  
 » peut-être tiré de l'autre roue un billet  
 » blanc ; mais votre intention ayant été la  
 » même pour lui que pour tous les autres,  
 » de rendre son sort moins périlleux, loin  
 » d'avoir aucun reproche à vous faire à ce  
 » sujet, vous mériteriez neuf couronnes ci-  
 » viques, pour avoir conservé autant de  
 » citoyens.

» *Troisième Objection.* Peut-on se promettre  
 » que celui qu'on inocule n'aura pas la petite  
 » vérole une seconde fois ?

» *Réponse.* On en est presque assuré, &  
 » cela suffit pour mettre hors de doute l'u-  
 » tilité de l'Inoculation. Les récidives de  
 » cette maladie sont des espèces de phéno-  
 » menes si rares, que plusieurs Ecrivains  
 » ont nié qu'il y en eût un seul exemple  
 » bien constaté. Ce qui est certain, c'est que  
 » Chirac, Mead, & Boerhaave, qui étoient  
 » les trois plus célèbres Médecins de France,  
 » d'Angleterre & de Hollande, ont déclaré  
 » tous les trois n'avoir jamais eu occasion,

» en cinquante ans de pratique , dans des  
» villes telles que Paris , Londres & Amster-  
» dam , de traiter deux fois une même per-  
» sonne de la petite vérole.

» *Quatrieme Objection.* Celui qu'on inocule  
» n'auroit peut-être jamais eu la petite vérole.  
» On a des exemples qui ne sont pas même  
» fort rares , de gens qui sont morts à quatre-  
» vingt ans sans l'avoir eue ?

» *Réponse.* Celui qu'on inocule n'aura peut-  
» être jamais la petite vérole. On a nombre  
» d'exemples de personnes qui se sont fait  
» inoculer & qui ne l'ont pas eue pour cela.  
» Tous ces peut-être de part & d'autre ne  
» mettront pas une grande différence dans  
» les résultats des calculs.

» *Cinquieme Objection.* Ne craint-on pas  
» d'inoculer d'autres maux avec la petite  
» vérole ?

» *Réponse.* Il n'y en a pas un seul exemple  
» sur deux à trois cens mille sujets inoculés  
» en Angleterre depuis cinquante ans , d'où  
» l'on est en droit de conclure que cette  
» crainte est mal fondée.

» *Sixieme Objection.* S'il est permis à cha-  
» cun de chercher ses avantages , ce ne doit  
» jamais être au préjudice d'autrui : or ,  
» l'Inoculation peut contribuer à répandre  
» la contagion de la petite vérole , & par  
» conséquent nuire aux voisins de celui qu'on  
» inocule après l'y avoir dûment préparé ,

» & qui n'y ont pas été préparés ainsi.  
 » *Réponse.* Lorsqu'on inocule quelqu'un ,  
 » il est juste & facile de ne surprendre per-  
 » sonne , au moyen de quoi la contagion  
 » n'atteindra que ceux qui voudront bien  
 » s'y exposer , au lieu que la petite vérole  
 » survenant naturellement lorsqu'on s'y at-  
 » tend le moins , & étant même quelquefois  
 » difficile à connoître dans les premiers jours,  
 » personne ne peut se mettre à l'abri de la  
 » contagion : conséquemment tout l'avantage  
 » est encore à cet égard du côté de l'Inocu-  
 » lation.

» Avant que la Faculté eût été consultée  
 » par le Parlement , j'ai toujours regardé  
 » l'Inoculation comme avantageuse au genre  
 » humain , & il me paroît difficile de penser  
 » autrement , pour peu que l'on fasse atten-  
 » tion à son origine , à ses progrès , à ses  
 » conséquences. L'amour paternel l'a d'abord  
 » cherchée , comme par instinct & en tâton-  
 » nant ; des essais gradués y ont conduit peu  
 » à peu , & le succès l'a couronnée : la raison  
 » l'avoue , des suffrages du plus grand poids  
 » l'autorisent , & des objections frivoles l'es-  
 » fleuront à peine. Ainsi , plus j'y réfléchis ,  
 » plus je me sens affermi dans ma première  
 » opinion , &c. ».

Je rapporterai ici l'approbation qu'a donné  
 à cet Ouvrage de M. Barbeau du Bourg ,  
 M. l'Abbé Ribalier , Syndic de la Faculté de

Théologie , & Censeur Royal, dont le mérite est si connu , que son suffrage peut & doit être d'un grand poids dans le Public. Voici comme il s'exprime : « J'ai lu par ordre , &c. un Manuscrit qui a pour titre : *Opinion d'un Médecin sur l'Inoculation* : J'ai trouvé cet écrit sage & bien réfléchi. Il me semble que c'est à quoi se réduit tout ce que l'on doit penser sur cette grande question. Quant aux considérations tirées de la Religion , je crois que c'est mal-à-propos qu'on voudroit l'intéresser dans cette affaire. Bien loin d'aller contre les ordres de la Providence , c'est entrer dans ses vues que de recourir à un préservatif dont la bonté paroît constatée par des épreuves si souvent réitérées , & par les succès les plus constans. Tel est mon avis particulier. A Paris , le 6 Octobre 1768. *Signé RIBALIER* ».

Je ne puis mieux terminer ces discussions que par une énigme ou parabole adressée nouvellement par un des principaux Nababs de l'Inde à un Monarque voisin.

« Un Batelier du Gange a pensé être noyé dans son enfance. Son grand-pere s'étoit noyé faute de savoir nager ; sa fille aînée s'est noyée presque sous ses yeux ; son gendre & sa petite fille se sont noyés un peu plus loin. Il lui reste plusieurs enfans & petits-enfans , dont un seul a appris à

» nager. Seroit-ce mal fait à ce pere de faire  
 » apprendre à nager au reste de sa famille ?  
 » Votre parabole n'est pas difficile à en-  
 » tendre , répondit aussi-tôt le Monarque.  
 » Je suis moi-même ce Pere ; l'Inoculation  
 » est l'art de nager ; la petite Vérole est le  
 » fleuve du Gange , & tous les hommes sont  
 » de la caste des Bateliers ».

On peut appliquer à l'inoculation, ainsi qu'à l'établissement de toute nouveauté utile, cette réflexion sensée d'un Savant, c'est que telle est la marche de l'esprit humain, de ne rentrer dans le bon chemin qu'après s'être épuisé dans les fausses routes.

(XI.) *On doit éviter de leur donner trop à manger , & les régler pour les heures des repas, ce qui est très-possible, même dès les premiers jours de leur vie, quand celle qui les nourrit le veut.* N<sup>o</sup>. 42. Si l'enfant a une nourrice étrangere, je pense que ce qu'elle peut faire de mieux pour lui, est de suivre le conseil que donne ici M. Tissot ; mais s'il est allaité par sa mere, un grand nombre d'expériences & d'observations m'ont démontré l'impossibilité de le régler, pour l'heure de ses repas, pendant les six premieres semaines de sa vie. La premiere raison que j'en apporte, c'est que le *colostrum*, qui remplit les mammelles de l'accouchée, n'est qu'un petit lait fort peu substantiel, qui étant destiné par la nature à délayer le *meconium* & à la



faire couler par les selles, ne peut nuire à l'enfant qui doit, par cette raison, en prendre toutes les fois qu'il s'éveille pendant les huit ou dix premiers jours de sa vie.

Ma seconde raison est tirée des rapports immédiats qui subsistent, sans contredit, si intimement entre la mere & l'enfant, que ce qui est utile à l'un d'eux, ne peut être nuisible à l'autre : or il est prouvé qu'après douze heures de la couche, la mere a un véritable besoin de se débarrasser de son premier lait ; que plus souvent il est tiré & renouvelé, plus elle se trouve à son aise ; que si dans ces premiers jours l'enfant fait par hasard un somme de quatre ou cinq heures, elle se trouve gênée par la trop grande quantité de lait qui s'amasse dans son sein, au point que si l'enfant a peu de vigueur & d'appétit, comme cela arrive assez ordinairement quand il n'a pas été purgé, la mere est forcée de chercher des moyens pour se débarrasser de cette superfluité de lait, qui l'incommoderoit beaucoup sans cette précaution. Ainsi, malgré la confiance presque absolue que j'ai en M. Tissot, je me crois bien fondé à penser que ce n'est qu'après les cinq ou six premières semaines de la couche, qu'il est possible à la mere de régler son enfant pour l'heure de ses repas.

(XII.) Il n'en est pas de même de ce qui leur arrive de frappant. N°. 53. Il est arrivé à

mon fils aîné de monter à 26 mois au haut d'une échelle double d'environ trente pieds, de se mettre à cheval sur le dernier échelon, comme il l'avoit vu faire à mon Jardinier, & d'appeller sa mere pour lui montrer combien il étoit grand. Heureusement elle fut cacher son effroi & resta muette. L'enfant descendit comme il étoit monté, sans se blesser, employant une adresse & des précautions qu'on n'auroit pas attendues de son âge. Il a recommencé depuis bien des fois de pareils essais en ma présence, sans que je m'y sois opposé, & je suis assuré qu'il grimperoit à la suite d'un couvreur sur le clocher le plus élevé, sans perdre la tête & sans qu'il lui en arrivât aucun mal.

J'ai ouï-dire à des personnes dignes de foi, que l'illustre M. de Buffon avoit suivi une méthode fort approchante de mes principes dans l'éducation de M. son fils, & qu'il s'étoit donné un soin tout particulier, non-seulement pour qu'on ne lui fît peur de rien, mais encore pour que l'on ne l'avertît pas même du péril auquel il pouvoit s'exposer, en le laissant d'ailleurs maître absolu de veiller sur lui-même comme il le jugeroit à propos. On m'en a rapporté pour preuve un fait très-singulier, qui me paroît mériter de trouver place ici. Cet enfant, en se promenant un jour à Paris sur le boulevard, s'étoit arrêté vis-à-vis d'un carrosse à six

neveux, qu'il regardoit attentivement venir lui à toutes brides. Comme personne ne lui disoit mot, il se mit en devoir de se ranger quand il jugea qu'il en étoit tems. Mais ayant attendu trop tard & le pied lui ayant glissé, il fut culbuté, & une des roues de la voiture lui passa sur le corps, sans lui avoir heureusement fait d'autre mal qu'une violente contusion. On le laissa se relever sans paroître trop empressé de le secourir, & sans lui rien dire; on le ramena chez M. de Buffon, qui en gardant lui-même tout son sang-froid, s'abstint de faire à son fils, ni à ceux qui l'accompagnoient, la plus légère réprimande sur l'accident qui venoit de lui arriver. Loin d'en devenir plus timide, l'enfant en a seulement acquis un coup-œil juste pour se ranger à propos & pour avoir le tems de se relever, en cas qu'il vînt à tomber en se retirant. Sur quoi je me contenterai d'observer que si tous les peres avoient la mâle fermeté de laisser leurs enfans se donner eux-mêmes d'aussi bonnes leçons, nos neveux auroient plus d'expérience, & par conséquent plus de savoir à quinze ans qu'on n'en a aujourd'hui à quarante.

Voici encore un exemple d'un autre genre, qui prouve que de petits événemens font souvent de grands effets sur les enfans, & les corrigent mieux quand on fait en tirer parti, que tous les châtimens qu'on leur inflige

mal à propos, avec de longues morales qu'il oubliant l'instant d'après, ainsi que ce qui y a donné lieu. Nous revenions de Calais au mois de Juillet 1772, Madame de F. & moi avec nos enfans; nous arrivâmes pour dîner à Pequigny un jour de fête qu'il faisoit fort chaud; & comme nous n'avions que trois lieues à faire l'après-midi pour aller coucher à Amiens, nous fûmes à vêpres à Pequigny. Nous menâmes notre fils aîné avec nous, & le plus jeune qui n'avoit alors que vingt-huit mois, resta avec la Bonne, qui l'amena à l'Eglise quelques momens après. A peine y fut-il arrivé, que nous ayant apperçus d'assez loin, il la quitte pour venir nous joindre. Après être demeuré quelques minutes auprès de nous, il voulut aller retrouver la Bonne, quelque chose que nous fissions pour le retenir; mais comme il ne se souvenoit pas bien où il l'avoit laissée, il prit mal son chemin & s'égara. Un Suisse à grandes moustaches, qui faisoit justement en ce moment sa ronde dans l'Eglise pour y maintenir le bon ordre, ayant apperçu le petit garçon qui couroit, fut à lui, & en l'appellant polisson lui donna légèrement quelques coups de sa canne sur les fesses. L'enfant sans pleurer, mais fort interdit, cherchoit à s'enfuir ne sachant où il alloit, & le Suisse le suivoit toujours en gromelant.

observois ce qui se passoit, & je le laissai  
re, jusqu'à ce qu'enfin ayant jugé la leçon  
être forte, je fus tirer mon petit bon-homme  
d'un terrible embarras où il étoit, ne trouvant  
personne de sa connoissance qui voulût  
secourir. Ce qu'il y a de singulier, c'est  
qu'il ne jeta pas une larme, même quand  
je le remis à sa Bonne, qu'il embrassa  
tendrement de tout son cœur; & que cette  
séparation a fait une égale impression sur les  
deux freres, l'ainé n'ayant rien perdu de ce  
qui s'étoit passé. Elle a été si profonde, que  
malgré leur prodigieuse vivacité, ils sont  
devenus, à compter de ce jour là, d'une  
grande sagesse à l'Eglise, & qu'ils ne  
peuvent encore voir le Suiſſe de notre Paroisse  
s'approcher d'eux sans rougir, & sans se  
rappeller la scène de Pequigny, qui ne  
s'effacera de long-tems de leur mémoire.

(XIII) Il subsiste un autre système fort  
préjudiciable aux enfans, qui est sur-tout  
adopté par les habitans des grandes villes, &  
qui a même été recommandé comme salutaire  
par un homme de l'Art. N°. 54. M. de Leurys  
Auteur de la Mere selon l'ordre de la  
Nature, Ouvrage dont j'ai déjà parlé & qui  
renferme beaucoup de bonnes instructions sur  
l'Education physique des enfans; M. D. L.,  
dis je, établit dans le Chapitre xiv de son  
Ouvrage, comme une règle invariable pour  
la conservation des enfans, de fixer si-tôt

*qu'ils sont fevrés, la quantité de leurs repas à quatre par jour, qui sont le déjeuner, dîner, goûter & souper, qui doivent être pris régulièrement chaque jour aux mêmes heures.* Je ne nierai pas qu'il ne soit possible que ce précepte ne fût applicable à quelques enfans élevés à Paris. Ils y prennent en général fort peu d'exercice; ils sont les trois quarts de la journée renfermés dans des chambres, où ils ne respirent qu'un air usé qui a peu de ressort: celui de Paris est par lui-même chargé d'une grande quantité de vapeurs, qui le rendent moins vif que celui de la campagne & des villes de Province. Ils sont en un mot environnés de tous côtés d'obstacles sans nombre, qui s'opposent aux mouvemens & à la dissipation qui leur sont nécessaires, ce qui les jette pour la plupart dans un état de langueur, dont ils portent les marques sur leur visage: il peut par conséquent être nécessaire de leur donner un régime approprié au genre de vie qu'on leur fait mener. Mais j'ai lieu d'être convaincu que ce régime seroit pernicieux pour ceux en qui l'on ne contrarie pas les opérations de la Nature, comme on le fait à Paris & dans quelques grandes villes.

(XIV) *C'est l'histoire de l'estomac. N°. 55.* C'est aussi, selon moi, celle de l'esprit. Plus on se hâte d'appliquer celui des enfans, plus on les abrutit. J'ai remarqué cent fois,

c'est une vérité généralement reconnue par tous ceux qui suivent & observent les enfans avec attention, que tous ces petits docteurs de 7 ou 8 ans qu'on regarde comme des prodiges, deviennent fréquemment les victimes de l'épuisement occasionné par la vanité de leurs instituteurs. Ils sont enlevés très jeunes par quelque maladie inflammatoire, suite du travail forcé auquel ils ont été soumis prématurément, ou tombent vers 12, à 13 ans dans une espèce de langueur & d'anéantissement universel, qui les rendent pour la suite incapables d'aucun travail. Je sens parfaitement combien il est flatteur de voir ses enfans applaudis; mais je sais que la nature de l'homme demande que ses organes aient pris une certaine consistance avant qu'il soit susceptible d'être appliqué à des travaux aussi pénibles que ceux de l'esprit; & j'aime mieux qu'on admire la souplesse, la force & l'agilité de mes fils, que les prodiges de leur mémoire. Si le poulain pour devenir robuste a besoin qu'on le laisse quatre ans à rien faire, l'enfant qui est bien plus long-tems à parvenir au même degré d'accroissement où se trouve le poulain à cet âge, doit rester au moins jusqu'à celui de 12 ans à s'exercer en toute liberté, pour être en état de supporter la fatigue à laquelle il est destiné.

La preuve de cette vérité se démontre de

même en physique sur les enfans des pauvres, que la nécessité contraint à se livrer de trop bonne-heure à des travaux au-dessus de leurs forces. Ils font toute leur vie fluets & sans vigueur.

Je connois les objections sans nombre qu'on me fera sur mon opinion : elles paroissent insurmontables à la plus grande partie des peres & meres, parce qu'ils ne savent que faire de leurs enfans, & qu'ils sont persuadés que tout est perdu pour leur éducation, si à sept ans ils ne commencent pas à apprendre le rudiment. Cependant ces objections ne sont que spécieuses pour quiconque est exempt de ce préjugé. Il est une infinité de moyens d'occuper fructueusement l'enfance depuis cinq ans jusqu'à douze, & de placer dans ces petites têtes, en les amusant, un million de connoissances qui leur seront utiles toute leur vie. Mais il faut que ceux qui président à leur éducation, soient capables de chercher ces moyens, & veuillent bien se donner la peine de les employer ; ce qui sera bien rare, si le pere s'en rapporte à cet égard aux soins d'un gagiste. Celui-ci trouvera bien plus commode de donner à l'enfant une leçon quelconque, de la lui faire répéter à une heure marquée, & de le tancer ou de le châtier s'il ne la fait pas, que d'être lui-même sans cesse occupé pendant six ou sept ans à étudier son pupille, afin de



de le connoître à fond, & de pouvoir le conduire imperceptiblement au desir d'apprendre ce qu'il lui importe le plus de savoir. Cette méthode assujettissante n'est pas faite pour être celle du commun des Gouverneurs & Précepteurs, qui ne songent qu'à gagner leur argent avec le moins de peine possible; mais s'il s'en rencontroit par hazard quelqu'un parmi eux qui l'adoptât, il est malheureusement trop peu de peres & meres qui voudissent bien le laisser faire. La plupart d'entr'eux, à force d'être pressés de jouir, ne jouissent en effet de rien, parce qu'en toutes choses ils comptent pour rien le présent, & veulent toujours anticiper sur l'avenir. Ils sont si persuadés que *monnoie fait tout*, qu'ils se figurent qu'on doit avec de l'argent, changer la marche même de la Nature en faveur de leurs enfans. Aussi n'en est-il pas communément de plus à plaindre que ceux des riches & des gens constitués en grandes places & dignités, par la servitude perpétuelle dans laquelle ils sont tenus. L'opulence qui les attend, loin de contribuer à leur bien-être, commence par altérer leur santé dans l'enfance, vu le mauvais régime de vie qu'on leur donne, & les progrès prématurés qu'on exige de leur raison; en sorte que, soit qu'ils meurent jeunes ou vieux, ils ont rarement connu le bonheur.

Pour moi qui observe assidument les miens

depuis l'instant de leur naissance, je ne puis refuser mon hommage à la justesse des préceptes que donne J. J. Rousseau pour cette première Education physico morale, qui commence entre cinq & six ans pour finir entre douze & treize. Je me suis cru, il est vrai, bien fondé à remarquer que cet homme de génie n'avoit pas donné assez de tems à l'examen des enfans du premier âge, pour qu'on pût s'en rapporter à ce qu'il prescrit sur la maniere de les gouverner; mais je suis forcé de convenir, qu'en récompense il a bien vu ceux du second, & qu'il a saisi avec une dextérité admirable les rapports immédiats qui se trouvent entre l'accroissement des forces corporelles & le développement des facultés intellectuelles; d'où résulte la nécessité de donner tous ses soins à former une bonne constitution physique, parce que le moral en dérive sans contredit, & de lui-même se tourne au bien s'il n'est pas corrompu par l'exemple. Celui de mes deux fils que j'ai journellement sous les yeux, me fait, à bien des égards, regarder le second Livre d'*Émile*, comme un chef-d'œuvre en ce genre, quoique je n'y sois pas par-tout de l'avis de l'Auteur.

Trop ami des paradoxes, il attribue à certaines actions des enfans une moralité qui n'existe que dans son imagination, & dont il tire de nombreuses conséquences

que je ne puis adopter. Cela n'empêche pas qu'il ne donne par fois d'excellentes leçons. En voici une entr'autres qui me paroît singulièrement propre à devenir le fondement & le principe de toute éducation.

» Pour exercer un art, dit M. R. \*,  
» il faut commencer par s'en procurer les  
» instrumens ; & pour pouvoir employer  
» utilement ces instrumens , il faut les  
» faire assez solides pour résister à leur  
» usage. Pour apprendre à penser, il faut  
» donc exercer nos membres, nos sens ,  
» nos organes , qui sont les instrumens de  
» notre intelligence ; & pour tirer tout le  
» parti possible de ces instrumens , il faut  
» que le corps qui les fournit soit robuste  
» & sain. Ainsi loin que la véritable raison  
» de l'homme se forme indépendamment  
» du corps , c'est la bonne constitution du  
» corps , qui rend les opérations de l'esprit  
» faciles & sûres ».

Je fais qu'on peut objecter à M. R. que les gens les plus spirituels & les plus savans , sont rarement ceux qui sont le plus vigoureusement constitués ; mais tant que personne n'aura prouvé que la force du corps soit un obstacle à la perfection des opérations de l'esprit, je me croirai toujours bien fondé à

---

\* Voyez Emile, Tome I, in-12, Liv. 2, p. 323.

adopter ce précepte de J. J. R. qui veut que, conformément à l'ordre de la Nature, le physique marche le premier & précède toujours le moral. D'ailleurs tous les hommes n'étant pas destinés à passer leur vie à l'Étude ou dans le Cabinet, & un très-grand nombre l'étant, au contraire, même parmi les gens aisés, à des professions pour lesquelles une constitution forte & robuste est très-utile, pour ne pas dire nécessaire, il s'ensuit qu'il ne peut y avoir d'inconvenient de la procurer telle à tous les enfans indistinctement, dans quelque condition qu'ils soient nés, vu l'incertitude de l'état que les circonstances les forceront d'embrasser.

Au surplus, c'est bien dommage que M. R. qui dit de si bonnes choses, ne se soit pas occupé davantage du soin de les rendre utiles à ses semblables ! Maître de captiver ses Lecteurs par les charmes d'une élocution attrayante & persuasive, il eût pu mieux que qui que ce soit, faire l'application de ce passage aux éducations publiques & privées, & rendre par-là un service essentiel à l'humanité; mais sa bile sans cesse exaltée, semble ne se répandre sur les mets délicieux qu'il nous présente que pour nous empêcher de les savourer & d'en faire notre aliment.

Je suis étonné cependant que depuis plus de douze ans que M. R. a publié son *Émile*, il ne se soit pas trouvé quelqu'homme

intelligent qui ait établi une pension gymnastique pour les enfans du second âge, conformément à quelques vues sages qui sont répandues dans le premier & le second Livre de cet Ouvrage. Je suis persuadé qu'une école de cette espece, conduite par un maître qui auroit assez d'acquit & de talens pour la tenir sur un bon pied, prendroit faveur, & seroit un établissement infiniment utile pour disposer la jeunesse à l'étude des Sciences & des Belles-Lettres. J'avoué qu'il faudroit, par suite, changer la marche des études dans les Colléges, en y admettant la méthode de M. l'Abbé de Radonvilliers, ou toute autre par laquelle trois ou quatre ans suffiroient pour apprendre suffisamment le Grec & le Latin; après quoi on consacreroit encore deux ans à travailler sous des Professeurs de Mathématiques & de Physique expérimentale; mais je ne fais point de doute que les Enfans qui auroient reçu une pareille éducation, n'eussent à vingt ans une santé inaltérable, & ne fussent propres à remplir avec succès tous les emplois de la société.

(XV) *On coupe le cordon ombilical un bon doigt au-dessus de la ligature.*

Je trouve au sujet de cette opération, un fait très-important dans la *Gazette de Santé* N°. 1. & que je crois utile de rapporter ici. « Le fils de M. Couturier,

» Notaire de Paris, rue Saint-Victor, vint au  
» monde sans poulx, sans mouvement au  
» cœur, & comme mort. On avoit lié le  
» cordon ombilical, mais sans le couper.  
» On le délia promptement, & dès que la  
» communication entre la Mere & l'Enfant  
» cessa d'être interceptée, il donna quelques  
» signes de vie. On crut pouvoir faire alors  
» une seconde fois la ligature, mais l'enfant  
» retomba dans son premier état. Cet  
» événement détermina enfin M. Petit,  
» Auteur de cette Observation, à ne plus  
» toucher au cordon. Il attendit ainsi trois  
» quarts-d'heure, au bout desquels l'enfant  
» revint si parfaitement à la vie, qu'il vit  
» encore, âgé de neuf ans, & qu'il est  
» très-fort. Ces succès qui se sont multipliés  
» depuis dans les mains de ce Médecin  
» célèbre, prouvent qu'il ne faut pas  
» précipiter la ligature ni la section du  
» cordon. Souvent des enfans viennent  
» au monde sans donner aucun signe de  
» vie, sur-tout ceux qui restent long-tems  
» au passage : leur mort seroit certaine si  
» on les séparoit trop promptement de la  
» mere. M. Petit attend autant de tems  
» qu'il en faut pour que la circulation de  
» la Mere à l'Enfant soit bien rétablie, ce  
» qui arrive ordinairement dans l'espace  
» d'une demi-heure. Il importe de faire  
» connoître ces vérités aux Sages-femmes de

» campagne, qui toujours empressées de  
 » délivrer la mere, font souvent consister leur  
 » habileté dans la promptitude avec laquelle  
 » elle ont rempli cette tâche, plus soucieuses  
 » de montrer leur adresse par une opération  
 » précipitée, que de pourvoir aux jours  
 » précieux de l'enfant ».

M. Alph. Le Roy, Médecin que j'ai déjà  
 cité, rapporte au *Chap. v. de ses Recherches  
 sur les habillemens des Enfans*, à propos de  
 la ligature du cordon, des expériences  
 très-curieuses, d'où il résulte que cette  
 ligature est absolument inutile lorsqu'on  
 n'emmailote pas les enfans, & qu'il suffit  
 d'en faire la section, après avoir laissé écouler  
 le tems convenable, & sans rien précipiter. Il  
 a découvert qu'il n'y a aucune hémorragie  
 à craindre, pourvu que la poitrine de  
 l'enfant ne soit aucunement serrée ni com-  
 primée; ce qui est bien prouvé par l'usage où  
 sont des Nations entières de couper le cordon  
 ombilical avec une pierre tranchante, sans  
 aucune ligature préliminaire.

On trouve dans la *Gazette de Santé*, des  
 14, 21 & 28 Septembre 1775, de nouvelles  
 observations très-curieuses & très-intéressantes  
 sur la façon de lier le cordon ombilical des  
 enfans nouveaux nés.

La premiere, se rencontre dans une lettre  
 que l'Abbé de Byzance, Vicaire Général à

Mons, écrit au Gazettier. Voici comme il s'exprime :

« Lorsque l'enfant est reçu, avant de lier  
 » l'ombilic, il faut, en le coupant, laisser  
 » assez de longueur au bout qui tient au nou-  
 » veau né, pour qu'on puisse le retenir avec  
 » facilité. On a soin d'en exprimer une  
 » liqueur jaunâtre, & lorsque la pression ne  
 » peut en obtenir davantage, on prend une  
 » éponge fine imbibée d'eau tiède pour en  
 » laver cette partie jusqu'à ce que l'eau  
 » devienne claire. On laisse alors couler une  
 » goutte de sang dont le vermeil annonce  
 » qu'il ne reste plus de ce ferment jaune  
 » qu'on croit être le virus arabe. Enfin on  
 » lie l'ombilic & l'opération est faite.

» Sans en garantir la réussite, je puis affir-  
 » mer que de tous les enfans sur lesquels on  
 » l'a employée, aucun n'a eu la petite vé-  
 » role, & qu'elle est pratiquée depuis plus  
 » d'un siècle, peut-être, dans quelques  
 » familles du Hainault Autrichien. Je pour-  
 » rois même en citer une très-nombreuse  
 » de Mons, dont les enfans soumis à cette  
 » pratique, ont été tous exempts de la petite  
 » vérole, tandis que les autres sont sujets à  
 » ce fléau ».

Cette observation, dit le Gazettier, con-  
 firme celle du Chevalier Digbi, lequel an-  
 nonce, dans ses Mémoires publiés en 1700,



le dégorgement du même cordon comme un remède pour empêcher, à la naissance d'un enfant, qu'il n'ait en toute sa vie la *petite vérole, la rougeole & autres maladies qui proviennent de la putréfaction du sang menstruel.*

« Lorsque l'enfant est né, y est-il dit, & » que la Sage-femme va lier le cordon, il » ne faut pas qu'elle serre d'abord le fil avec » lequel elle le doit lier; mais, étant prête » à nouer, elle fera monter & sortir avec » son pouce tout le sang qui sera à la racine » du nombril, lequel, s'il y demeure, cause » toutes les galles, cloux, abcès & apof- » thumes qui viennent aux enfans & même » aux adultes, parce qu'étant corrompu, il » ne peut se convertir en substance, mais » au contraire gâte le bon, & qu'il faut de » nécessité qu'il s'exhale par ces sortes de » vilainies que nous voyons tous les jours, » qui tirent leur origine du sang menstruel ».

M. Salchon, Médecin à Meldorff dans le Duché de Holstein, annonça en 1769, comme un préservatif contre les ravages de la petite vérole, la pratique de faire passer le sang vers le placenta au moment de la naissance des enfans, & consigna cette méthode dans les Mémoires de l'Académie de Berlin.

Une pareille découverte étoit trop importante pour que son Auteur ne fût pas attentif à en observer le succès; & c'est par

neuf années consécutives d'expériences que ce Savant s'en est assuré. De 290 enfans nés à Meldorff, & sur lesquels on a pratiqué cette méthode, aucun n'a été attaqué de la petite vérole pendant les épidémies de cette maladie qui ont regné en 1771 & 1776.

Voici, d'après M. Salchon lui-même, comment on procède à cette opération.

- « Il faut, dit-il, repousser prudemment,
- » mais promptement, & le plus complètement qu'il est possible, vers le placenta
- » le sang contenu dans le cordon des enfans,
- » au moment qu'ils sont nés, en sorte que
- » la portion de ce cordon qui est attachée
- » au fœtus après la section, soit évacuée
- » du sang, du serum & des autres liqueurs,
- » autant qu'il se peut, & n'appliquer la
- » ligature suivie de la section, qu'après
- » cette évacuation ».

Je ne puis, à cette occasion, me dispenser de parler d'un singulier usage qui se pratique dans plusieurs villes du Brabant & du Hainault Autrichien, comme je l'ai su par M. le Comte de Robiano, Receveur Général des Etats de Brabant à Anvers, avec qui je suis en correspondance de lettres depuis plusieurs années au sujet de l'éducation physique de ses enfans, dans laquelle j'ose dire qu'il a eu les succès les plus satisfaisans en suivant les conseils qu'il m'a demandés en différens tems & en pratiquant ma méthode au mépris

des préjugés fans nombre du pays qu'il habite. « Cet usage, dit M. de Robiano, est » d'envelopper le ventre des enfans dans » une bande de quatre doigts de large, pour » contenir le nombril, sur lequel sont appli- » quées deux compresses en huit doubles, » l'une découpée par le milieu pour entourer » le cordon ombilical, & l'autre pour le » couvrir, après avoir préalablement plongé » la première dans de l'huile de lampe. Au » cinquième jour ce morceau du cordon » tombe, & l'on a grand soin de poser tous » les jours à cet endroit, deux nouvelles » compresses; la première imbibée de l'huile » susdite, tant qu'on n'y trouve plus du tout » de sang, ensuite on met sur la première » compresse un peu de vin blanc, & après » quelque tems des compresses sèches, de » façon que l'enfant garde cette ceinture » pendant cinq ou six mois ».

Consulté par M. de Robiano, l'un des plus tendres pères que je connoisse, sur ce que je pensois de ce long pansement du nombril, qui me paroissoit lui déplaire beaucoup, tant par sa malpropreté que par le tourment qu'il occasionne aux enfans; je lui ai répondu que non seulement il étoit absolument inutile, comme le prouvoit l'usage général que j'ai ci-dessus indiqué; mais encore que je le regardois comme fort dangereux: 1°. parce que l'huile, par sa graisse,

bouchant les pores de la peau, empêche la transpiration de se faire dans la partie qui en est couverte & peut même y occasionner de l'inflammation; 2°. parce que l'huile de lampe répand une odeur très-forte, qu'il ne peut être que mal sain de respirer pour un enfant qui vient de naître.

« Il me fait encore bien de la peine, ajoute  
 » M. de Robiano dans la même lettre, de  
 » voir pincer les seins à ces petites créatures,  
 » je ne sais si c'est aussi la mode chez vous.  
 » Ces femmes prétendent que si on ne leur  
 » pressoit pas les seins, qui sont un peu durs,  
 » deux fois par jour, il s'y formeroit des  
 » abcès, parce qu'il en sort deux ou trois  
 » gouttes blanches quand on leur fait cette  
 » opération ».

Je ne crois pas avoir besoin de m'étendre beaucoup pour faire sentir le ridicule ou plutôt le danger de ce pincement habituel & journalier des seins d'un enfant mâle ou femelle, il peut en résulter de la meurtrissure & même de la mortification dans cette partie délicate, ce qui engendreroit de grands accidents. D'ailleurs ces deux ou trois gouttes de liqueur blanche qu'on tire deux fois par jour de ces seins, y attirent perpétuellement de nouvelles humeurs & forment une espèce d'excrétion dont la suppression peut avoir des suites fâcheuses.

(XVI) On ne peut croire combien l'odeur

*fétide qui s'exhale des déjections des enfans peut leur devenir funeste. N°. 68.* Elle leur est mortelle si-tôt qu'ils se trouvent plusieurs rassemblés dans le même lieu, comme le prouve incontestablement le peu de succès qu'ont eu les différens établissemens qui ont été tentés pour y élever des enfans naissans, soit en leur faisant téter des chevres, soit en leur donnant du lait de vache. On s'est persuadé que ces différens alimens leur étoient contraires, qu'ils étoient insuffisans pour remplacer le lait de femme, dont les enfans ne pouvoient absolument se passer. Mais j'en ai vu plusieurs venir à souhait, & prendre même un accroissement très-prompt en tétant des chevres, & d'autres s'élever fort bien avec du lait de vache nouveau trait, quoiqu'on le leur fit prendre seulement à la cuiller. Je suis donc convaincu que la mort des enfans placés dans ces établissemens, a eu pour principale cause la putridité de l'air qu'ils respiroient, & que par cette seule raison on ne parviendra jamais à en élever plusieurs réunis dans une même chambre, sur-tout si on a soin de les y tenir bien chaudement, comme on l'a toujours pratiqué.

(XVII) *Gourmes, Croutes de lait, ou Feux sauvages. N°. 97.* M. de Leurys fils, Maître en Chirurgie, parle dans la seconde Partie de la Mere selon l'ordre de la Nature, des maladies des enfans. Il n'a pas oublié

de mettre dans cette classe les Croutes laiteuses, qu'il attribue principalement à un vice du lait de la Nourrice, & aux crudités contenues dans les humeurs de l'enfant, en convenant que la maladie peut avoir lieu quoique la nourrice soit de bonne santé, & il finit par regarder ces croutes comme une *crise de la Nature*. Aussi conseille-t-il de n'y rien faire si l'enfant est à la mammelle. Mais la maladie qu'il décrit, supposé que c'en soit une, ne ressemble pas à celle dont je parle. Il paroît que la matiere qui sort des gales qu'il a vues, n'est point du pus, & qu'elle n'a qu'une odeur aigre; au lieu que celles auxquelles mes enfans, & plus de trente autres élevés comme eux, ont été sujets, rendoient un véritable pus verdâtre mêlé de sang, & d'une odeur insupportable, sur-tout celles qui étoient placées sur la tête.

Cette différence très-remarquable entre ces deux espèces d'éruptions, & le terme presque certain auquel a lieu celle des enfans élevés selon ma Méthode, est, je crois, une grande preuve de sa supériorité sur toutes celles qui ont été proposées jusqu'ici. 1°. En ce qu'elle prépare & favorise puissamment *la crise de la Nature*, que M. D. L. n'a pu méconnoître pour le principe de cette dépuracion du sang, en annonçant que *plus elle se fera lentement*,

*plus l'on sera certain de la bonne santé de l'enfant.* 2°. En ce qu'elle commence régulièrement entre quatre. & cinq mois, temps où elle s'opere avec plus de facilité & de succès, suivant M. D. L. lui-même, puisqu'il convient qu'alors cette éruption est bénigne, & qu'il n'y a rien à y faire, mais que lorsque l'enfant a quatre ou cinq ans, elle n'est pas sans danger. 3°. En ce qu'elle se fait plus abondamment; plus longuement & plus complètement chez les enfans soumis à mon Education physique, que chez ceux élevés différemment. 4°. En ce qu'elle démontre que les gourmes ne sont point une maladie occasionnée par le vice du lait de la mere, ni par d'autres causes qu'il seroit superflu de rechercher, mais qu'elles sont une révolution constante & uniforme de la Nature dans les enfans en qui on n'a pas contrarié ses opérations. C'est donc inutilement que les gens de l'Art veulent l'employer ici. En vain prescrivent-ils de rafraîchir *la Nourrice pour donner à son lait une vertu plus balsamique, & de la purger ensuite.* Envain aussi veulent-ils *faire prendre de l'eau de rhubarbe à un enfant qui tette;* toute sa pharmacie est dans le tetton de sa Nourrice qui lui suffit, & elle dérangeroit sa santé avec celle de son nourrisson par des remèdes pour le moins superflus lorsqu'elle se porte bien.

(XVIII.) *On ne peut avoir trop d'indulgence pour les enfans du premier âge. N°. 105.* C'est un principe des plus essentiels de l'Education physique & morale des enfans , que jusqu'à ce qu'ils ayent poussé leur vingt-quatrième dent , toute la mauvaise humeur qui se manifeste en eux , soit par des cris , des pleurs , de l'obstination même & de la mutinerie , est uniquement occasionnée par leur disposition intérieure , & la révolution du développement de leur individu. Ce n'est qu'après des observations continuelles & réfléchies , que je suis venu à bout de découvrir cette vérité , qui me paroît avoir été totalement ignorée de nos anciens & nouveaux Orthopédistes , mais sur laquelle des expériences nombreuses & réitérées chaque jour , ne me laissent plus aucun doute. Je conviens qu'elle contrarie directement les opinions presque généralement adoptées par les peres & meres qui passent pour les plus sages & les plus sensés , ainsi que par l'universalité des Gouvernantes & Précepteurs.

A peine les enfans commencent-ils à parler , qu'on veut qu'ils obéissent sur le champ & sans réplique , aux ridicules fantaisies de tous ceux qui s'arrogent le droit de leur commander. Si , emportés par leur étourderie naturelle , ils n'écoutent pas attentivement à cinq ans les ordres qu'on leur donne , ou ces longues morales qu'on leur débite sans



cesse à tout propos, & auxquelles il est de fait qu'ils ne comprennent rien, ce sont, au dire de tous ces gens qui se prétendent fort raisonnables, des enfans gâtés à qui l'on souffre tout, & qu'ils ne balancent pas d'annoncer comme devant être par la suite de mauvais, ou, tout au plus, de médiocres sujets, parce qu'on ne leur a inspiré aucune docilité, & qu'en leur laissant prendre toutes sortes de mauvais plis, on a perdu un tems précieux pour leur éducation morale.

Ecoutez tous ces pédans, tous ces raisonneurs ineptes, qui n'ont jamais connu ni seulement voulu étudier la Nature; contre laquelle ils déclament sans cesse, ils ne manqueront pas de vous assurer d'un ton grave qu'on ne peut trop tôt contraindre les enfans à pratiquer la vertu par les plus petits objets, sans prendre garde eux-mêmes que cette contrainte perpétuelle, en rendant aux enfans la vertu désagréable, produit constamment un effet opposé à celui que les Maîtres s'étoient proposés. Toujours en colere contre le genre humain, qu'ils sont désespérés de ne pouvoir subjuguier à leur gré, ils ne respirent que tyrannie & vexations. De-là celles qu'ils exercent ou qu'ils recommandent d'exercer assiduement & dès l'âge le plus tendre, sur les malheureux esclaves de la vanité & de l'ineptie de ces éducateurs ignorans ou de mauvaise foi.

Si je répète ici , après l'avoir déjà dit ailleurs , que les enfans sont fréquemment victimes de l'amour - propre de ceux qui en prennent soin , c'est à cause de l'importance dont il est , pour le bien de l'humanité , de démontrer au Public cette vérité , dont je me suis convaincu par des observations réitérées , sur des faits qui se passent journellement à la vue de tout le monde , & auxquels on ne donne cependant pas une attention suffisante.

M. de Turenne disoit plaisamment , que sur le grand nombre de querelles entre les Muletiers & les Mulets , dont il avoit été témoin dans ses campagnes , il en avoit vu fort peu où *les Mulets n'eussent pas raison*. Je dirai de même que dans les disputes & querelles entre les enfans & les grandes personnes , il est bien rare que le tort ne soit pas du côté de celles-ci , parce qu'elles regardent les enfans comme leurs égaux , au lieu de les traiter comme des fous , & d'avoir pitié d'eux en ne faisant aucun cas de ce qu'ils font ni de ce qu'ils disent.

Il n'est cependant pas de si mince servante qui ne veuille dominer despotiquement sur l'enfant qu'on lui a confié ; de qui la petite vanité ne soit révoltée dès qu'il lui désobéit , & qui ne cherche à l'en punir de quelque façon que ce soit ; trop heureux l'enfant , si la brutalité de sa Gouvernante ne lui in-

flige pas un châtement dont les suites lui deviennent funestes , comme cela arrive plus souvent qu'on ne se l'imagine !

Personne ne disconvientra , sans doute , que ce défaut ne soit commun parmi les gens du peuple ; mais malheureusement ceux d'un étage supérieur n'en sont pas tous exempts. On veut toujours mettre les enfants à sa propre place ; & sans considérer qu'ils diffèrent encore plus de l'homme fait par leur façon de penser que par leur taille , on suppose à leurs actions une moralité dont ils sont absolument incapables , ainsi que des intentions qu'on leur prête gratuitement jusques vers huit ans , plutôt ou plus tard , suivant leur bonne ou foible constitution.

Desire-t-on de s'en convaincre comme j'ai fait ? Qu'on leur laisse une liberté absolue , & qu'on prenne la peine de les examiner attentivement & sans prévention pendant quelques jours : on verra que ce sont des espèces de fous qui vont , viennent , courent , sautent , parlent , crient , pleurent ou éclatent de rire sans aucun but moral ; en sorte qu'ils n'ont réellement pas plus de mérite à proférer quelques paroles , que l'on admire mal à-propos , par le sens hors de leur portée qu'on y donne , que de tort quand ils lâchent quelques sottises dont on est offensé sans sujet , puisque tout cela leur est indifférent , & que ce sont de véritables perroquets qui répètent

au hasard ce qu'ils ont entendu. On verra toutes les parties de leur corps s'agiter en tout sens avec une violence qui ressemble à l'effet d'une convulsion perpétuelle , & tous ces mouvemens irréguliers s'augmenter jusqu'à un certain période avec leur vigueur & leur bonne santé , sans qu'il soit possible d'en découvrir d'autre cause que l'instinct intérieur qui les y porte , indépendamment de leur volonté. Nous avons sur ce point une analogie parfaite avec les jeunes animaux , qui se conduisent en tout comme les enfans , ce qui prouve que leur accroissement se fait par des loix qui leur sont communes , lesquelles ne sont autres que celles de la création.

C'est donc Dieu lui-même , auteur de la Nature , qui a donné aux enfans cet instinct qui les guide , & auquel ils obéissent sans réserve , tant qu'on n'y met point d'obstacle. C'est donc se révolter contre les decrets de la Providence , qui a tout prévu & tout fait pour notre utilité , que de travailler à intervertir un ordre établi par elle de toute éternité. Blâmer les opérations de la Nature , soutenir qu'elle nous porte uniquement vers le vice & la paresse , sans produire en nous rien de bien ; essayer de la réformer , au gré de notre caprice , par des institutions prématurées , c'est donc visiblement agir contre l'Etre suprême & s'opposer manifestement.

tement à sa volonté , qu'on tâche vainement de méconnoître. Il a voulu que nos facultés intellectuelles se développassent comme les corporelles , par des degrés successifs , lents & presque insensibles : que l'enfance ne fût occupée que d'exercices , de jeux & de ris jusques vers 8 à 10 ans ; & notre impatiente vanité , sous le spécieux prétexte d'un *mieux* , qui est le plus grand ennemi du bien , croit avoir le droit de l'environner à l'âge le plus tendre , d'entraves de toutes especes , & de l'accabler presque en naissant de liens & de contraintes. En un mot , notre aveuglement sur cet article est porté à l'extrême. Car nous avons beau voir des milliers d'enfans être moissonnés chaque jour par les effets de notre rebelle impéritie , notre cœur endurci & notre esprit obstrué d'amour-propre , nous suggerent toujours des prétextes pour nous aveugler sur la punition de notre entêtement à troubler la marche de la Nature ; mais ce châtiment n'en est pas moins réel ni moins frappant pour un observateur attentif & non prévenu \*.

Si à ces observations , qui sont purement physiques , nous joignons celles que nous fournissent les effets divers des différentes especes de gouvernemens , sur les Nations qui y sont soumises , nous appercevrons

---

\* Voyez la Note 14.

bientôt combien ils influent sur leurs mœurs & leur caractère. Or, s'il est démontré, par une expérience constante & universelle, que les peuples régis par le despotisme, sont en général mous, lâches, ignorans, paresseux & livrés à toutes sortes de vices & de débauches, & qu'au contraire les hommes vertueux, actifs, braves & laborieux, qui ont une ame forte & un esprit élevé, se trouvent principalement chez ces Nations dont la liberté n'est soumise qu'aux loix qu'elles se sont imposées elles-mêmes pour leur avantage réciproque : j'en conclus que c'est détruire dans les enfans la plupart des dispositions qu'ils pourroient avoir à des sentimens nobles, bienfaisans & magnanimes, que de les réduire en naissant à une obéissance servile, qui est un véritable esclavage ; car la liberté est le premier don du Ciel, comme le premier germe de la vertu.

Que les Instituteurs de tous genres commencent donc par étudier l'histoire naturelle des enfans ; qu'ils apprennent à lire dans ce livre sacré, qui ne renferme point d'erreurs : ils reconnoîtront que les idées naissent dans ces jeunes cerveaux avec une abondance prodigieuse, & s'y succèdent avec une telle rapidité, qu'elles se détruisent sans cesse mutuellement ; ce qui fait que les enfans ne sont, par tempérament, susceptibles d'aucune application. Ils découvriront

que c'est un torrent qui coule paisiblement , quoique dans un canal étroit , tant que rien ne suspend son cours , & que si quelque obstacle lui fait résistance , il se déborde avec fureur & ravage toutes les productions que favorisoit la fraîcheur de son voisinage. Ils seront enfin forcés de convenir que telle est la tête des enfans du premier & du second âge , jusqu'à ce que la fougue de leur sang venant à se tempérer par un certain degré de développement dans leur individu , ils commencent d'eux-mêmes à combiner des idées , & à se fixer sur quelques objets.

Tout ceci est par conséquent une opération purement physique de la Nature , qu'il n'est pas en notre pouvoir d'accélérer impunément. Cette effervescence du sang , qui porte les enfans à la folie , est de même espece que celle qui produit les gourmes. L'une & l'autre sont salutaires lorsqu'elles se font dans le terme prescrit par la Nature. Mais si elles ont été interrompues par l'action de quelque percussif ou retardées par quelque cause que ce puisse être , l'humeur fermentée pendant trop long-tems , acquiert un caractère de malignité dont les effets sont dangereux & souvent funestes.

C'est à vous , peres & meres tendres & sensibles , que j'adresse ce conseil important. Ne mettez pas votre gloire à avoir des enfans doux , tranquilles , souples , ni fort instruits

à huit ans , mais à les voir vifs , gais , même un peu turbulens jusqu'à cet âge , parce que ce sont en eux les meilleures marques d'une bonne santé. Cette grande fougue une fois passée , ils se calmeront peu à peu. Il ne leur en restera qu'une louable activité qu'ils porteront vers le travail , & ils vous donneront toute sorte de satisfaction. Mettez-vous cependant toujours à leur portée , en ne leur parlant qu'une raison qu'ils puissent entendre. Gênez-vous , contraignez-vous pour leur cacher vos défauts , & ne leur mettez sous les yeux que de bons exemples ; car la nature les a fait de grands imitateurs , au lieu qu'ils n'écoutent gueres des préceptes qu'ils n'entendent pas. Si ma Méthode n'est pas si commode pour vous que cette routine toujours enseignante & dogmatique suivie par le plus grand nombre , l'effet en est plus assuré ; & vous en recueillerez comme moi des fruits délicieux.

J'ai d'ailleurs pour garant de mon opinion cet axiome de Philosophie , *nihil est in intellectu , quod prius non fuerit in sensu* , & ce passage d'Horace : *Segnius irritant animos demissa per aures , quam quæ sunt oculis subiecta fidelibus...* qui sont en tout conformes au résultat de mes expériences.

Je me crois cependant obligé d'observer que tout ce que je prescris ici , a trait principalement à l'éducation des garçons.

Le



Le développement de leurs facultés intellectuelles est beaucoup plus tardif que celui des filles, qui ont sur eux une grande avance du côté du raisonnement. Elles sont d'ailleurs destinées par le vœu même de la Nature, à un genre de vie paisible & sédentaire, qui les rend susceptibles d'application bien plutôt que les garçons. La première & la plus grande dissipation des filles est dans leur petit babil, auquel les ouvrages du sexe ne mettent point d'obstacle, ce qui fait que l'on peut commencer à les y occuper dès l'âge de quatre ans. Ce seroit même perdre un tems précieux que d'attendre plus long-tems ; car j'en ai vu qui, à huit ans, rendoient déjà des services essentiels à leurs pere & mere, au lieu que les garçons ne sont à cet âge que de vrais polissons qui ne sont encore bons à rien.

(XIX.) *Leurs os mêmes se ramollissent & deviennent flexibles.* N°. 106. M. A. Le Roy, dans ses *Recherches sur les habillemens des femmes & des enfans*, Livre plein d'excellentes instructions, dont je ne puis trop recommander la lecture, quoique je ne sois pas en tout de l'avis de l'Auteur ; M. Le Roy, dis-je, commence la troisième Partie de son Ouvrage, par l'examen de quelques conformations vicieuses causées par les vêtemens. Voici comme ce Médecin s'exprime sur les dangers qu'on court en voulant apprendre à marcher aux

enfans, surtout pendant la crise de la dentition;  
 » Cette méthode d'apprendre à marcher aux  
 » enfans, déjà dangereuse par elle-même,  
 » le devient encore davantage par l'habitude  
 » où l'on est de la mettre principalement  
 » en usage dans le tems de la dentition; la  
 » fièvre qui s'allume alors, devroit cependant  
 » assez indiquer que la Nature vaque avec  
 » peine à la sécrétion importante du principe  
 » terreux. Tous les vaisseaux sanguins qui se  
 » portent aux os sont tellement engorgés,  
 » que les os prennent une couleur rougeâtre,  
 » & qu'ils deviennent *mols & flexibles* par  
 » l'abondance du liquide qui s'y porte. La  
 » plethore qui existe, cause quelquefois  
 » des convulsions, & le plus souvent une  
 » *diarrhée qui est un moyen dont la Nature*  
 » se sert avec avantage. L'enfant souffre, il  
 » pleure, il crie : la nourrice attendrie  
 » cherche à le calmer; elle le promene, elle  
 » le soutient : l'enfant se refuse à ses soins;  
 » en proie à sa douleur, il s'abandonne à  
 » toute sa pesanteur. Les os de ses jambes,  
 » qui sont presque *dans un état de ramollis-*  
 » *sement* par la grande quantité de sang qui  
 » y aborde, se courbent en différens arcs...  
 » Tant il est vrai qu'il faut connoître la  
 » Nature, & que l'intention la plus pure,  
 » lorsqu'on n'agit pas selon ses vues, devient  
 » souvent funeste, &c...

On voit par ce passage du Livre de M. Le

Roy ; qu'il a reconnu comme moi , ce ramollissement des os pendant la dentition , ainsi que la nécessité de livrer les enfans à leur propre instinct , tant que cette crise n'est pas finie.

J'avois beaucoup soupçonné cet effet surprenant de la révolution des dents , lorsqu'elle commença à agir sur mon fils aîné. Il étoit doué d'une vigueur si prématurée , qu'il marchoit seul à dix mois , & qu'à quatorze il faisoit déjà des courses prodigieuses pour son âge. Ce fut à ce terme que nous fûmes bien étonnés de le voir non-seulement ne plus marcher , mais jeter des cris perçans chaque fois qu'on vouloit le mettre debout , en même-tems que le lavage , ou plutôt le bain d'eau froide , qui faisoit auparavant ses délices , lui devint en horreur , ce qui a duré au moins six mois. Comme je l'étudiois avec une application toute particuliere , je veillois soigneusement à ce qu'il ne fût pas contrarié sur ces deux points. Il ne lui est arrivé aucun accident , au moyen de la patience que j'ai eue de le laisser maître de sa personne , & à vingt mois il a recommencé à courir , & l'usage de son bain froid comme auparavant.

La même aventure arrivée à mon second fils , a confirmé le soupçon que j'avois de cette espece de ramollissement des os des enfans pendant la dentition , sur lequel un grand nombre d'autres observations ne m'ont

laissé intérieurement aucun doute, mais dont, n'étant pas homme de l'art, je n'aurois jamais osé parler que conjecturalement, sans les remarques de M. Le Roy, sur l'autorité de qui je fais un grand fonds en cette partie.

J'ai su par les Papiers publics, que conformément à la Doctrine du même Médecin, sur la nécessité qu'il y a pour les meres de communiquer leur chaleur à leurs enfans nouveaux-nés, en les faisant coucher avec elles, on avoit discuté de nouveau dans une Thèse cette question, *An recens natorum sanitati recubare cum matribus conducatur?* en concluant pour l'affirmative de la proposition. Je suis certainement bien éloigné de vouloir me mesurer avec un Médecin qui montre autant d'érudition & de sçavoir dans toutes les parties de son art que M. L.; mais comme je puis douter raisonnablement qu'il ait fait sur l'histoire naturelle des enfans, des études aussi étendues que les miennes, avec des observations aussi nombreuses, je me crois bien fondé à penser que son système étant absolument contraire au résultat de mes expériences, pêche nécessairement dans l'application générale qu'il veut en faire. Il est tout au plus susceptible d'utilité dans quelques cas particuliers où la chaleur de la mere, plus naturelle & moins âpre que celle du feu ou des couvertures, pourroit peut-être produire un bon effet.

(XX) Il nous faut au moins vingt ans pour nous trouver physiquement au même point où sont la plupart des animaux à quatre ou cinq. N°. 118. Il n'y a pas trente ans que les plus grands connoisseurs en chevaux & Directeurs des haras du Limosin, étoient déjà persuadés que l'empressement que l'on avoit dans les autres Provinces de tirer trop tôt du service de ces animaux, étoit la seule raison pour laquelle ils y devenoient si-tôt vieux & caducs. Ces connoisseurs prétendoient que le cheval n'a vraiment acquis toutes ses forces que lorsqu'il finit de marquer, & que ce n'est qu'à huit ans qu'il est en état de supporter la fatigue sans que sa santé en soit altérée. Aussi n'en exigeoient-ils aucun travail jusqu'à six ou sept ans, qu'ils commençoient à accoutumer leurs chevaux à porter la selle. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans le tems où j'étois en Limosin, qui étoit en 1739, on y trouvoit communément des coureurs qui, à trente-cinq ans, alloient encore très-vite sans faire un faux pas; au lieu que nos meilleurs chevaux Normands & Boulonnois sont des rosses à quinze ans, parce qu'à trois ils tirent déjà la charrue.


Il en est de même des bœufs dans l'Angoumois & dans la Xaintonge. On y observe que plus tard on les met sous le joug, plus ils deviennent propres à la fatigue & plus ils durent.

O nj

Si nous portons nos observations sur le regne végétal, & surtout sur les arbres, avec lesquels nous ne sommes pas sans quelque analogie, nous verrons que les plantes élevées sur couche, & qu'on a eu grand soin d'avancer en les préservant du froid avec des chassis, des cloches, ou des paillaçons, sont foibles, délicates, & sont de peu de durée. Nous verrons que les arbres qu'on veut trop tôt porter à fruit, soit en réchauffant le pied avec du fumier, soit en les taillant courts de bonne heure, sans permettre à la sève de s'étendre à son aise, & aux branches de croître & de se développer à un certain point; nous verrons, dis-je, ces arbres devenir foibles & rabougris, & périr en fort peu d'années. Il n'y a point de jardin où l'on n'en trouve journellement des exemples.

Je conclus de tout ceci que l'indiscrétion avec laquelle nous cherchons à jouir de tout prématurément, fait qu'en effet nous sacrifions tout à nos préjugés ou à notre fantaisie, que nous ne jouissons de rien, & que tout se détruit successivement sous nos yeux sans avoir pris son accroissement naturel.

Il en est malheureusement de même de nos enfans; les trois quarts périssent, parce que notre impatience a voulu qu'ils fussent des hommes faits à douze ans, au lieu d'attendre qu'ils en eussent vingt-cinq pour arriver à ce point.



# LETTRE

*De M. DE FOURCROY, au Directeur  
des Annonces de Picardie.*

Du mois de Juillet 1771.

**L**ES succès, Monsieur, dont sont couronnées constamment les peines & la vigilance des meres, qui, dociles à la voix de la Nature, entreprennent de nourrir elles-mêmes leurs enfans, & suivent les principes d'éducation physique que j'ai publiés dans mes Lettres, doivent être un grand motif d'encouragement pour celles qui auroient encore quelque doute à cet égard. J'ai actuellement connoissance de plus de soixante enfans à qui cette méthode réussit également bien, malgré les modifications que chacun veut y mettre de son chef. Mais je me crois obligé d'avertir que plus on suivra ma méthode avec exactitude, plus les progrès de la force des enfans seront surprenans. J'en ai vu quelques-uns qu'on avoit lavés avec de l'eau tiède pendant près de trois mois, par une pitié de Nourrice très-mal entendue, qui leur seroit devenue funeste, si je ne l'eusse reconnu au premier coup d'œil, en les voyant. Ils étoient pâles, mous, ne pouvoient se soutenir sur leurs jambes, & étoient cent fois en pire état que s'ils n'eussent point été lavés du tout. Je suis venu à bout de faire passer dans l'ame des gens chargés d'en prendre soin, mes craintes sur les suites de ce lavage chaud. Ils ont heureusement pris confiance dans les observations que je leur ai fait faire. Le lavage froid a été mis régulièrement en usage ; & au bout d'un mois seulement,

ces enfans ont repris le dessus, & sont devenus méconnoissables, par la vigueur singuliere qu'ils ont acquise en si peu de tems. Comme nous voici sur la fin de l'été, & que, lorsque le froid commence à se faire sentir, il n'est que trop ordinaire de trouver chez les dames, cette pitié qui les porte à faire au moins dégorger journellement l'eau destinée à laver leurs enfans, parce qu'elles en ignorent le danger; que d'ailleurs les hommes, dans ce siecle-ci, sont, en grande partie, pour le moins aussi douillets qu'elles, & aussi peu instruits; j'ai pensé, par amour pour l'humanité, qu'il ne seroit pas inutile de rapporter l'exemple ci-dessus, pour la conservation & l'avantage des enfans. S'ils sont nés forts & d'une bonne constitution, on peut se dispenser de les laver, sur-tout si c'est la mere qui les nourrit; mais si on veut leur procurer le bien être qui résulte de la propreté, il faut les laver avec de l'eau froide, dès le second jour de leur naissance, ou ne les point laver du tout, si on ne se sent pas la force de le faire à froid: ils ne laisseront pas de bien venir, si on a l'attention de ne les pas emmailloter, de les couvrir fort peu, & de les faire vivre au grand air le plus qu'il est possible; car, après cela, le point essentiel pour leur santé, est de teter le premier lait de leur mere, qui, en satisfaisant à ce devoir, conserve la sienne, ainsi que ses attraits, & n'a rien à redouter des suites de couches, si faucheuses pour les femmes en général, lorsqu'elles mettent leurs enfans en nourrice\*.

Parmi les raisons qui les y engagent communément, j'en vois une prépondérante qui en détourne un grand

---

\* Je tiens de plusieurs grands Médecins, que les maladies auxquelles les femmes sont sujettes dans l'âge critique, ne sont souvent si longues & si dangereuses qu'à cause d'une humeur laiteuse, qui, se trouvant mêlée dans le sang, occasionne des dépôts & des accidens de toute espèce.



nombre du penchant naturel qu'elles pourroient avoir à allaiter leurs enfans; c'est la crainte des maux douloureux qu'éprouvent, au bout du sein, quelques-unes de celles qui nourrissent. L'attachement respectueux que j'ai voué toute ma vie au beau sexe, & sur-tout à ces courageuses meres de famille, qui savent sacrifier si généreusement une partie de leur repos & des plaisirs mondains à des plaisirs plus purs & plus durables, ceux de nourrir & d'élever leurs enfans, me détermine à ne rien négliger pour leur en procurer le moyen, & pour lever, autant qu'il peut être en moi, tous les obstacles qui s'y opposent.

J'ose me flatter, M., que le Public est à présent persuadé, par le peu que je lui ai donné, que je n'avance rien que d'après des expériences faites avec soin & souvent réitérées. C'est un système dont je me suis toujours bien trouvé, *experientia, magister artium*; & c'est encore d'après ce principe que j'ose aujourd'hui lui proposer une confiance absolue pour un remède dont j'ai fait un usage continuel depuis près de vingt ans, sans qu'il ait jamais manqué son effet entre mes mains, & dont on trouvera ci-après la recette.

Madame de Fourcroy l'a éprouvé sur elle-même plusieurs fois, & en a toujours été soulagée très-promptement. Quand je l'ai épousée, elle avoit au sein plusieurs petites glandes, qui étoient devenues très-douloureuses. L'application de ce Baume a ôté la douleur en moins de vingt-quatre heures, & les glandes ont disparu au bout de quelques jours, & ne sont jamais revenues depuis. Elle a eu dans le nourrisage de ses deux enfans, à différentes fois, soit mal au bout du sein, soit des nœuds de lait engorgé gros comme le poing; & comme elle est fort dure à elle-même, jamais elle ne m'en disoit mot, jusqu'à ce que je m'aperçusse des maux qu'elle souffroit, qui devenoient tels, qu'elle ne pouvoit quelquefois pas lever le bras sans crier. Malgré ce retard, elle s'est toujours trouvée soulagée au bout de trois ou quatre heures,

& parfaitement guérie deux ou trois jours après, en graissant seulement la partie malade avec ce Baume, une ou deux fois en vingt-quatre heures, & appliquant par-dessus quelques doubles de Papier joseph, avec des compresses, ou une serviette ouvrée, pour que le tout se tint chaudement.

Je ne crois pas trop dire, en avançant que plus de trente femmes ont été guéries de même de pareilles incommodités, par les soins de Madame de Fourcroy, qui n'en refuse ni n'en manque aucune.

Voilà des faits généralement connus dans ce pays-ci, d'après lesquels je puis promettre un pareil soulagement à toutes les Dames qui seront dans le cas d'en avoir besoin, & qui y auront recours. Un avantage singulier de ce remède, c'est que ni son goût ni son odeur n'empêchent pas l'enfant de prendre, comme à l'ordinaire, le bout du sein, quoiqu'il en soit tout barbouillé; & qu'il procure du bien-être en l'appliquant.

Les vertus de ce Baume admirable ne se bornent pas à cette espece de maux. Je puis dire, d'après des expériences sans nombre, & répétées presque chaque jour, qu'il n'en est point d'extérieurs qu'il ne guérisse en peu de tems; brûlures récentes ou anciennes, qui veulent dégénérer en ulcères; entorses, luxations, meurtrissures, plaies, blessures, ulcères même invétérés, érépelles, tumeurs, gerçures, engelures, pustulles, panaris, douleurs de rhumatisme & autres, de quelque espece qu'elles soient, & en quelque partie du corps qu'elles soient placées; tout cède & se guérit promptement, si l'on graisse la partie malade avec la barbe d'une plume trempée dans le Baume, de la maniere ci-dessus décrite, bien entendu que, si les plaies sont profondes, on l'y fait pénétrer, & qu'on panse avec les plumaceaux, compresses & bandes nécessaires pour tenir le tout en état.

Je rapporterai, à ce sujet, un seul fait très-singulier, que je pense pouvoir faire quelque plaisir à ceux

qui liront ceci. Une Sage-femme de ce pays-ci, dont le mari, ancien Chirurgien, vivoit alors, avoit depuis trois mois un panaris au doigt *index* de la main droite, qui la faisoit beaucoup souffrir, & que son mari traitoit inutilement depuis tout ce tems, quoiqu'il lui eût fait déjà plusieurs opérations. Elle fut appelée pour accoucher la femme de mon Perruquier, qui, lui voyant ce doigt gros comme le poing, & fort embarrassée pour faire sa besogne, lui demanda ce qu'elle avoit. Sur le compte qu'elle lui en rendit, il lui dit que je l'avois guéri en huit jours, d'un panaris, qui, à la vérité, n'étoit ni si considérable ni si ancien que celui-là; mais qu'il étoit persuadé que je la guérirais de même, si je voulois l'entreprendre. En effet, elle vint me trouver pour m'y engager. Je lui répondis que mes soins étoient pour les pauvres, & qu'étant riche, & femme d'un homme de l'art, ce seroit donner un vilain soufflet à la réputation de son mari, que d'avoir recours à moi. En un mot, cette femme est déjà d'un certain âge; son doigt étoit dans un très-mauvais état, & je n'avois point envie de me charger de l'événement, d'autant qu'elle me dit que depuis trois semaines elle souffroit horriblement, & ne dormoit ni jour ni nuit. Les Dames ont le cœur tendre, & Madame de Fourcroy, qui étoit une de ses pratiques, se laissa gagner par ses plaintes, & me gagna à son tour. Bref, je la pansai le même jour, vers les onze heures du matin: elle revint le lendemain, à pareille heure, me dire que je lui avois racheté la vie, & qu'elle avoit dormi toute la nuit d'un sommeil fort tranquille; ce qui ne lui étoit pas arrivé depuis long-tems. Au bout de dix jours il sortit de son doigt un bourbillon, qui étoit un vrai quiste, qui y laissa un trou à placer une noisette. Quand la plaie fut une fois de niveau, & que la guérison me parut assurée, cette femme me proposa de lui donner de mon Baume dans une bouteille, pour se panser elle-même, & s'éviter la peine de venir chez moi: j'y consentis,

sous la condition que son mari s'en serviroit pour le soulagement des pauvres, en lui recommandant à elle de se purger dans la semaine. Plus de quinze jours se passèrent sans que j'entendisse parler d'elle. L'ayant rencontrée parfaitement guérie, & lui ayant fait, en passant, quelque reproche, elle vint le lendemain me faire ses remerciemens; mais j'ai vu que son mari ne vouloit pas faire usage de ce remède, parce qu'il guérissoit trop promptement, & qu'il n'y avoit pas de l'eau à boire à s'en servir, pour un homme de son état.

Cet exemple fournit sur le sort de la pauvre humanité une foule de réflexions, que je laisse faire à chacun des Lecteurs, ainsi que sur le degré de confiance qu'ils peuvent avoir en ce topique, dont voici la recette.

Pour quatre livres d'huile d'olives, de la meilleure,

## N°. 1.

Angelique de Bohême.....	} <i>De chaque, réduit en poudre, deux onces.</i>
Racine de Scorfonere *.....	
Fleurs de Millepertuis.....	
Baies de Liere.....	

## N°. 2.

Thériaque.....	} <i>De chaque, deux gros.</i>
Extrait de Génievre.....	
Saffran en poudre.....	

Aloës Sucottin en poudre.. *Un gros.*

Oliban.....	} <i>De chaque, en poudre, un gros &amp; demi.</i>
Benjoin.....	
Storax.....	

## N°. 3.

Térébenthine de Venise... *Dix onces.*

---

\* *C'est le Salsifis d'Espagne.*

On met d'abord infuser dans l'huile les poudres des plantes, N°. 1, pendant douze à quatorze heures, sur un feu assez vif pour entretenir l'huile en ébullition dans un vaisseau de cuivre, ou plutôt de fer, observant qu'il ne se trouve qu'environ à moitié plein, en ce moment, parce que les drogues du N°. 2, font gonfler très-vite & monter la liqueur qui se répandroit sans cette précaution.

Il faut avoir un soin tout particulier de remuer sans cesse cette composition, avec une palette de bois, depuis l'instant qu'on la met sur le feu, & tant qu'elle restera dans le chaudron, jusqu'à la fin de l'opération, sans quoi les poudres se précipiteroient, brûleroient en un instant, & tout seroit perdu.

Au bout de ces douze à quatorze heures, on retire la composition de dessus le feu; on la remue encore pendant un bon quart-d'heure, & on la verse dans un vaisseau de terre neuf vernissé.

Le lendemain on remet le tout sur le feu, dans le même chaudron, non lavé ni écuré, en remuant toujours l'espace de trois à quatre heures. Au bout de ce tems, on l'en retire, pour y ajouter les drogues du N°. 2, qu'on laisse encore bouillir sur le feu, en remuant toujours pendant sept à huit heures; après quoi, on passe la composition à travers une bonne serviette, bien forte, pour en séparer le marc.

On lui laisse passer la nuit dans un vaisseau de terre; & le lendemain, en la remettant sur le feu, dans le même chaudron, on ajoute la Térébenthine, N°. 3, qu'on laisse cuire (avec l'attention, comme dessus, de toujours remuer) jusqu'à ce que la fumée qui s'élève, n'ait plus l'odeur particulière de la Térébenthine. Alors le Baume est fait: on le descend de dessus le feu, & on le verse dans la terrine, pour le laisser déposer pendant deux ou trois jours; après quoi on le passe à la chausse, ou à travers une serviette, & on le garde en bouteilles bien bouchées. Il peut s'y conserver des siècles sans aucune altération; il m'a semblé même qu'il acquiert plus de

vertu en vieillissant. C'est pourquoi, je conseille aux personnes qui entreprendront de le faire par elles-mêmes, de tripler la dose d'huile, & celle des drogues, attendu qu'il n'en coûte pas plus de soins & très-peu de bois de plus, pour une grande quantité que pour une petite. J'invite même celles qui voudront être sûres d'en avoir du bon, d'en prendre la peine, en achetant les drogues chez un Apothicaire fidele & bien connu.

Je suis forcé de dire, à ce sujet, qu'il a été fait plusieurs fois de ma connoissance par des Apothicaires de Paris, qui n'y ont point réussi. Ces Messieurs, qui sont de l'Art, veulent toujours ajouter quelque chose du leur, aux recettes qu'on leur donne. Quelques-uns substituent une drogue qu'ils ont à une autre qui leur manque, prétendant qu'elle a les mêmes vertus, & doit produire le même effet. D'autres prétendent qu'une simple infusion à feu doux est préférable à cette longue ébullition que je prescris comme une partie essentielle de la manipulation de ce remede. Mais il est aisé d'appercevoir qu'ils ne sont en cela guidés que par des vues d'intérêt; 1°. parce qu'il leur en coûte beaucoup moins de bois ou de charbon qu'à moi; 2°. en ce qu'ils épargnent les frais de trois journaliers que je paie pour tourner & agiter sans cesse ma composition, avec le soin de veiller sur eux; 3°. & enfin parce que l'évaporation étant moindre par leur procédé que par le mien, ils ont moins de déchet & une plus grande quantité de Baume à vendre. Comme ils sont Marchands, pour gagner, plusieurs emploient, sans scrupule, de vieilles drogues sans qualité, ou n'apportent pas, dans la manipulation, tout le soin nécessaire. Ce qu'il y a de certain, c'est que les essais que j'ai eus de ce Baume, fait par ces Artistes, ne ressembloient point à celui que j'ai fait cinq fois en vingt ans, tant pour moi que pour mes amis. Il faut, pour qu'il soit beau, qu'il paroisse d'un verd-brun, en le versant, & qu'en le mettant sur le linge il soit d'un

rouge très-foncé. S'il a l'odeur ou le goût d'empyreume, c'est une preuve qu'il n'a pas été remué avec assez d'assiduité; les poudres ont été brûlées, & il n'est bon à rien. Il en est de même, s'il a un goût d'huile forte ou rance; cela annonce qu'on en a employé de la commune, au lieu d'en avoir de la meilleure; ce qui est très-essentiel, ainsi que d'avoir toutes drogues excellentes & bien choisies. Du reste, il est très-aisé à faire, & il n'est personne qui n'y réussisse, en suivant exactement la recette que je donne. C'est ce que je conseille, plutôt que de le prendre chez aucun Apothicaire. Celui que vend M. Brongniart, à qui j'en ai donné la recette, n'a aucune des vertus de celui que je fais moi-même. J'ai remarqué que le sien, bien loin de se conserver comme le mien, est sujet à se moisir quand la bouteille est entamée, & qu'il se trouble & se met presque en masse si on l'expose à la gelée, ce qui n'est jamais arrivé à celui pour lequel on a suivi ma recette avec exactitude, d'où il est aisé de conclure que ces défauts ne proviennent que de ce que la composition n'a pas été suffisamment déslegmée, ni reçu le degré de feu nécessaire.

L'Auteur de cette admirable composition \*, qui gagnoit sa vie à la débiter, ainsi que quelques autres médicamens, prétendoit que ce Baume, pris intérieurement, étoit presque une panacée universelle. Ce que je fais certainement, c'est qu'il étoit à Marseille lors de la peste, & qu'il m'a dit s'en être préservé par l'usage de ce remède. J'ai connu un homme riche, déjà d'un certain âge, qui par son secours a été tiré d'une maladie chronique fort opiniâtre. Il prenoit de ce Baume par reconnaissance, de tems en

---

\* Il s'appelloit M. le Chevalier de la Borde, & le gardoit sous un grand secret. Il est mort il y a plus de 20 ans : je l'ai eue depuis par un très-grand hasard.

tems, & a poussé sa carrière jusqu'à 98 ans, sans aucune incommodité.

La dose est depuis une cuillerée à café, jusqu'à une grande à bouche : alors il lâche un peu le ventre, sans tranchées. On le prend le matin, à jeun, dans une demi-cuillerée d'eau, de thé, de vin ou de bouillon, sur laquelle on le fait nager; on boit un verre d'eau par-dessus, ou un bouillon fort léger, & une heure après, on peut déjeuner.

Je n'entrerai pas dans le long détail des effets merveilleux que l'Auteur prétendoit qu'il produisoit, administré par lui intérieurement; parce que je n'en ai jamais essayé l'usage, ni sur moi, ni sur personne; c'est à Messieurs les Médecins à juger des cas où il peut être utile : cependant je garantis tous les effets extérieurs que j'ai ci-dessus rapportés, (lesquels ont lieu sur les animaux, comme sur les hommes) parce qu'une expérience constante me les a démontrés tels. En un mot, je n'ai jamais entrepris aucune cure, à laquelle je n'aie réussi; car je m'abstiens en général de traiter tous les vieux maux, ni même les douleurs de rhumatisme; non que je craigne de ne pas les guérir, mais parce que je crains de déplacer l'humeur qui se porte au dehors, de la répercuter dans la masse du sang, & qu'il n'en résulte quelque dépôt à l'intérieur. Il est souvent utile de savoir vivre avec ses infirmités, & de prendre patience; j'y exhorte surtout les vieillards.

J'observerai que l'application de ce Baume occasionne ordinairement autour de la plaie une espèce de petite éréspelle, & teint les chairs d'un rouge foncé, qu'on pourroit prendre pour de l'inflammation, lorsqu'on ne s'y connoît pas : il ne faut pas en être effrayé; ce n'est rien, & la guérison n'en sera pas moins prompte.

Il y a long-tems que je pense que qui n'est bon que pour soi, n'est bon à rien, & qu'en conséquence je répands cette recette, autant qu'il m'est possible, à cause de l'utilité qui peut en résulter,



sur-tout pour le soulagement des pauvres. C'est pour la rendre encore plus générale, que je me fais aujourd'hui, Monsieur, un grand plaisir de vous l'adresser pour la publier, avec ma Lettre, par la voie de vos feuilles. C'est un trésor dont je veux enrichir premièrement mes compatriotes, & successivement toute l'humanité, s'il est possible. Il est vrai que ce remede ne laisse pas que d'être cher, tant par le prix des drogues qui le composent, que par les soins qu'il demande; puisqu'il faut plusieurs personnes qui se relaient pour l'agiter sans cesse, pendant plus de trente heures qu'il reste sur le feu; mais il devient à bon marché, par la petite quantité qu'il en faut pour guérir une plaie, même très-considérable. Ainsi, les personnes charitables trouveront par-là le moyen d'exercer, à peu de frais, leur bienfaisance; & les respectables meres de famille, celui de se livrer, sans inquiétude, au penchant qui les porte naturellement à en remplir tous les devoirs.

Quant à moi, je me tiendrai pour heureux, si j'ai contribué à leur en augmenter la facilité, & si elles me savent quelque gré de cette preuve de l'attachement & du respect que je leur ai voués.

---

### *A P P R O B A T I O N.*

J'AI examiné par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé: *Les Enfans élevés dans l'ordre de la Nature, &c. par M. DE FOURCROY, Conseiller du Roi en son Bailliage de Clermont en Beauvoisis.* Cet Ouvrage, rempli d'excellens préceptes, est très-digne d'être imprimé. A Versailles, ce 8 Janvier 1783. L A S S O N E.

*Le Privilege de cet Ouvrage se trouve au Manuel sur l'Eau.*

---

## TABLE DES MATIERES.

- A C C O U C H E M E N T.** Régime à garder le jour de l'accouchement, pages 1, 2 & suiv.
- AIR.** Avantage qu'il y a à faire respirer le grand air aux enfans, pages 139, 192.
- AMÉRICAINS.** Maniere dont ils sont élevés dès leur naissance, pag. 35 & suiv.
- AUTEURS** qui ont traité de l'éducation des enfans, pag. 26 & suiv.
- BALEXERD.** Eloge de son *Education physique des enfans*, page 29.
- BANDES.** Dangers qu'il y a à bander un enfant, p. 44.
- BAVE.** Est un symptôme de la dentition, quand elle est abondante, page 213.
- BAUME.** Pour guérir les duretés des seins, brûlures, blessures, &c. sa recette, page 319 & suiv.
- BERCER.** Dangers de bercer les enfans pour les faire dormir, page 177 & suiv.
- BERMINGHAM (M.)** Réfutation de son système, que la chaleur de la mere est nécessaire aux nouveaux nés, page 82 & suiv.
- BLESSURES.** Remede pour les guérir, page 235.
- BOUILLIE.** Dangers de cet aliment, p. 115, 116, 182.
- BOURLETS.** Inconvénient qui en résulte, p. 127, 128.
- BRULURES.** Remede pour les guérir, page 235.
- BUFFON.** Ce qu'il pense du nourrisage maternel des enfans, pages 27 & 28.
- CHALEUR artificielle,** nuisible aux enfans, page 192.
- CHARIOT.** Avantage d'y promener journellement un enfant, pages 139, 193 & 194.
- COLIQUE.** Remede pour cette maladie dans les enfans, page 221.
- CONVULSIONS.** Leurs causes & remedes, p. 230.
- CORDON ombilical.** Attention qu'exige sa ligature, pages 153, 154, 293 & suiv. Avantage qui résulte d'en exprimer la liqueur jaunâtre qui s'y trouve, *ibid.*

- CORPS à baleines.** Dangers qui en résultent, pag. 45, 123 & suiv.
- COUCHES.** Régime du premier jour, p. 164 & suiv. Du second, 171 & suiv. Du troisième, 184 & suiv.
- COUPS.** Remède quand les enfans s'en donne à la tête, page 235.
- CRIS des enfans.** Sont nécessaires dans le développement de toutes leurs parties, p. 50 & suiv. 178 & suiv. 204 & suiv.
- CROUTES laiteuses.** Dissertation à ce sujet, p. 301 & suiv.
- DÉGOUT.** Symptôme de la dentition, page 214.
- DENTITION.** Régime qu'il faut faire observer aux enfans pendant la crise de la dentition, page 118. Danger d'obliger l'enfant à marcher lors de cette crise, p. 200, 313 & suiv. Symptômes apparens de la sortie des dents, p. 210 & suiv. Est souvent cause de l'humeur d'un enfant; avis important à ce sujet, p. 304 & suiv. Dans cette crise ne pas empêcher les enfans de mettre les doigts dans leur bouche, p. 225. Ce qu'on peut leur donner pour exciter la salivation, p. 227 & suiv.
- DENTS.** Quelles sont celles appelées incisives; molaires, canines, œillères, page 213.
- DESCENTES.** Les maillots en sont la première & seule cause dans les enfans, p. 42, 243 & suiv.
- DIARRHÉE.** Est un symptôme de la dentition, p. 220. Régime à observer, p. 221.
- DOIGTS.** Ne pas empêcher les enfans de les porter à leur bouche, page 225.
- ENCHIFFREMENT des enfans nouveaux nés.** Manière de le guérir, page 190.
- ENFANS.** Attention qu'exige la ligature du cordon ombilical, pages 153, 154, 293 & suiv. Danger de l'usage établi dans le Brabant, d'envelopper leur ventre dès leur naissance dans une bande imbibée d'huile de lampe, & de la leur faire garder pendant cinq ou six mois, p. 298 & suiv. Danger de leur pincer les seins, p. 300. Avantages qu'il y a à les purger en naissant, p. 58, 104. à leur donner à

tetter douze heures après, p. 104, 161. Précautions à ce sujet, p. 162. Remède pour les préserver des tranchées, p. 62, 160, 161. Précautions à prendre quand ils y sont sujets, p. 175, 176. La propreté leur est très-nécessaire, & l'odeur fétide leur est préjudiciable, pag. 160, 161, 300, 301. Attention qu'il faut avoir pour les laver quand ils sont nouveaux nés, p. 154 & suiv. 172 & suiv. Avantage qu'il y a à les laver avec de l'eau froide en commençant dès le lendemain de leur naissance, p. 66 & suiv. Précautions à prendre pour leurs habillemens, p. 45, 123 & suiv. 156, 157, 195 & suiv. Leur toilette & régime du second jour des couches & les quatre premiers mois, p. 172 & suiv. 180, 190 & suiv. Leur lit, p. 157 & suiv. Danger de les bercer pour les faire dormir, p. 177 & suiv. & à les emmailloter & à les trop couvrir, p. 42 & suiv. Il ne faut pas les empêcher de porter leurs doigts à la bouche, p. 225. Il faut observer, hors le premier mois, de ne leur donner à tetter plus souvent que de trois en trois heures, p. 113, 181. On doit éviter de leur donner trop à manger, & les régler pour la quantité des alimens & les heures des repas, p. 107 & suiv. 280, 281. Nourriture qu'on peut leur donner lorsqu'ils ont six mois, 114 & suiv. Cause de leur mort, sur-tout dans le premier âge, p. 25 & suiv. 242. Ce qu'il faut pratiquer pour les mettre dans le cas de marcher, p. 199 & suiv. Ne pas les forcer lors de la dentition, p. 200. Leurs cris sont nécessaires dans le développement de toutes leurs parties, p. 50 & suiv. 178 & suiv. 204 & suiv. Cas où on peut les laisser crier, p. 55, 178. Leurs humeurs viennent souvent des dents ou des douleurs qu'ils souffrent; avis important à ce sujet, p. 304 & suiv. Le ramollissement de leurs os pendant la dentition est la cause qu'ils se nouent, p. 217, 313 & suiv. Temps auquel on peut les sévrer, p. 118 & suiv. 233 & suiv. Des alimens qui leur conviennent le mieux lorsqu'ils ne tettent plus, p. 233 & suiv. Abus de vouloir les régler à quatre repas par

jour dès l'âge de deux à trois ans, p. 131. Leur nourriture jusqu'à l'âge de huit ans, p. 131 & suiv. Danger de leur donner de la viande, du vin, du café, des liqueurs, &c. p. 133. Attention que demande leur estomac, p. 133 & suiv. & leur esprit, p. 286 & suiv. Avantage de les laisser pendant le jour tête nue depuis l'âge de deux ans, & de ne les couvrir que très-légerement la nuit, p. 136. Leurs maladies, p. 202 & suiv. 210 & suiv. 230 & suiv. 301 & suiv. Les laisser se grater dans les demangeaisons, p. 206. Exemples de leur prévoyance & de leur sagacité, p. 129, 130, 281 & suiv.

**FEMMES enceintes.** Régime qu'elles doivent suivre, p. 147 & suiv.

**GAJETÉ.** Défaut de gaieté dans les enfans est souvent un symptôme de la dentition, p. 215.

**GALIEN.** Sa définition de la Nature, page 53.

**GOURMES.** Maniere de les traiter, p. 202 & suiv.

**GRUAV.** Précaution à prendre lorsqu'on en donne aux enfans, p. 117.

**HABILLEMENS.** Préceptes au sujet des habillemens des enfans, p. 45, 123, 156, 157 & suiv. 195 & suiv. Avantages qui résultent des vêtemens légers, p. 139. Eloge des recherches de M. Alphonse le Roy, Médecin, sur les habillemens des femmes & des enfans, p. 313 & suiv.

**HOCHETS.** Circonstances dans lesquelles on doit s'en servir, p. 229.

**JAUNISSE.** Est souvent occasionnée, le troisième jour, par le vin sucré donné aux enfans si-tôt qu'ils sont nés, p. 59, 247.

**INOCULATION.** Maniere simple d'inoculer, p. 261 & suiv. Dissertation sur l'inoculation, p. 265 & suiv.

**LAIT.** Abus d'en vouloir procurer aux femmes une trop grande abondance, les premiers jours de leur couche, 112. Précautions à prendre pour la montée du lait le troisième jour des conches, p. 184 & suiv. Dissertation sur les croûtes du lait, p. 301 & suiv.

**LAVAGE.** Attention qu'il faut avoir pour laver les enfans nouveaux nés, pag. 154 & suiv.

*Lavage d'eau froide.* Ses avantages reconnus par l'expérience & par le sentiment de tous les Auteurs, p. 66 & suiv. 138, 257 & suiv. La répugnance que témoigne un enfant qui y est accoutumé est un symptôme de la dentition, p. 222.

*LE ROY (Alphonse) Médecin.* Réfutation de son sentiment sur la cause du mal de mâchoire ou *tétanos*, p. 249 & suiv. Eloge de ses recherches sur les habillemens des femmes & des enfans, p. 313 & suiv.

*LEURYE (M. DE).* Jugement de son ouvrage, *la Mere selon l'ordre de la Nature*, p. 32.

*LISIERES.* Inconvénient qui en résulte, p. 126, 199.

*LOCKE.* Jugement de son *Traité de l'Education des Enfans*, p. 26.

*MARCHER.* Ce qu'il faut pratiquer pour mettre un enfant dans le cas de marcher, p. 199 & suiv. Danger de l'y forcer lors de la dentition, p. 200, 216 & suiv. Quand l'enfant accoutumé à marcher refuse de le faire, c'est un symptôme de la dentition, p. 216 & suiv.

*MARET (M.)* Extrait de son Mémoire, par lequel il détermine quelle influence les mœurs des François ont sur leur santé, p. 241 & suiv.

*MAILLOTS.* Dangers qui en résultent, p. 42 & suiv. 243 & suiv.

*MERE.* Avantage qu'elle retire en allaitant ses enfans, p. 15 & suiv. De quelle maniere elle doit être traitée le jour de ses couches, p. 164 & suiv. De quoi doit être faite la soupe qu'on lui donne quand elle est remise dans son lit, p. 164. Ménagemens nécessaires les premiers jours des couches, p. 165, 166. Précautions qu'elle doit prendre en donnant à tetter, p. 162. Danger de la tenir trop chaudement, p. 166 & suiv. Utilité de réformer le préjugé sur le tems de changer de linge, p. 169, 170. Régime du second jour des couches, p. 171 & suiv. du troisieme, p. 184 & suiv. des jours suivans, p. 188 & suiv.

*MILICE.* Raison pour laquelle ceux qui ont eu des descentes sont exempts d'y tirer, p. 244 & suiv.

**MORT** des enfans du premier âge, & la cause, p. 25 & suiv. 242.

**NATURE.** Sa définition par Galien, p. 53.

**NOUEURE.** D'où vient que les enfans se nouent pendant la dentition, p. 217, 313 & suiv.

**NOURRITURE.** Qu'on peut donner aux enfans lorsqu'ils ont six mois, p. 114 & suiv. & pendant la crise de la dentition, p. 118, jusqu'à l'âge de huit ans, p. 131 & suiv. Danger de donner aux enfans de la viande, du vin, du café, des liqueurs, &c. p. 133.

**PANADE.** Avantage de cet aliment, p. 116. Maniere de la faire, p. 191.

**PETITE vérole.** Maniere simple de l'inoculer, p. 261 & suiv. Préparatif avant & régime pendant la maladie, p. 262 & suiv. Sentimens de quelques Auteurs qui soutiennent que l'expression de la liqueur jaunâtre qui se trouve dans le cordon ombilical est un préservatif contre cette maladie, p. 296 & suiv.

**PERES.** Combien il seroit avantageux qu'ils courussent avec les meres à l'éducation de leurs enfans, p. 49 & suiv. 246.

**PURGER.** Comment on doit purger l'enfant si-tôt qu'il est né, p. 58, 247 & suiv. Avantage qu'il y a à le faire, p. 63, 161.

**RAULIN (M.)** Jugement de son *Traité de la conservation des enfans*, p. 31. Ce qu'il pense de cette méthode d'élever les enfans, p. 76 & suiv.

**REBOURS (Mad.)** Eloge de son *Avis aux meres qui veulent nourrir leurs enfans*, p. 30. Réfutation de ce qu'elle avance, qu'il y auroit de l'inconvénient à ne pas donner à tetter à l'enfant aussi-tôt qu'il est né, p. 64.

**ROUSSEAU (J. J.)** Jugement de l'*Emile*, p. 28. Eloge de son second livre, p. 290 & suiv.

**RUPTURES.** Les maillots en sont la premiere & seule cause dans les enfans, p. 42, 243 & suiv.

**SAINTE-MARTHE (Scévole de).** Eloge de son Poëme sur la *Pædotrophie*, p. 27.

**SEINS.** Danger de pincer les seins des enfans nou-

## 336 TABLE DES MATIERES.

- veaux nés, p. 300. Abus de vouloir former le bout du sein avant la couche, p. 111. Baume pour guérir les duretés aux seins, p. 186, 187. Sa recette, p. 319 & suiv.
- SEVRAGE.** Abus de croire qu'il faille attendre que l'enfant ait ses vingt dents pour le sevrer, p. 118 & suiv. 233, 234. Cas où l'on doit sevrer plutôt, d'autres où l'on peut sevrer plutard, p. 122, 123.
- TETANOS, ou mal de mâchoire.** Maladie à laquelle les Negres des îles de l'Amérique sont sujets les neuf premiers jours de leur vie; remede employé pour la guérir, p. 60, 61, 248 & suiv.
- TÊTE des enfans.** Attention qu'elle exige, 136 & suiv.
- TETTER.** Il faut donner à tetter à l'enfant douze heures après sa naissance, p. 104, 161. Précautions à ce sujet, 162. Il faut observer, hors le premier mois, de ne donner à tetter aux enfans plus souvent que de trois en trois heures, 113. Il ne faut leur donner ni trop ni trop souvent à tetter, p. 105 & suiv. 181 & suiv. 280 & 281.
- TISSOT.** Eloge de son *Avis au Peuple*, &c. 33, 38, 40. Remede qu'il prescrit pour préserver les enfans des tranchées, 62. Excellence de son précepte de laver les enfans avec de l'eau froide dès le lendemain de leur naissance, p. 66 & suiv. Excellence de tous les préceptes qu'il donne en général sur l'éducation des enfans dans son *Avis au Peuple*, p. 107 & suiv.
- TRANCHÉES.** Remede pour en préserver les enfans, p. 62. Précautions à prendre quand les enfans y sont sujets, p. 176.
- VENTRE.** Danger de l'usage établi dans le Brabant d'envelopper le ventre des enfans nouveaux nés d'une bande imbibée d'huile, &c. p. 298 & suiv.
- VERS.** Pour les guérir, consulter l'*Avis au Peuple* de M. Tissot, p. 233.
- VIN sucré.** Danger qu'il y a d'en donner aux enfans si-tôt qu'ils sont nés, p. 59, 247.

*Fin de la Table des matieres.*







E783

F774e

